

LES

COMÉDIENNES

ADORÉES

PAR

ÉMILE GABORIAU

DEUXIÈME ÉDITION

ORNÉE DE PORTRAITS



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS





LES

COMÉDIENNES

ADORÉES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

La Vie infernale. 3e édition. 2 vol. grand in-18. . . . 7 fr. »
L'Affaire Lerouge. 9e édit. 1 vol. gr. in-18. . . . . . 3 fr. 50
Le Dossier n° 113. 8e édit. 1 vol. gr. in-18. . . . . . 3 fr. 50
Le crime d'Orcival. 6e édit. 1 vol. gr. in-18 . . . . . 3 fr. 50
Les Esclaves de Paris. 4e édit. 2 vol. gr. in-18. . . 7 fr. »
Le 13e Hussards. 16e édit. 1 vol. gr. in-18. . . . . . . 3 fr. »
Monsieur Lecoq. 4e édit. 2 vol. gr. in-18. . . . . 7 fr. »
Les Cotillons célèbres. 6e édit. ornée de portraits. 2 vol. gr. in-18. . . . . 7 fr. »
Les Comédiennes adorées. Nouvelle édit. 1 vol. . . 3 fr. 50
Les Gens de bureau. 3e édit. 1 vol. gr. in-18. . . . 3 fr. 50
La Clique dorée. 1 vol. gr. in-18. . . . . 3 fr. 50

SOUS PRESSE

NINETTE SUZOR.

Paris. — Imprimerie de E. Donnaud, rue Cassette, 9.



LES

COMÉDIENNES

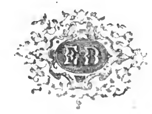
ADORÉES

PAR

ÉMILE GABORIAU

DEUXIÈME ÉDITION

ORNÉE DE PORTRAITS





PARIS

E. DENTU, EDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS.

1870

PRÉFACE

Ceci est simplement l'histoire des comédiennes favorites, de nos jours et du temps passé, tragédiennes ou danseuses, soubrettes ou ingénues, jeunes amoureuses et grandes coquettes, étoiles de la comédie et du drame, du ballet, du vaudeville et de l'opéra.

C'est la légende de toutes celles qui ont eu une auréole de gloire, un rayon de popularité. De toutes celles qui, à un titre quelconque, ont obtenu le succès : succès de beauté ou de génie, de larmes, de terreur, de rire, de grâces, d'esprit et même de toilettes.

Que nous reste-t-il d'elles, lorsqu'elles disparaissent, ces reines de palais de carton, ces divinités d'olympes de gaze ? à peine un souvenir ; une tradition qui va s'affaiblissant comme un parfum qui s'évapore, un médaillon, un autographe, une anecdote dans les mémoires, et un nom. Un nom qui éveille quand on le prononce, comme un écho de jeunesse, de gloire, de plaisir et d'amour.



SOPHIE ARNOULD

1744—1802

I

Belle, gracieuse, charmante à rendre jalouse la marquise de Pompadour, spirituelle assez pour prêter de l'esprit à Beaumarchais, sceptique autant que Diderot, fastueuse et prodigue plus que Bouret ou Beaujon, cynique à faire rougir le chevalier de La Clos, l'auteur des *Liaisons dangereuses* fantasque à étonner son Lauraguais lui-même, enfin, de l'aveu de Garrick, comédienne de génie, telle fut Sophie Arnould.

De son époque, elle a toutes les séductions et toutes les

Elle fut reine de sa jeune Majesté la foule, tout comme la Du Barry était reine de Sa Majesté décrépite Louis XV le Bien-Aimé.

Ses adorateurs, ses amants, ses courtisans, ses poètes, ont pour sa glorification fouillé l'histoire et dépeuplé l'Olympe. En elle, ils voyaient toutes les courtisanes d'Athènes ou de Rome, toutes les divinités du ciel païen, Vénus ou Leontium, Aspasie ou Sapho, Phryné, Impéria, Ninon. Elle est mieux que tout cela encore, elle est Sophie Arnould, et le dix-huitième siècle est son siècle.

II

Sophie Arnould (1) est née le 14 février 1744, rue Béthisy, dans une des chambres de l'ancien hôtel de Ponthieu.

Dans cette même chambre, l'amiral Coligny avait été assassiné. La belle duchesse de Montbazon, la tant aimée de M. de

(1) « Elle fut baptisée sous les noms de Anne-Madeleine, mais plus tard elle prit le nom de Sophie comme plus noble. »

Rancé, y était morte, Vanloo y avait eu son atelier. Les maisons, aussi, ont leurs destinées.

Plus tard, au souvenir de cette chambre historique, à laquelle sa naissance donnait un titre de plus, Sophie Arnould disait : « Je suis venue au monde par une porte célèbre. »

Les parents de Sophie, de braves bourgeois des environs de Blois, étaient fixés à Paris depuis quelques années. Leur famille augmentant, il avait fallu songer à augmenter le revenu, et ils avaient transformé en hôtel garni l'ancien hôtel de Ponthieu.

Chez eux, on trouvait bon visage et bon gîte; aussi leur maison était des plus achalandées. La noblesse de province y descendait. Dans les mansardes, des poètes et des philosophes, oiseaux de passage, venaient souvent chercher asile.

Tout ce monde, allants et venants, faisait à madame Arnould une société flottante, un salon de hasard chaque jour renouvelé. Le soir, les hôtes se réunissaient, on causait de tout et elle écoutait. Ainsi, elle prit les façons de la bonne compagnie et se frotta de bel esprit. Elle se créa des relations et « connut des personnes qui connaissaient des gens de cour. »

La petite Sophie grandit sur les genoux des hôtes de sa mère, qui la caressaient et lui donnaient des bonbons. On la choyait plus que toutes ses sœurs, parce que déjà elle était jolie à miracle et que son babil enfantin surprenait et amusait.

Sa mère aussi la gâtait et l'élevait comme la fille aînée d'une princesse. Peut-être, la voyant si gentille et si spirituelle, espérait-elle qu'un jour elle deviendrait une grande

dame, une duchesse pour le moins. Elle le devint, en effet, mais de la main gauche. Madame Arnould n'avait pas prévu cela; on ne s'avise jamais de tout.

A six ans la petite fille était une dame do la cour en miniature; elle s'essayait aux grands airs et aux petites mines, et chacun de flatter cette coquetterie naissante. On la parait, on l'attifait, on la pomponnait, ni plus ni moins qu'une poupée à essayer les modes nouvelles, les robes et les coiffures.

Puis, afin de compléter cette éducation qui devait porter de si heureux fruits, on lui donna des maîtres et des professeurs de toutes sortes. Et c'était plaisir, rien n'était perdu pour cette précoce intelligence en éveil, elle apprenait à étonner ses maîtres. A dix ans, elle dansait comme mademoiselle Prévost, elle parlait italien, jouait fort joliment du clavecin et chantait à ravir. Enfin, c'était un vrai prodige.

Mais un prodige que nul ne connaît, que personne n'admire, à quoi bon! Madame Arnould se lassa d'être seule avec ses hôtes à s'extasier devant sa fille, son orgueil maternel rêvait d'autres satisfactions; elle résolut de la produire dans le monde.

Sophie avait surtout et avant tout uno voix charmante, fraîche, exquise, déliée, on la faisait chanter partout où sa mère la conduisait. Elle chanta dans quelques salons d'abord, dans deux ou trois couvents aux jours de fête, puis à Saint-Denis où elle obtint un véritable succès. Mais l'Église devait la conduire tout droit à l'Opéra; ce n'était pas précisément le chemin le plus long.

Il était alors fort à la mode, parmi les grandes dames, de faire pénitence pendant le carême. Après les folies du

carnaval, rien ne pouvait être plus salutaire pour l'âme et surtout pour le teint. Donc, le mardi gras passé, on courait s'enfermer dans quelque appartement commode et discret d'un des mille couvents de Paris.

Dans ces saintes et paisibles demeures, on priait, on se reposait. On se couchait tôt, on se levait tard, et les roses, quand venait Pâques, refleurissaient sur les joues pâlies par le plaisir. Dans le jour, pour charmer les longues heures, on avait les visites, les collations au parloir et encore les offices.

Et certes, ces offices n'étaient pas à dédaigner. Ils n'avaient rien d'austère ni de monacal. Les vieilles religieuses, en ces jours, interrompaient leurs monotones psalmodies et ne nasillaient plus les répons. On entendait les voix les plus fraîches et les plus belles de l'Opéra, et tout Paris d'accourir. Les couvents se disputaient Jéliotte, mademoiselle Le Maure, Chassé, mademoiselle de Fel, mesdemoiselles Chevalier et Anna Tonelli.

C'est ainsi que, pendant le carême de 1755, madame la princesse de Modène, femme séparée du prince de Conti, se trouvait au Val-de-Grâce.

Un jour, le mercredi saint, la princesse remarqua une voix délicieuse qui chantait une leçon des Ténèbres. L'office terminé, elle voulut voir la virtuose : on lui présenta Sophie Arnould.

Une religieuse, la plus belle voix du couvent, était tombée subitement malade. On était dans le plus grand embarras, lorsque Sophie s'offrit pour remplacer la religieuse, on accepta en tremblant. Mais elle, avec un aplomb merveilleux, elle dit son solo, dans cette église en vogue, devant la plus belle et

la plus noble compagnie de la ville et de la cour. Elle obtint un succès fou, merveilleux, inespéré. Lorsqu'elle eut terminé, il s'éleva comme un murmure d'enchantement, et quelques-uns, en dépit de la majesté du lieu, applaudirent dans leur ravissement.

Cette année-là, le Val-de-Grâce l'emporta, même sur Longchamps. Le lendemain, Sophie chanta le *Miserere* de Lalande, avec tant d'âme, qu'elle arracha des larmes à tous ceux qui l'entendirent. Il ne fut plus question que d'elle dans Paris, et le vendredi-saint trois cents carrosses stationnaient dès le matin aux portes de l'église.

Un hasard venait de décider du sort de Sophie Arnould.

Du premier moment, madame de Modène s'enthousiasma de la jeune chanteuse. Elle s'ennuyait, cette princesse aventureuse, cette femme sans mari; elle n'avait pas d'amant peut-être ce jour-là, cette distraction arrivait à propos. Elle déclara que Sophie ne la quitterait plus et que désormais elle se chargeait de sa fortune.

Voilà donc Sophie Arnould à l'hôtel de Conti, favorite de la princesse, aimée, admirée, adulée. Toute sa famille était dans la joie d'une si haute destinée.

Au moins elle dut à cette protection de perfectionner son admirable talent. Elle eut des maîtres qui la firent travailler sérieusement, Jéliotte lui donna quelques leçons « et ne dédaigna pas de chanter avec elle. »

Cependant madame de Modène se parait de sa merveille. Elle avait découvert une perle rare, elle allait partout, la montrant et l'exaltant si bien qu'un jour Sophie se trouva à Versailles, à la cour, en présence de la reine Marie Leckzinska.

On lui dit de chanter, et « cette voix mélodieuse ravit la reine, qui demanda la jeune fille pour sa musique. »

Après la reine de nom, la reine de fait. Madame de Pompadour, elle aussi, voulut connaître la protégée de madame de Modène. Sophie, que la reine n'avait pas intimidée, ne se troubla pas en présence de la favorite, « sans se faire prier elle s'assit à un clavecin et chanta comme un ange. »

La marquise l'examinait pendant ce temps : à voir ces yeux parlants, cette bouche mutine et rieuse, cette physionomie spirituelle, toute cette jeunesse et toute cette beauté, à entendre cette voix enchanteresse, elle prit peur. Elle s'approcha de madame Arnould, et à voix basse :

— « Si vous ne voulez pas faire présent de votre fille au roi, lui dit-elle, que jamais elle ne fasse partie de la musique de chambre de la reine. »

Puis, faisant asseoir Sophie près d'elle, — immense faveur ! — la marquise daigna la complimenter. Elle la considéra longtemps encore, puis murmura :

— « Il y a là de quoi faire une princesse. »

Jeanne-Antoinette Poisson d'Etioles s'y connaissait.

Cette visite à Versailles ouvrit les yeux de madame Arnould. Elle réfléchit et fut épouvantée. Trop tard. Sophie ne tarda pas à être nommée demoiselle de la musique de la reine, avec cent louis d'appointements. Elle reçut le brevet avec une gratification. Puis une lettre de cachet arriva : de par le roi, la jeune fille était attachée à la musique de Sa Majesté et à l'Académie royale de musique.

A la seule idée de voir un jour sa fille à l'Opéra, madame

Arnould pleura; elle maudissait sa folie d'avoir voulu faire sortir sa fille de sa condition. La famille résolut de résister. Elle résista en effet assez longtemps pour que la future Armide pût prendre encore quelques leçons de l'illustre Clairon et de mademoiselle de Fel.

Cependant l'ordre du roi était précis. Francœur, le directeur de l'Académie royale de musique, venait le rappeler tous les jours. Il suivait avec l'intérêt d'un spéculateur les progrès de sa nouvelle sujette. Il disait qu'en vérité ce serait grand dommage de priver le roi et le public d'une actrice sublime, d'un merveilleux talent.

La princesse de Modène venait aussi. Elle s'intéressait à Sophie comme à chose lui appartenant; la première elle avait dit que Sophie serait une grande comédienne, il lui tardait de voir le public confirmer son arrêt. Elle combattait les scrupules bourgeois de la famille Arnould : « On n'est pas damnée pour entrer à l'Opéra; bon à la Comédie-Française, dont les acteurs sont excommuniés; mais l'Opéra est bien avec l'Eglise, qui lui emprunte ses artistes pour les grandes solennités et les concerts spirituels. »

Sophie, il faut le dire, n'avait aucune des répugnances de ses parents. Elle ne voulait point désobéir à Sa Gracieuse Majesté le roi de France; elle refusa de fuir comme sa mère le lui proposait. On lui offrait un asile sûr dans un couvent, elle préférait le théâtre. Les premiers bravos du Val-de-Grâce avaient exalté sa jeune imagination. Pour elle, l'Opéra avec ses pompes de chaque soir, ses feux, ses merveilles, ses féeries, ses harmonies, ses splendeurs, c'était l'avenir, la gloire, la fortune, le bonheur.

Enfin, après bien des pleurs, des hésitations, des démarches inutiles, des promesses vingt fois données et vingt fois retirées, il fut décidé qu'on se soumettrait.

Le 17 décembre 1757, Sophie Arnould débutait à l'Opéra. Elle n'avait pas encore quatorze ans.

De cette première soirée, son succès, un succès immense, prodigieux, fut assuré. Elle parut et elle fut acclamée. De toutes parts éclatèrent ces bravos qui, pendant vingt ans, lui furent si fidèles.

Jamais elle ne fut plus jolie, plus gracieuse, plus touchante, plus passionnée. « Elle était vêtue d'une robe lilas brodée d'argent, sa coiffure était un chef-d'œuvre. » Sans doute l'émotion fit battre son cœur, mais on ne s'en aperçut pas. Elle promena sur la salle un œil tranquille. Elle n'eut ni timidité, ni gaucherie, ni même aucun tremblement dans la voix. Et « les spectateurs ne savaient trop ce qu'ils devaient admirer le plus, de la beauté de sa voix ou de la perfection de son jeu. Elle chanta comme jamais on n'avait chanté; elle joua comme Clairon elle-même. »

C'en était fait, elle était célèbre, elle était l'idole de Paris. Chaque représentation ajouta à son triomphe, c'était un délire, une folie.

Journaux, gazettes, correspondances, mémoires, n'ont pour l'astre qui se lève que des éloges et des encouragements. C'est un concert unanime. On vante son intelligence, sa beauté, ses grâces, son jeu naturel. Elle est « une nouvelle expression de l'art, » elle est « la perfection même. »

« Modèle en débutant, dit le *Mercure de France,* elle ranime la scène lyrique; il est heureux qu'elle ait risqué ce que

lui inspirait la nature avant que d'être intimidée par tous les petits préjugés de l'art. »

Et encore, les mémoires ne sont qu'un écho affaibli de l'enthousiasme d'un public transporté.

Joue-t-elle, longtemps avant l'heure une foule impatiente assiége le théâtre, on se bat aux guichets.

Et Fréron de s'écrier douloureusement :

— « Je doute qu'on se donne tant de peine pour entrer au paradis. »

III

La gloire était venue, la fortune allait venir et aussi l'amour.

Pendant que le public prenait d'assaut l'Opéra pour entendre la jeune merveille, la foule des adorateurs battait son cœur en brèche. Et ce n'étaient pas soupirants vulgaires. Financiers et grands seigneurs, les plus nobles et les plus riches, sollicitaient la faveur de se ruiner pour ses beaux

yeux. Les poètes, aussi, s'étaient mis de la partie, et les madrigaux et les rimes galantes pleuvaient chez Sophie.

Peines et soins perdus. Tous ces hommages ne touchaient pas l'insensible. Elle se souciait fort peu de la noblesse ou de l'argent et préférait, elle l'avouait hautement, « les bravos d'un goujat à tous les petits vers du monde. »

Le soir, dans les coulisses, pour regagner sa loge, il lui fallait passer entre une double haie d'adorateurs accourus sur son passage. Ils lui demandaient peu de chose, l'aumône d'un regard. Il y en eut un, plus audacieux que les autres, qui essaya d'un enlèvement.

Mais madame Arnould veillait. Elle pensait concilier ces deux choses alors inconciliables, la sagesse et l'Opéra. Nuit et jour elle montait la garde autour de son trésor. Sa sollicitude maternelle avait les cent yeux d'Argus. Elle comprit pourtant bien vite la difficulté de sa tâche, et alors elle voulut marier Sophie. Elle lui avait trouvé un excellent parti : un gentilhomme très-riche, assez noble, plus vieux encore, autrefois bel esprit, galant et fort chéri des dames. La jeune fille repoussa bien loin ce vieil amoureux, elle le trouvait très-laid, très-ridicule, d'ailleurs il parlait de lui faire quitter l'Opéra, et déjà le théâtre était sa vie.

Tout en cherchant un autre gendre, madame Arnould redoubla de surveillance, elle se multipliait. Mais avec les jeunes filles, c'est toujours la précaution inutile. On veille à la fenêtre, l'ennemi vient par la porte, on ferme la porte, il entre par la chatière. Le danger vint d'où la pauvre mère ne l'attendait certes pas. Elle-même introduisit le loup dans la bergerie.

Le roman d'amour de Sophie Arnould, roman aux cent chapitres, commence comme un opéra de la Comédie-Italienne. Pour cette fois, la reine de l'Académie royale prend le rôle de mademoiselle Carline. Le scénario est charmant :

Un grand seigneur est épris d'une jeune fille ravissante ; comme il veut être aimé pour lui-même, il prend un déguisement et ainsi se rapproche de celle qu'il adore. Il est jeune, il est beau, il est poète, il parle d'amour comme don Juan avec l'accent de Chérubin, la jeune fille est naïve et sensible, elle ne sait pas défendre son cœur, elle résiste un peu d'abord, et enfin elle se rend. Il ne manque à ce scénario que la musique de Grétry, le duo d'amour où le héros peint sa flamme, et le quatuor obligé de violons. Cependant voici l'histoire :

Un matin, un jeune homme se présente à l'hôtel de Ponthieu. Il demande un logement modeste. Il arrive de sa province par le coche, et ne connaît personne à Paris. Il appartient à une honnête famille et se nomme Dorval.

Madame Arnould, qui sait son monde, accueille au mieux le nouveau venu. Il est fort joli garçon ; pour un provincial, il s'exprime bien, ses façons, quoique un peu gauches, ont un parfum de bonne compagnie. On lui donne une des meilleures chambres.

Bientôt Dorval est presque de la famille. Il est si rangé, si studieux ! Il a confié son petit pécule à son hôtesse, il lui raconte toutes ses affaires et ne fait rien sans ses conseils. Le soir, il conduit ces dames à l'Opéra, et il les attend à la sortie.

Madame Arnould raffolait de ce nouvel Ingénu, Sophie l'aimait. Hélas oui, elle l'aimait ! Tant et tant que certaine

soirée après souper, elle mit sa main dans la sienne, et tous deux ils partirent. Un carrosse les attendait au coin de la rue, il les conduisit à une charmante maison, discrète, ombreuse, tendue de satin et de soie, un vrai nid d'amour.

Trois jours entiers, la mère éplorée demanda sa fille aux échos de l'Opéra. Qu'était-elle devenue, quel était le ravisseur? Enfin elle reçut une lettre destinée à la rassurer. Mais quelle déception!

Ce provincial innocent, qu'elle avait accueilli, c'était un roué, un séducteur. Elle avait réchauffé un serpent au foyer de sa famille. Ce Dorval, ce bon et doux Dorval, c'était le comte de Lauraguais en personne, Brancas de Lauraguais.

Oui, la lettre était bien signée de lui. Il confessait sa perfidie en présentant d'humbles excuses. Pour racheter ses torts, et comme preuve de sa bonne foi, il promettait le mariage à Sophie. Oui, le mariage... quand sa femme serait morte.

Que faire? Se résigner. Madame Arnould se résigna. Mais elle avait battu le tambour comme pour ébruiter son malheur. L'aventure fit scandale. Ce fut pendant huit jours la conversation de Paris. Sophie était la maîtresse du comte de Lauraguais.

Le comte l'adorait. Il était aux petits soins pour elle. Il était riche et royalement prodigue, Sophie fut entourée de tout ce luxe merveilleux du dix-huitième siècle. Elle eut une maison montée, des meubles exquis, des diamants d'un prix fou, des valets plein ses antichambres, deux carrosses, six chevaux dans ses écuries. Elle aimait, elle était heureuse. Peut-être croyait-elle qu'ils dureraient éternellement ces jours des premiers enchantements, ces mois bénis des premières amours.

Ce fut un singulier ménage, que celui de Lauraguais et de Sophie. Jamais pourtant union libre ne fut mieux assortie. Lui si excentrique, si bizarre, elle si folle, si spirituelle.

Entre tous, Lauraguais était l'amant qui convenait à Sophie, et il semble qu'il ne pouvait, lui, choisir ni aimer une autre maîtresse. L'un par l'autre, ils se complètent si bien, qu'on ne les conçoit guère l'un sans l'autre.

Le comte de Brancas-Lauraguais était en son temps un fou d'infiniment d'esprit. Amusant au possible et un peu dangereux. Il ne faisait pas bon d'être le but de ses plaisanteries.

Pour commencer, il s'illustra par ses aventures galantes et sa philosophie cynique. Esprit inquiet, remuant, mobile, enthousiaste, caractère fougueux et emporté, il eut tous les goûts et tous les travers. Il touche à tout, entreprend tout, ne s'arrête à rien. Chaque matin au saut du lit, une passion nouvelle le saisit. Il veut être savant, artiste, poète. L'art de la porcelaine lui doit un progrès, il écrit des mémoires scientifiques, il compose des tragédies, il fait en grand des expériences sur la fusion du diamant, — des expériences qui coûtent cher. Aujourd'hui, fou d'anglomanie, il part pour Londres afin d'apprendre à penser — « des chevaux? » lui demande le roi à son retour. Demain, promoteur de l'inoculation, il défendra son opinion avec tant d'esprit que le ministre, pour avoir raison, sera réduit à le faire enfermer. Enfin, dernière inconséquence, lui qui doit tout perdre à la Révolution, il appelle de tous ses vœux la Révolution.

Immensément riche, il gaspille toute sa fortune et toute la fortune de sa femme. Il donne des deux mains, les yeux fermés, à tous et à toutes. Il donne pour ceci et pour cela, pour

tout. Soixante mille livres pour la salle de spectacle de son hôtel de la rue de Lille ; six mille livres pour une édition des œuvres d'un savant inconnu ; au Théâtre-Français pour la suppression des banquettes, douze mille livres ; pour des diamants qui seront fondus, quarante mille livres ; trente mille livres à mademoiselle Robbé, cent mille à mademoiselle Heinel ; à Sophie Arnould, des millions.

En somme, grand cœur, obligeant ami, dit M. de Ségur dans ses mémoires, il ne lui manqua pour être un homme supérieur qu'un peu de fixité dans les idées. Il sut abuser de la fortune, et porter noblement la pauvreté. « Longtemps on le vit le plus magnifique et le plus galant des seigneurs, plus longtemps encore on le vit, mal peigné et mal vêtu, affecter la simplicité d'un paysan du Danube. »

Aussi, à tout instant, dans les mémoires, on retrouve le comte de Lauraguais. A chaque page c'est une anecdote, une aventure, une bizarrerie nouvelle.

Une fois, c'est une de ses maîtresses qu'il loge dans une serre chaude. Elle vit là, dans une tiède atmosphère, comme une plante rare, entourée des fleurs les plus précieuses. A terre, il y a des tapis somptueux, les plus riches tapisseries cachent les murs. On ne la nourrit que des mets les plus exquis, elle a des fruits exotiques, des sirops d'outre-mer, les vins les plus recherchés. Cependant à ce régime l'infortunée se meurt de faim et de soif, elle gémit, elle veut partir.

— « Ingrate, lui répond Lauraguais, peux-tu te plaindre de manquer de cette chose vile et commune qu'on appelle le nécessaire, lorsque tu as le superflu que tout le monde désire ! »

Une autre fois, c'est pendant la guerre de sept ans, colonel d'un régiment, il se distingue par la plus froide et la plus brillante intrépidité. Trois fois il charge à la tête des siens, se jetant au plus épais de l'ennemi.

On croit qu'il va solliciter un grade, une récompense, point.

L'affaire terminée, la bataille gagnée, il rassemble ses officiers et leur demande s'ils sont contents de sa conduite. D'unanimes acclamations lui répondent.

— « Je suis bien aise, dit alors le comte, que vous soyez satisfaits de votre colonel. Moi, je ne le suis nullement du métier que nous faisons.... et je le quitte. »

Il donne sa démission, en effet, et dans une épigramme que quelques jours après il envoie à un courtisan qui gagne ses grades dans les antichambres de Versailles, on trouve ces vers :

Apollon peut rayer mon nom de son grimoire,
Et les neuf filles de mémoire,
Ami, n'en valent pas une de l'Opéra.

Mais en ce moment, pour Lauraguais, Sophie à elle seule était tout l'Opéra ; cet amour caressait si délicieusement sa vanité, il était si envié, si jalousé !

C'est que de jour en jour grandissait la renommée de Sophie ; son étoile montait dans le ciel. Il n'était bruit que d'elle, on ne parlait que d'elle à la ville et à la cour. Sa voix, — accent des sirènes, — ravissait, ses grâces enchantaient, son esprit éblouissait. Déjà les nouvellistes à la main commençaient à vivre sur sa conversation, c'était à qui répéterait tous ses

mots charmants qu'elle dépensait, la prodigue, sans compter. Les poètes qui se grisaient à sa table allaient partout chantant ses louanges sur tous les modes. Son grand salon était trop étroit pour ses courtisans.

Tant de bruit, d'éclat, de bonheur, d'amour, de louanges, ne lui firent cependant pas négliger le théâtre, son piédestal. Elle aimait Lauraguais, mais au-dessus de Lauraguais il y avait le parterre. Le parterre, voilà le rival heureux dans le cœur des grandes comédiennes, à lui, le dispensateur de la gloire, à ce capricieux qui applaudit ou qui siffle, la plus grande place. C'est pour ce parterre que Sophie Arnould travaillait.

Pas à pas, on peut suivre ses progrès : à chaque opéra nouveau le public admire en elle une perfection nouvelle. Et successivement elle est applaudie dans *Dardanus*, dans *Castor et Pollux*, ses pièces favorites, et encore dans *Psyché*, dans *Alphée et Aréthuse*, dans *Pygmalion*, dans *Vertumne et Pomone*.

A travers toutes les exagérations de l'éloge ou du blâme, il est facile de démêler la vérité, et on peut se faire une juste idée du talent de Sophie Arnould.

Sa voix du timbre le plus sympathique était agile et souple. D'une grande étendue, elle manquait de volume et d'ampleur. Parfaitement maîtresse de ses moyens, Sophie savait dissimuler ses défaillances, elle gouvernait très-bien sa voix, et dans les moments critiques, elle rachetait par la perfection de son jeu les imperfections de son organe. Un de ses admirateurs disait : « Ses yeux chantent. » Il est certain qu'elle fut une grande tragédienne. Personne n'eut une plus profonde entente des effets dramatiques, enfin elle avait une

sensibilité exquise, des explosions de passion imprévues, le don des larmes et une admirable vérité d'expression.

C'est par son jeu, sans doute, plus que par son chant qu'elle avait ému et attendri Garrick.

Peut-être aujourd'hui ne serait-elle pas une cantatrice de premier ordre, mais elle serait toujours une éminente comédienne.

Mais il faut la juger selon son temps, et savoir ce qu'un opéra était alors.

On n'était plus au temps où du soir au lendemain on improvisait une cantatrice, mais on était loin encore de nos exigences. Un opéra n'était guère qu'un drame dont les intonations étaient notées par le musicien. Pourvu que l'acteur se conformât à cette intonation, tout était bien. Il présentait la phrase comme bon lui semblait, pressait, ralentissait à son gré; il s'arrêtait sur cette note, escamotait cette autre, selon son caprice ou l'état de sa voix. C'était un *ad libitum*, un *a piacere* perpétuel.

L'orchestre, d'un bout à l'autre, allait cahin caha, suivant comme il pouvait le chanteur à la piste, on s'en inquiétait peu. C'était affaire au batteur de mesure.

Mais qu'était l'orchestration en 1773? Bien peu de chose, on peut en juger par ce singulier dialogue entre Sophie et le batteur de mesure, lors des répétitions de *Céphale et Procris* :

« SOPHIE (*cessant de chanter*).

Qu'est-ce à dire, monsieur? il y a, je crois, rebellion dans votre orchestre!

LE BATTEUR DE MESURE.

Comment, mademoiselle, rebellion, nous sommes ici pou le service du roi, et nous le servons avec zèle.

SOPHIE.

Je voudrais le servir aussi, mais votre orchestre m'interloque.

LE BATTEUR DE MESURE.

Cependant, mademoiselle, la mesure....

SOPHIE.

La mesure! quelle bête est cela? Sachez, monsieur, que la symphonie est la très-humble servante de l'actrice qui récite. »

Ainsi pensait Sophie Arnould, et c'était l'avis de tout le monde alors, même de Dorat, qui s'en explique ainsi :

Que de cris et d'accents qui ne se notent pas!
A l'âme seule, alors, il faut que j'applaudisse.
La chanteuse s'éclipse et fait place à l'actrice.
Il échappe souvent des sons à la douleur,
Qui sont FAUX pour l'oreille et sont VRAIS pour le cœur.

Ces quelques vers nous donnent le secret des triomphes de Sophie. La chanteuse s'éclipsait. Aujourd'hui nous avons l'oreille plus près du cœur.

Trois ans après ses débuts, souveraine au tripot lyrique, — ainsi on appelait l'Académie royale, ô irrévérence! — So-

phie Arnould pouvait dire : l'Opéra, c'est moi. Le public ne se lassait pas de l'entendre et de l'applaudir, les directeurs qui lui devaient de fructueuses recettes étaient à ses pieds, tout le monde l'aimait, ou faisait semblant, tant on craignait ses épigrammes.

Parfaitement heureuse au théâtre, elle l'était infiniment moins chez elle. Aux plates douceurs de la lune de miel les giboulées de la lune rousse avaient succédé. Il y avait des épines à toutes les roses de cette chaîne de fleurs. Le ménago illégitime était un enfer, Lauraguais était une tempête.

Ce n'était, entre les deux amants, que brouilles et raccommodements. Jamais on ne vit variations si brusques : adorations ou batailles, pas de milieu. Quand Lauraguais n'était pas à genoux en extase devant sa maîtresse, il la battait indignement. Il était jaloux, elle était coquette, ils étaient aussi emportés l'un que l'autre ; arrangez cela. Aussi jamais de trêve, jamais de repos. Lauraguais avait des violences inouïes, des soupçons burlesques, alors, il cassait tout chez Sophie, il ébranlait la maison de ses jurons. Une heure après il demandait pardon, il conjurait sa maîtresse d'oublier ses torts et ses injustes emportements. Puis, il remplaçait les glaces, les cristaux, les tableaux, les porcelaines, et il était prêt à recommencer à propos de tout et à propos de rien.

Un ami de Lauraguais écrivait vers ce temps : « Il faut à Sophie Arnould une vertu singulière pour garder encore ce fou incorrigible. »

Elle n'avait pas de vertu singulière, elle l'aimait. Elle avait de lui deux enfants qu'elle élevait. Et, à vrai dire, Laura-

guais a été le premier et l'unique amour de sa vie. Pour elle, il avait fait des sacrifices de toute sorte; il vivait avec elle publiquement, au grand jour, en dépit de l'opinion et des remontrances de la cour. Il avait abandonné complétement sa femme et sa maison. Peut-être Sophie pensait-elle qu'ils vieilliraient ensemble, qu'elle le garderait toujours. N'est-ce pas elle qui a dit : « Quand on a brûlé des mêmes feux on doit grelotter devant les mêmes tisons ? »

Elle n'en menait pas moins une existence affreuse. Ces scènes de violences continuelles la brisaient. Souvent elle arrivait au théâtre les yeux encore rouges de larmes.

Devenue vieille, elle ne songeait pas sans regrets à ces orages de sa jeunesse, aux tempêtes de cette grande passion, et elle disait :

— « Ah! c'était le bon temps, j'étais bien malheureuse! »

Rulhières, un des encadreurs ordinaires de l'esprit de Sophie, s'est empressé de rimer cinq vers sur cette pensée

Un jour, une actrice fameuse
Me contait les fureurs de son premier amant
Moitié riant, moitié rêveuse,
Elle me dit ce mot charmant :
Ah! c'était le bon temps, j'étais bien malheureuse!

Mais en 1761 elle ne savait pas apprécier ce bon temps, elle ne comprenait pas son bonheur. Cette tyrannie, ces fureurs l'excédaient. Cette union qui datait de quatre ans, cette union qui par sa durée faisait scandale à l'Opéra, lui devenait de jour en jour plus insupportable.

Pendant qu'elle hésitait à rompre, — tant de liens la rete-

naient à cet amant, — une absence de Lauraguais la décida. Il venait de partir brusquement pour Ferney. Coupable d'une tragédie, *Électre*, il était allé demander l'absolution de M. de Voltaire.

Sophie profita de ce moment de liberté. Son parti pris, elle fait atteler son carrosse un beau matin, et pêle-mêle elle y entasse tout ce qu'elle tient de la générosité de son tyran : dentelles, écrins, argenterie, diamants, étoffes précieuses, elle y met aussi ses deux enfants, un petit garçon et une petite fille.

Puis, elle adresse le tout à l'hôtel Lauraguais, rue de Lille, n° 17, avec un billet où il est dit que, « résolue à reconquérir sa liberté, elle ne veut rien conserver qui lui rappelle son funeste amour. »

Madame de Lauraguais, qui était une bonne femme, consentit à garder ce singulier envoi, jusqu'à plus ample informé ; elle embrassa les deux enfants, en prit bien soin, « regrettant fort qu'ils ne fussent point à elle. »

Restait à informer Lauraguais de la rupture, elle lui écrivit :

« Cher ami,

« Vous avez fait une tragédie fort belle, si belle, que je « n'y comprends rien, non plus qu'à votre procédé. Vous « êtes parti pour Genève afin de recevoir une couronne de « lauriers de la main de M. de Voltaire, mais vous « m'avez laissée seule. J'use de ma liberté pour me passer de « vous, ne le trouvez pas mauvais.

« Je suis lasse de vivre avec un fou qui a disséqué son co-
« cher et qui a voulu être mon accoucheur, sans doute dans
« l'intention de me disséquer moi-même, permettez donc
« que je me mette à l'abri de votre bistouri encyclopé-
« dique. »

La lettre partie, Sophie prit peur. Elle avait tout à craindre d'un premier moment de colère. Elle implora la bienveillance du comte de Saint-Florentin, se mit sous sa protection, et, pour plus de sûreté, se tint cachée pendant quelques jours.

Peut-être fit-elle bien. Lauraguais revint à Paris comme un ouragan. Il ne croyait cependant qu'à une méchante plaisanterie. Sophie l'avait si souvent menacé de le quitter. Ce n'était que trop vrai, hélas! « On ne peut peindre, dit Bachaumont, l'état de démence où cette rupture a jeté M. le comte de Lauraguais, tout Paris est inondé de ses élégies. »

Dans la fougue de sa passion, dans son désespoir, il n'avait parlé de rien moins que de tuer son ingrate maîtresse, mais peu à peu la raison lui revint, et avec la raison, la générosité.

Il eut une entrevue avec Sophie, il se jeta à ses genoux, il la conjura de revenir sur sa fatale résolution. Elle résista. Alors, en véritable gentilhomme, il lui déclara qu'il ne se croyait pas quitte envers elle, et le lendemain il lui envoya un contrat de deux mille écus de rentes viagères.

Sophie refusa l'argent comme elle avait refusé l'amant, mais madame de Lauraguais intervint. Elle conjurait l'actrice d'accepter, « ne fût-ce que comme un gage de la reconnaissance qu'elle lui avait de ce qu'elle lui rendait son mari

elle promettait de garder les enfants et d'en avoir soin comme des siens propres. » Sophie ne résista plus. Elle était si heureuse d'être libre.

Libre! pas tout à fait cependant. Lauraguais parti, un successeur s'était présenté. Mais quel successeur! un homme calme, paisible, d'humeur égale, un homme aux passions tranquilles, aux sens rassis, un financier, pour tout dire.

Ce successeur n'était autre que Bertin, le trésorier des parties casuelles, *Bertinus*, comme on l'appelait.

Ce financier, sensible autant que généreux, venait de quitter avec éclat mademoiselle Hus de la Comédie-Française, à la suite de la plus désastreuse des mésaventures.

Navré des infidélités de cette perfide, qu'il avait eu la faiblesse d'adorer pour plus d'un million, il se tourna du côté de l'Opéra, cherchant qui le consolerait. Il n'avait guère que l'embarras du choix, on le savait magnifique comme Fouquet, ce patron des financiers amoureux, mais il était fort indécis, tenant à mieux placer, cette fois, son cœur et son argent.

C'est alors qu'il apprit la rupture du méuage Lauraguais. Cette brouille lui parut un coup du sort, et il résolut d'en profiter.

Bien vite il expédia des messagers, au comte d'abord, à Sophie ensuite. La galanterie du dix-huitième siècle avait son étiquette. Les négociations ne traînèrent pas en longueur, tout se passa le plus convenablement du monde. Lauraguais se retira et Sophie présenta ses conditions. L'amoureux *Bertinus* consentit à tout, ne demandant, lui, que bien peu de chose en retour : un peu d'amour ou quelque chose d'appro-

chant; il ne serait pas exigeant, n'ayant jamais été gâté par mademoiselle Hus. Il jurait de n'être jamais jaloux.

Tout était dit. Le règne de Bertin commençait.

Mais bien vite Sophie se lassa de cette existence platement monotone, de cet amour fade à donner des nausées, de ces adorations placides. Combien lui eût paru délicieuse, en ces jours de bâillements, une des colères de Lauraguais. Il la regrettait aussi, lui, et depuis qu'il l'avait perdue, il était comme une âme en peine.

Mais voilà qu'un soir, dans les coulisses de l'Opéra, les deux amants se trouvèrent face à face, leurs yeux se rencontrèrent, toutes les rancunes furent oubliées.

Le triste *Bertinus* rentra seul, ce soir-là, et le lendemain la chronique scandaleuse enregistrait le raccommodement de Sophie Arnould et du comte de Lauraguais.

Dans le public, on prit parti pour le financier. On savait ce que lui coûtait son règne d'un matin. Pour se faire supporter, il avait déployé toutes ses séductions. Il avait dépensé plus de vingt mille écus, payé les dettes de Sophie, marié une de ses sœurs. On ne manqua pas de dire qu'il était dupe et victime d'une ingénieuse spéculation. On ajoutait que « la réconciliation des deux amants faisait plus d'honneur à leur constance qu'à leur bonne foi. »

C'était pure calomnie. Désintéressé et indemnisé par Lauraguais, Bertin ne perdit rien, en définitive, que la plus charmante femme de Paris. C'en était assez pour expliquer sa désolation.

Quelques jours plus tard, à la Comédie-Française, deux jeunes gens placés derrière Sophie plaignaient hautement

Bertin. Fallait-il que ce galant homme, ce financier si riche, rencontrât si ingrate et si infidèle maîtresse, lui si facile, si généreux, bon, sensible, aimable....

Impatientée, Sophie se retourna.

« — On voit bien, dit-elle, que ces messieurs ne l'ont pas eu. »

IV

Les reprises d'amour ne font jamais feu qui dure. Entre Sophie et Lauraguais, ce ne fut qu'une reprise d'hostilités. Après une semaine d'adorations et d'extases, les batailles recommençaient de plus belle. Lauraguais avait le droit désormais d'être soupçonneux, il en abusa. Rien de curieux comme ces jalousies et ces justifications, scènes de tous les jours, dans lesquelles tout le monde intervient, même le médecin. Ils s'aimaient ainsi, ne sachant ce qui leur était le plus intolérable, de la vie en commun ou d'une séparation. Mais qu'un malheur, qu'un accident advienne, à l'un ou à l'autre, il n'est plus de grief qui tienne, ils s'adorent, ils se le prouvent, et de nouveau les voilà réunis. C'est ce qui arriva dès l'année suivante (1763).

Lauraguais avait donné lecture à l'Académie d'un mémoire en faveur de l'inoculation. Il voulut le faire imprimer. L'autorisation lui fut accordée, mais à la condition de supprimer certaines personnalités fort blessantes pour l'avocat général Joly de Fleury. C'est à quoi Lauraguais ne voulut jamais consentir. Il entama une longue correspondance avec le ministre, parla, écrivit, se remua, fit tant qu'à la fin ordre fut donné de l'arrêter.

Des agents se présentèrent chez lui, un matin, porteurs d'une lettre de cachet. Il entra dans une colère épouvantable, et demanda à parler au roi. On lui répondit que c'était impossible, Sa Majesté étant allée courre le cerf.

« — Eh! morbleu! s'écria Lauraguais, que ne le faisait il arrêter aussi par lettre de cachet. »

Et s'estimant assez vengé par cette bénigne épigramme, il se rendit de fort bonne grâce. On le conduisit à Metz où un logement lui avait été préparé, à la citadelle.

En apprenant l'arrestation de son amant, Sophie fut au désespoir. Elle ferma son salon et prit le deuil. Les larmes ne cessaient de couler de ses beaux yeux. Jamais on ne vit rien de si pathétique.

Voisenon, qui écrit au prisonnier, lui peint cette grande douleur, et le félicite d'avoir trouvé une maîtresse fidèle, à l'Opéra, bonheur insigne qui doit singulièrement adoucir les tourments de sa captivité. Il lui dit :

Ne te plains pas de ton malheur,
Du cœur de La Vallière il te fournit la preuve,
On assure qu'Arnould se souvient d'être veuve
Et que de sa constance elle fait son bonheur.

Elle fit plus, elle obtint la grâce du coupable, refusée aux pressantes sollicitations d'une famille puissante et de madame de Lauraguais elle-même.

C'était un soir de spectacle à la cour, elle avait été sublime lans le rôle de Céphyse, de *Dardanus*. Profitant de l'impression qu'elle venait de produire, sans prendre le temps de quitter ses habits de théâtre, elle courut se jeter aux pieds de M. de Choiseul.

« Les entrailles du galant et tout-puissant ministre s'émurent, et il n'eut pas le courage de refuser à cette belle et éplorée Céphyse le retour de son Dardanus. »

Lauraguais revint plus épris que jamais. Son amour se doublait de reconnaissance. Il s'installa chez Sophie, comme aux premiers jours de leur liaison, résolu, disait-il, à lui consacrer tout entière cette liberté qu'il lui devait. Dans l'enthousiasme du premier moment, il voulait même se séparer légalement de sa femme. Il n'en fit rien, par bonheur, et sa jalousie ne tarda pas à se réveiller.

Il aurait voulu pouvoir confisquer Sophie à son profit, l'enlever une seconde fois, l'arracher aux adorations de ses amis, aux applaudissements du public. Il enrageait de ses triomphes de tous les soirs, succès dans *Psyché*, succès dans *Castor et Pollux*, succès partout et toujours. Et les déclarations qui pleuvaient chez elle, les billets doux, les petits vers!

Jusqu'à Favart qui s'en mêlait ; oui, pour elle Favart devenait sentimental et presque langoureux, et il lui envoyait ce galant madrigal.

Pourquoi, divine enchanteresse,
Me troubles-tu par tes accents?

Tu me fais sentir une ivresse
Qui ne va pas jusqu'à tes sens :
Peut-être que dans ma jeunesse
Mon bonheur eût été le tien !
Je t'aime et le temps ne me laisse
Que le désir... Désir n'est rien.
Oh! tais-toi!... mais non... chante encore;
Qu'avec tes sons voluptueux
Mon reste d'âme s'évapore,
Et je me croirai trop heureux.

Lauraguais, cette fois, se lassa le premier. Les pirouettes de mademoiselle Robbé, une gentille danseuse qui débutait, lui avaient été au cœur. Il n'eut pas le courage de cacher sa nouvelle passion à Sophie. Celle-ci, il faut le dire, prit très-philosophiquement la trahison, et ne demanda à son amant que de la tenir au courant de ses amours.

Il n'y manqua pas, et elle devint sa confidente. Hélas! il n'était pas heureux, il avait des soupçons, il l'avouait à Sophie. Il ne pouvait mettre les pieds chez sa nouvelle divinité sans y trouver un certain chevalier de Malte qui l'offusquait fort.

— « Un chevalier de Malte, disait Sophie, vous avez bien raison, monsieur le comte, de craindre cet homme-là, il y est pour chasser les infidèles. »

Lauraguais n'attendit pas qu'on le chassât. Il se retira, jurant que les danseuses ne l'y reprendraient plus. Il comptait sans les jambes de mademoiselle Heynel.

Cette brillante étoile de la danse lui fit oublier toutes ses mésaventures. Elle était digne de tous les hommages, admirablement jolie, ses débuts avaient été un triomphe. C'est

dire que l'amoureux Lauraguais fit noblement les choses. Meubles exquis, chevaux, carrosses, contrats de rente, il combla mademoiselle Heynel. Il combla aussi, par la même occasion, un frère qu'elle aimait beaucoup.

Là, il ne trouva pas de chevalier de Malte, mais, en retour de tous ses bienfaits, la belle danseuse le gratifia de certain présent qui lui valut le surnom de prince de Galles. C'était à guérir de toutes les démangeaisons d'inconstance.

Sophie, de son côté, n'était pas plus fidèle. Depuis longtemps elle avait pris à la lettre les conseils de Dorat :

Crains de serrer de nouveaux nœuds,
Toujours folle et toujours tranquille,
Laisse errer ton cœur et tes vœux.
Ton amour ferait un heureux,
Ton indifférence en fait mille.

Donc elle laissait errer ses vœux à l'aventure et faisait beaucoup d'heureux. Elle avait ouvert à deux battants les portes de son cœur, et une longue, une infinie procession y défilait. « La noblesse et la finance, dit la correspondance secrète, la magistrature et l'Académie, la ville et la cour. »

C'est le prince de Condé, dont elle a une fille, qui plus tard épousera le comte de R..; c'est le duc de Nivernais, qui un jour, chez elle, se prend de dispute à propos de Gluck; puis Durfort, le fils du duc de Duras, l'amant de mademoiselle Du Thé ; « à Durfort il faut Du Thé, » dit la chanson. Il fut exilé, celui-là, « pour ses déportements. » On se demande ce qu'il avait pu faire.

C'est encore le marquis de Villette, ami de Voltaire de pro-

fession; le marquis de Bièvre, l'assommant auteur de la *Comtesse Tation*, le prince d'Hénin, et bien d'autres encore, Rulhières, Beaumarchais, Bellanger, Florence, la liste serait interminable.

Mais après chaque couplet de la folle et amoureuse chanson, Sophie Arnould revient encore à Lauraguais, son éternel refrain.

Reparaît-il, cet amant adoré, l'heureux du moment doit lui céder la place, et s'il ne la cède pas assez vite, Lauraguais a des moyens à lui pour chasser l'importun.

Ainsi, il renvoie le marquis de Villette, qui devient la fable de tout Paris. L'ami de Voltaire se fâcha bénignement. Il était homme à verser quarante écritoires sur le papier plutôt qu'une goutte de son sang sur le terrain. Il rima contre Sophie une centaine de mauvais vers, où il l'accusait d'avoir « l'embonpoint de l'envie » et où il la traitait de « momie » à la fin. Le correspondant du patriarche de Ferney n'était pas galant, mais aussi on l'avait accusé d'un si vilain péché. Les rieurs ne furent pas de son côté.

Moins accommodant fut le prince d'Hénin, bafoué aussi par Lauraguais. Il dégaina, lui qui pourtant n'avait pas la réputation du brave des braves. Il est vrai que la plaisanterie avait été un peu forte.

C'était au mois de février de l'année 1774. Lauraguais qui arrivait d'Angleterre trouve le prince d'Hénin régnant chez Sophie Arnould. Le voilà furieux.

— « Cet homme m'ennuie cruellement, lui dit Sophie pour le consoler; mais j'ai beau faire, je ne puis m'en débarrasser. »

— « Je vous en débarrasserai, moi, » répondit Lauraguais.

Aussitôt, il assemble quatre docteurs de la Faculté, et gravement leur pose cette question : — « Peut-on mourir d'ennui ? »

Non moins gravement les quatre docteurs délibèrent. Leur avis est que l'ennui « rend les digestions difficiles, arrête la circulation des humeurs, engendre le marasme, et enfin donne la mort. »

Muni de cette consultation signée et en bonne forme, Lauraguais se rend chez un commissaire, et dépose une plainte contre le prince d'Hénin, « qui, par son obsession continuelle autour de la demoiselle Arnould, ferait infailliblement mourir d'ennui cette actrice, sujet précieux pour le public, et dont en son particulier il désire fort la conservation. De plus, il requiert qu'il soit enjoint audit prince de s'abstenir de toute visite chez ladite actrice, sa présence devant la tuer certainement, suivant la décision de la Faculté. »

Le mystifié demanda raison. On se battit. Mais si adroits ou si maladroits furent les adversaires, que le soir même ils soupaient ensemble chez Sophie Arnould.

Cette aventure burlesque n'ajouta que fort peu aux ridicules du prince. Sa réputation était faite. Il y avait longtemps que le marquis de Bièvre l'avait surnommé le prince *des nains*. Amant ou mari, sa destinée était d'être trompé. Si Lauraguais le chassait de chez Sophie, le chevalier de Coigny le remplaçait près de sa femme au su et vu de tout Paris.

C'était en son temps un piètre et désagréable seigneur, que M. le prince d'Hénin. Sottement orgueilleux, grossière-

ment impertinent, insupportable de fatuité et d'exigences, il a tous les vices de la noblesse du dix-huitième siècle, sans en avoir les qualités brillantes, la légèreté, l'élégance, l'esprit.

Chez Sophie, dont il resta l'amant longtemps encore après la plaisanterie de Lauraguais, il se posait en tyran et prétendait faire la loi. Témoin sa querelle avec Gluck, querelle qui ne fut pas sans influence sur les destinées de Sophie à l'Opéra.

Gluck faisait répéter un rôle à mademoiselle Arnould, en présence d'une vingtaine de personnes, lorsque entra le prince d'Hénin. Cette nombreuse compagnie chez sa maîtresse déplut au grand seigneur, et il eut le mauvais goût de faire tomber tout le poids de sa mauvaise humeur sur la musique et sur le compositeur.

Blessé au vif, Gluck resta sur sa chaise et affecta de ne faire aucune attention au prince, sur quoi celui-ci, s'avançant vers le compositeur, lui dit du ton le plus impertinent :

— « L'usage, en France, est de se lever lorsque quelqu'un entre, surtout un homme de considération. »

Gluck, n'y tenant plus, se leva et venant au prince :

— « L'usage, en Allemagne, répondit-il, est de ne se lever que pour les gens qu'on estime. »

Et pendant que M. d'Hénin balbutiait quelque injure, le compositeur se retourna vers mademoiselle Arnould :

— « Puisque vous n'êtes pas maîtresse chez vous, dit-il, je pars et ne reviens plus. »

Mais ce tyran si farouche devenait étrangement soumis, lorsque sa maîtresse le voulait ainsi. Sophie le traitait plus

que cavalièrement. Veut-elle, par exemple, faire porter un chapeau à Versailles, elle regarde alternativement son coiffeur et le prince, et d'une voix nonchalante elle demande :

— « Qui est-ce qui marche aujourd'hui ? »

Commissionnaire ordinaire de Sophie, le prince d'Hénin marchait toujours. C'était le plus clair de ses bénéfices d'amant en titre. Au moins avait-il pris au sérieux son rôle de protecteur. Quoi qu'il arrive, Sophie peut compter sur lui. Est-elle attaquée, il la défend. Il se met en avant en toute circonstance. Son nom, sa fortune, son influence sont à la dévotion de sa maîtresse.

Veut-on, par exemple, donner à Rosalie Levasseur, qui chante tous les soirs, la loge de Sophie presque retirée du théâtre, le prince d'Hénin s'enflamme et menace de coups de bâton les directeurs de l'Opéra. Les directeurs ont peur, et Sophie garde sa loge en dépit de Gluck et du comte Mercy-d'Argenteau.

Plus tard, à l'instigation de sa maîtresse, alors amie déterminée de mademoiselle Raucourt, il se mêle aux tristes querelles de la Comédie-Française. Il prend parti pour madame Vestris avec le duc de Duras contre les demoiselles de Saint-Val et le public.

A ce jeu il ne gagne que des épigrammes, celle-ci, entre autres éditions, revue et augmentée du mot du marquis de Bièvre :

Depuis qu'auprès de ta catin
Tu fais un rôle des plus minces,
Tu n'es plus le prince d'Hénin,
Mais seulement le nain des princes.

Ces quatre vers sanglèrent comme autant de coups de fouet la vanité du grand seigneur. Il se plaignit au comte d'Artois dont il commandait les gardes, et obtint un ordre d'exil contre le poète assez hardi pour attaquer le prince d'Hénin et sa maîtresse. Cet audacieux était Champcenetz. Fort compromis déjà par certain noël contre la cour, il allait être emprisonné lorsque son quatrain circula ; cependant il s'en prit à Sophie de son malheur et resta depuis le plus acharné de ses ennemis.

Après Lauraguais, avant le prince d'Hénin, il est un homme encore qui tient une large place dans l'existence si agitée de Sophie Arnould. Ce n'est plus un grand seigneur, cette fois, c'est un petit bourgeois, directeur des menus, architecte d'un médiocre talent, Bellanger. Quitté cent fois, il reparaît toujours. Survient-il quelque prince d'Hénin, il doit s'effacer, on l'oublie. Mais on se souvient de lui aux heures de solitude, et on le rappelle. Il est l'amant des interrègnes.

C'est en 1771 que Bellanger fut admis chez mademoiselle Arnould. Il était jeune, aimable, il était son égal, elle était lasse de tant d'amours vénales, elle se prit pour lui d'une belle passion, si désintéressée, qu'il fut, lui, accusé de cupidité. Ce roman d'une heure fut pour Sophie comme un regain de jeunesse, un beau revenez-y de son printemps, un nouvel épanouissement de cœur. Un instant elle y fut prise et sérieusement elle songea à quitter sa vie turbulente pour épouser ce petit bourgeois qui ne demandait pas mieux.

« Mademoiselle Arnould, après s'être égayée aux dépens de tant d'autres, vient de fournir matière aux rieurs par le ma-

riage le plus sot. » Ainsi s'exprime Bachaumont, et comme lui tout Paris crut à ce mariage. On cria à la mésalliance, « une reine de l'Opéra épouser un architecte, quelle chute affreuse ! » Ce n'était qu'un faux bruit que Sophie avait fait courir « pour occuper les sots, » disait-elle, en réalité pour imposer silence à ceux qui parlaient trop haut de son amitié pour mademoiselle Raucourt, la plus compromettante des amies.

Elle laissa donc croire assez longtemps qu'elle était devenue madame Bellanger, et ne se fâcha pas des plaisanteries que lui attirait son nouvel état dans le monde. Quand on lui demandait ce qu'elle comptait faire de cet architecte : — « Il utilisera, répondait-elle, les pierres qu'on lance dans mon jardin. »

Bellanger ne se contenta pas d'utiliser les pierres, il mit tous ses soins à les écarter. Sophie n'eut jamais un ami plus dévoué que ce mari de comédie. Le secret connu, il resta son défenseur et son conseiller, veillant sur elle de près ou de loin. Intendant de sa fortune et de sa gloire, il l'empêchait d'emprunter à trop gros intérêts, il lui organisait des triomphes au théâtre, il défendait sa réputation l'épée à la main.

Il voulut faire plus. Il rêva un temple pour sa divinité, — véritable rêve d'architecte. Chassée de son hôtel de la rue des Petits-Champs par l'incendie de l'Opéra, Sophie s'était réfugiée dans un appartement de la rue Caumartin, et elle s'y trouvait à l'étroit. Bellanger résolut de lui bâtir une demeure plus merveilleuse encore que le palais de mademoiselle Guimard, ce palais des mille et une nuits. Il se mit à l'œuvre et fit merveille. Cet hôtel était un éblouissement, tout de mar-

bre et d'or, avec des peintures splendides, des jardins, des statues.... Malheureusement il n'exista jamais que sur le papier. Bellanger bâtissait en Espagne, Sophie s'y était prise trop tard, le Pactole commençait à tarir dans son boudoir.

Au moins l'adversité ne chassa pas Bellanger. Quinze ans plus tard, on le retrouve encore près de Sophie, faisant ménage avec elle.

C'est vers ce temps qu'elle s'éprit de Florence, un des plus tristes acteurs de la Comédie-Française. Bellanger fut jaloux. Lui qui de si bonne grâce s'était retiré devant tant de grands seigneurs, il entreprit de disputer au comédien le cœur toujours inconstant de sa maîtresse.

Il se plaignit, il essaya des remontrances, il fit des scènes comme autrefois Lauraguais. Mais elle n'avait ni la même patience, ni le même amour. L'ingrate, pour le nouveau venu elle congédia le vieil ami. Oui, elle lui écrivit pour lui signifier de ne plus remettre les pieds chez elle.

Que fait Bellanger alors? Il met sous un nouveau pli la lettre qu'il vient de recevoir, lettre qui ne porte pas de nom, et il l'expédie à Florence. Et c'est Florence qui se croit congédié et qui n'ose reparaître. Et quand enfin le quiproquo s'explique, la fantaisie de Sophie est passée, elle rit du bon tour et Bellanger triomphe.

De cette aventure André de Murville fit une mauvaise pièce. « Mon compte rendu, » disait Sophie.

Ce Murville, auteur dramatique de peu de succès, était depuis plusieurs années le gendre de mademoiselle Arnould. Il avait épousé une fille de l'amour de Lauraguais, Alexandrine, « la plus rousse des blondes, » qui avait un peu de l'esprit

de Sophie. C'est elle qui répondait, lorsqu'on lui demandait l'âge de sa mère : — « Je ne saurais vous le dire, mais comme tous les ans elle rajeunit d'une année, je ne tarderai pas à être plus vieille qu'elle. »

On disait que pour arriver au cœur de la fille, Murville avait traversé le cœur de la mère. Il fut au moins un de ses protégés. Pour lui, elle se brouilla avec La Harpe-*bébé* qu'elle fit menacer d'une correction à coups « de plume de hêtre. » Puis, elle lui fit ouvrir les portes de la Comédie-Française et passa pour avoir mis du sien dans la première pièce qu'il y fit jouer, *le Rendez-vous du Mari*. Cette pièce n'eut aucun succès, et c'est vainement qu'on y chercherait l'empreinte de l'esprit de Sophie.

Marié à Alexandrine, Murville resta le commensal assidu de mademoiselle Arnould. Il avait pour mission de célébrer les mérites infinis de la maîtresse de la maison. Il composait des madrigaux, il improvisait des quatrains pour les portraits et pour les bustes, répondait aux épigrammes, faisait en un mot tout ce qui concernait son état, de courtisan, de poète et de gendre.

S'agit-il de fêter la patronne de Sophie, sainte Anne, vite, pour le dessert, il a des couplets de circonstance sur l'air de *Qui par fortune trouvera nymphe dans la prairie* :

Le temps cruel qui détruit tout
Respectera Sophie;
Par son pouvoir, le Dieu du Goût
Prolongera sa vie.
Le charme de ses doux accents
Nous la rendra nouvelle;

On répétera dans vingt ans :
Ç'est elle, toujours elle.

Voilà comme chantait le plus galant des gendres, et sur sa parole Sophie n'était peut-être pas très-loin de croire qu'en effet elle n'avait rien à craindre des atteintes du « temps cruel. »

Elle en était venue à ne douter de rien, tant sa fortune avait été inouïe, incroyable. Il est une heure dans sa vie où elle plane au-dessus des nuages. Ce n'est plus une reine, c'est une idole, elle voit le monde à ses genoux. Amis et ennemis n'ont pas assez d'encens pour elle; ceux qui ne l'adorent pas pour sa beauté, pour ses talents, pour toutes ses séductions, redoutent son esprit, cet esprit terrible qui tue son homme plus sûrement que le coup de poignard.

Malheureusement tant de prospérités lui donnent le vertige. Elle ne prévoit pas que plus haut est son piédestal, plus rude sera la chute; elle se grise de toute sa puissance, elle devient insolente comme son bonheur.

Elle ne redoute rien. Toutes ses audaces lui réussissent; elle s'attaque à tout et à tous. Elle s'attaque au public, à ses amants, à ses amies, aux ministres, à la favorite même de Louis XV. On ferait un volume rien que de ses folies.

Un soir, tout Paris est accouru pour l'entendre et pour l'applaudir, mais elle a déclaré qu'elle ne saurait chanter, elle est malade. Le rideau se lève, et au grand désappointement du public, c'est mademoiselle de Beaumesnil qui remplace la sublime Arnould.

Alors, chacun dans la salle de déplorer la maladie de

l'actrice adorée. Mais voilà que tout à coup elle paraît en grande loge, en toilette de gala, escortée de la foule de ses courtisans. — « Je viens, dit-elle, prendre une leçon de Beaumesnil. »

Une telle plaisanterie, en ce siècle barbare, valait le For-l'Evêque. Elle ne va pas en prison, pourtant. Contre Sophie Arnould le duc de La Vrillière est sans courage. A peine risque-t-il une timide remontrance.

Mais le public est moins galant que le ministre. Le public a été troublé dans ses plaisirs, on s'est moqué de lui, il se vengera. Une cabale s'organise pour châtier l'insolente. Le lendemain, le même public envahit la salle, public hostile qui vient tout exprès pour huer Sophie, pour lui faire demander grâce. Vain projet. Elle est si belle, si touchante est sa voix, son jeu est si passionné, si émouvant, que tous les conjurés oublient leur rancune. Ils sont venus pour siffler à outrance, ils applaudissent avec fureur. Et cette soirée compte parmi les plus belles soirées de Sophie.

Après le public de l'Opéra, les directeurs de l'Opéra. Elle se sait nécessaire, indispensable, elle en abuse. Elle leur fait payer cher les recettes qu'ils lui doivent. C'est tous les matins un caprice nouveau, une fantaisie imprévue. Elle veut et elle ne veut pas, elle se retire et elle reparaît. On la croit décidée à ne plus jouer, on monte sans elle un opéra, elle revient juste à point pour réclamer le premier rôle, et voilà « le tripot lyrique » en révolte. Aujourd'hui elle exige des appointements plus forts, demain elle décide qu'elle ne jouera plus qu'au cachet.

Et comme elle les traite, ces pauvres directeurs! Quels

dédains, quelle hauteur, quels mépris! Quand elle n'insurge pas contre eux l'Opéra tout entier, elle les fait menacer de coups de bâton par quelqu'un de ses amants.

Aussi les directeurs de l'Opéra sont-ils sans cesse à invoquer contre Sophie l'autorité du ministre, mais par ses amis elle est plus influente qu'eux. Puis, elle se soucie bien des ministres, vraiment. On dirait, à l'estime qu'elle leur marque, qu'elle a pris leur mesure. Il faut voir comme elle accueille les remontrances d'Amelot, qui s'était avisé de faire de la sévérité à l'Opéra, et ne réussissait guère :

— « Vous devez savoir, monseigneur, qu'il est plus facile de composer un parlement qu'un opéra. »

C'est le mot de la Gabrielli, mais bien autrement cruel. Amelot, intendant de Bourgogne, lors des troubles de la magistrature, avait dissous et reconstitué le malheureux parlement de Dijon.

Une autre fois, dans une lettre à l'abbé Terray, ce liquidateur de la banqueroute royale, c'est le gouvernement de Louis XV qu'elle attaque, en même temps qu'elle insulte à la misère publique.

Lors du renouvellement du bail des fermes, *le grand Haussoir*, c'est ainsi qu'on avait surnommé l'abbé Terray, fit attribuer des pensions à la famille Du Barry, à ses créatures, à un certain nombre d'artistes et de gens de lettres, et enfin à quelques comédiennes.

Aussitôt Sophie feint de croire qu'elle est portée sur la liste, et elle écrit au ministre une lettre de remerciements.

« .... Forcé de grever la nation d'un impôt de cent soixante-deux millions, vous avez cru devoir en réserver une

légère partie pour le théâtre lyrique et pour les autres spectacles. Vous savez qu'une dose d'Allard, de Caillaud et de Raucourt est un narcotique sûr pour calmer les opérations que vous lui faites subir à regret... Un chanteur, une danseuse, sont des personnages essentiels en temps de paix. De là vient qu'un officier estropié arrache avec peine une pension modique; elle est assignée sur le trésor royal, espèce de crible sous lequel il faut tendre longtemps la main avant de recueillir quelque goutte d'eau... L'acteur est traité avec plus de magnificence... C'est à ce titre, sans doute, que je dois le prix flatteur dont vous honorez mon faible génie..... »

Quelques équivoques d'un « ton libre » terminent cette lettre plus que hardie. Heureusement l'abbé Terray est homme du monde, il entend la raillerie, dit Bachaumont, et ne se fâche pas pour quelques vérités. C'est sur le même ton badin qu'il répond à Sophie, car il lui répond, pour la plus grande joie de la galerie.

A Fontainebleau, Sophie court un danger plus sérieux, mais l'audace est plus grande aussi. Cette fois, c'est à la propre maîtresse du roi qu'elle manque, à la comtesse Du Barry. Elle ne respectait pas les choses les plus *respectables*.

Dans le premier moment la comtesse se plaint, et Louis le Bien-Aimé, qui ne se fâchait guère, entre dans une grande colère, et décide que l'impertinente ira réfléchir six mois à l'hôpital.

Déjà elle est dans le carrosse et sur la route de la prison, lorsque la Du Barry est prise de remords. Elle était bonne fille, la comtesse, elle arrache à Louis XV la grâce de la coupable, et Sophie en est quitte pour la peur.

Elle se souvient encore de cette aventure, lorsqu'apprenant la mort de Louis XV et l'exil de madame Du Barry, elle dit en s'adressant aux demoiselles de l'Opéra :

— « Pleurons, mes sœurs, nous voilà orphelines de père et de mère. »

Mais déjà, en 1774, l'étoile de Sophie est à son déclin. D'année en année les illusions s'envolent. Une à une la fortune lui reprend toutes les faveurs dont elle l'a comblée. Le flot de popularité qui l'a élevée se retire d'elle.

Le premier revers de Sophie Arnould remonte à 1766 C'était un avertissement, elle ne songea pas à en tenir compte Chutée dans *Sylvie*, elle fut forcée d'abandonner ce rôle, qui avait été son triomphe, à mademoiselle de Beaumesnil. Mais ce n'était rien encore. On supportait à peine mademoiselle de Beaumesnil, et tout haut on regrettait Sophie.

Deux ans plus tard elle eut la malencontreuse idée de prendre le rôle de Colette du *Devin du village*, elle y fut détestable de l'avis même de ses amis.

Pour la seconde fois elle entendit le bruit discordant des sifflets.

Le ridicule ballet d'*Adèle de Ponthieu*, en 1772, vint hâter sa décadence. On commença à trouver qu'elle vieillissait. On le lui dit cruellement, et lorsqu'en 1773, elle fit tirer un feu d'artifice sous ses fenêtres, dans le jardin du Palais-Royal, en l'honneur de la naissance du duc de Valois, mille épigrammes méchantes circulèrent :

Armide allume encor des feux,
Mais ce sont des feux d'artifice.

Elle croyait pouvoir lutter encore, elle lutta. Mais hélas! elle avait perdu l'exquise fraîcheur de sa voix, sa beauté s'effeuillait. A semer des épigrammes elle avait récolté bon nombre d'ennemis, ces ennemis se levaient en foule contre elle, ils voyaient approcher le jour de la revanche. On commençait à tout lui contester, talent, esprit, beauté.

« Quelle femme habile, dit une gazette du temps; laide, elle a su, à force de mines, se faire une réputation de beauté; en chantant sans voix la plus détestable musique de l'Europe, elle a acquis la renommée d'une illustre chanteuse; sans esprit, elle passe pour spirituelle, grâce à l'esprit de ses amis. »

Que répondre à cela? Elle s'irritait et faisait feu de toute l'artillerie de son esprit, mais les attaques n'en devenaient que plus vives. Dans un dégoûtant pamphlet, *les Animaux rares de la foire*, elle est indignement maltraitée. Voilà ce qu'on disait :

« La demoiselle Arnould fait voir une bête très-méchante, qui se jette sur tout le monde indistinctement et que rien ne peut apprivoiser. Cet animal est déjà vieux, mais il n'en est pas moins féroce. Heureusement il a perdu ses dents, ce qui fait qu'il n'y a de risques que pour ceux qui sont touchés par son venin et aussi un peu par son odeur. »

A l'Opéra elle avait tout le monde contre elle. Comme elle avait compté ses triomphes, elle pouvait compter ses chutes. Quelle joie pour ses rivales! Elle les avait tant humiliées jadis! Il n'en était pas une « qui ne saignât encore de quelque morsure. » Depuis mademoiselle Duranci, à qui elle criait en voyant un chien : — « Tiens, voici le coureur de ton amant, » jusqu'aux plus humbles figurantes, aux Violettes,

aux Jacinthes, aux Roses dont elle disait : — « Quelle platebande ! »

Elle n'était plus reine à l'Opéra. Rameau était mort. — « Nous avons perdu, avait-elle dit, notre plus beau rameau. » Hélas! oui. Gluck triomphait, et avec Gluck Rosalie Levasseur, la maîtresse du comte Mercy d'Argenteau, l'ennemie jurée de Sophie Arnould.

Gluck devait pourtant une bonne part de sa gloire à Sophie. Dans *Orphée* elle avait été sublime, elle était admirable encore dans *Iphigénie*. Aussi, il lui avait promis le rôle d'*Alceste*, écrit à Vienne en 1764 pour la divine Antonia. Eh bien! ce rôle fut enlevé à Sophie. Il fut donné à Rosalie Levasseur. Gluck, sujet autrichien, devait bien cela à la maîtresse de l'ambassadeur d'Autriche. Puis, le compositeur avait contre Sophie une vieille rancune; il se souvenait d'avoir rencontré chez elle le prince d'Hénin.

Rosalie eut donc ce rôle d'*Alceste*, et pour comble de malheur, elle y fut très-belle. « Il fallait mademoiselle Levasseur pour nous faire comprendre la musique du chevalier Gluck, » écrit un critique. Comment peindre le désespoir de Sophie. Elle le cacha même à ses amis.

— « Si elle a du succès, disait-elle de Rosalie, c'est qu'elle a la voix du peuple. »

Ce mot, rapporté à Rosalie, alluma la guerre entre les deux rivales. Le surlendemain, à l'Opéra, pendant un entr'acte, la salle fut inondée de petits papiers qui pleuvaient des loges supérieures. C'était un pamphlet ignoble contre Sophie. Elle eut la faiblesse d'y répondre, ne songeant pas qu'à cette guerre d'injure, elle perdait le reste de son prestige.

Erosine fut pour Sophie Arnould le dernier sourire de la gloire, et c'est en vain que dans *Euthyme et Lysis* elle espère contrebalancer le succès de Rosalie dans *Alceste.* Toute la cabale de Gluck se levait en masse dès qu'elle paraissait. Ainsi elle est sifflée outrageusement dans *Iphigénie,* et lorsqu'elle en arrive à ce vers qu'Iphigénie adresse à Achille : « Vous brûlez que je sois partie, » Oui, oui, s'écrie le parterre ingrat.

Courageuse jusqu'à la fin, elle opposa un soir tous ses amis aux Gluckistes. Ce soir-là elle triompha, mais le lendemain, elle fut huée, malgré la présence de la reine, qui pourtant, désireuse de sauver une humiliation à l'actrice, avait donné le signal des applaudissements.

Mais, au moins, des amis et des partisans lui restent encore, et dans les années qui suivent elle peut compter quelques belles journées.

C'est à la vente de la collection de M. Randon de Boisset, par exemple. On mettait en vente un buste de Clairon, elle double l'enchère, et personne n'ose surenchérir. Le buste lui est adjugé, et toute l'assemblée, dit Grimm, applaudit à différentes reprises. Un anonyme lui envoie le quatrain suivant

Lorsqu'en t'applaudissant, déesse de la scène,
Tout Paris t'a cédé le buste de Clairon,
Il a connu les droits d'une sœur d'Apollon
Sur un portrait de Melpomène.

Sophie devait tenir à ce buste, trophée d'une victoire, elle ne le garda pas. Larive le désirait, elle le fit porter chez lui, avec une lettre qui commence ainsi :

« Voicy, mon cher Larive, le buste de mademoiselle Clairon dont vous m'avez prié de vous faire le sacrifice. Je dis sacrifice, parce que c'en est un bien réel pour moi, vu la grande vénération que j'ai toujours eue pour les talents de cette actrice sublime. »

En 1778, Sophie a un autre bonheur; Voltaire vient lui faire visite. « M. de Voltaire, dit Bachaumont, n'a pas dédaigné de se transporter chez les plus célèbres Laïs du jour; c'est ainsi que, le samedi saint, on l'a vu chez mademoiselle Arnould. »

On trouve dans les mémoires une douzaine de bons mots que Sophie dut adresser au patriarche de Ferney. J'aime mieux citer une version plus simple. Quand il entra, elle lui demanda la permission de l'embrasser, et lui gracieusement, bien qu'avec une nuance de tristesse, lui répondit :

— « C'est bien tard pour m'embrasser, hélas! je n'ai plus de visage. »

Bientôt Sophie Arnould reçut une autre visite, non pas glorieuse, cette fois, mais funeste. Mademoiselle Raucourt vint lui demander l'hospitalité, et aussi un peu sa protection. Ne consultant que son cœur, Sophie recueillit la naufragée, et cette générosité fut le dernier coup pour sa renommée et pour sa popularité. Enveloppée dans les haines soulevées par l'actrice de la Comédie-Française, elle ne s'en releva jamais.

Cette amitié lui est fatale. Mêlée aux querelles misérables de mademoiselle Raucourt, elle est atteinte de toutes les éclaboussures. A ses ennemis se joignent les ennemis de sa protégée et les amis des deux Saint-Val, et aussi tous les ennemis

du duc de Duras et de madame Vestris, toute une armée. Aussi, est-ce un débordement d'injures et de calomnies, d'anecdotes et de pamphlets, de prose et de vers. N'est-ce pas un ami de mademoiselle de Saint-Val cadette qui lui envoie ce sixain, « pour mettre au bas d'un buste de mademoiselle « Arnould, en vente chez un marchand. »

Je veux.........
Que ce buste en cent lieux figurant,
Puisse, pour quatre sous, hors de la plâtrière
Passant chez nos neveux, du marquis au bourgeois,
Orner en même temps le muséum des rois
Et le portail de la Salpétrière.

Peut-être, est-ce pour le même buste qu'avaient été faits ces vers charmants :

Ses grâces, ses talents ont illustré son nom,
Elle a su tout charmer, jusqu'à la jalousie.
Alcibiade en elle eût cru voir Aspasie,
Maurice, Lecouvreur, et Gourville, Ninon.

Le crayon aussi s'en mêla : une caricature du temps nous montre mademoiselle Arnould aux pieds de son confesseur, tandis que dans un coin mademoiselle Raucourt s'arrache les cheveux.

« Ne pleurez pas, belle Raucourt, » dit la légende qu'il serait assez difficile par le temps de vertu qui court de citer en entier.

Pour expliquer cette gravure, il faut dire qu'un instant Sophie Arnould parut tourner à la dévotion. « Elle congédia

les amants et prit un directeur. Mais elle se lassa bien vite « du maigre et du cilice, » elle revint à ses chansons en disant : — « Ces directeurs! c'est pis que les directeurs de l'Opéra. »

Veut-on savoir maintenant comment mademoiselle Raucourt récompensa le dévouement de Sophie? Ecoutons Bachaumont :

« 7 *janvier* 1780. — Par une ingratitude affreuse, malheureusement trop commune chez les femmes, mademoiselle Raucourt, si accueillie depuis son retour, si fêtée, si prônée chez mademoiselle Arnould, a fini par lui enlever le prince d'Hénin pour le mettre dans ses fers. »

Ainsi finit cette « amitié si tendre. » Mais Sophie avait eu bien d'autres malheurs! Il était dans sa destinée de vider, jusqu'à la lie, la coupe des humiliations. Les salons, comme le public de l'Opéra, furent sans pitié pour cette voix mourante.

A un concert chez le duc de Chartres, où elle chantait avec Larrivée, Sophie Arnould fut huée par les assistants, par les invités d'un prince du sang. Cela est incroyable, mais cela est ainsi. On oublia à ce point les convenances, on eut cette brutalité. Où donc est-elle, cette politesse si vantée du dix-huitième siècle, où donc est-il ce bon goût si raffiné? La pauvre Sophie en appela de cette injustice : ayant aperçu, la nuit, le duc et la duchesse qui se promenaient dans les jardins du Palais-Royal, elle dit pour eux « son grand air de *Vertumne et Pomone,* » et le prince et sa femme l'applaudirent comme elle avait été autrefois applaudie, dans le même opéra.

Enfin, elle en arriva à ne plus pouvoir même élever la voix. Un soir que tout Paris prenait le frais sous ses fenêtres, elle osa chanter le ravissant motif d'*Iphigénie* : « Adieu, conservez dans votre âme... »

Mais voilà que dans l'ombre une voix forte s'éleva, qui lui répondit en faisant sonner lugubrement cette phrase d'*Alceste* : « Caron t'appelle, entends sa voix. »

Elle se tut, et ses ennemis s'emparèrent de cette plaisanterie cruelle. Ils la poursuivirent de ce récitatif funèbre jusque dans les coulisses de l'Opéra.

Enfin, en 1779, Sophie Arnould se décida à prendre sa retraite. Elle se retirait avec deux mille livres de pension. On l'entendit rarement depuis : à l'Opéra, pour deux ou trois représentations à bénéfice, à de rares concerts spirituels, et encore sur quelques théâtres particuliers. C'en était fait de la chanteuse sublime, de la tragédienne passionnée. Cette voix enchanteresse était éteinte, l'instrument merveilleux était brisé.

V

Les années sombres commençaient. Pauvre Sophie, elle n'avait pas prévu qu'il viendrait, le jour où elle serait écrasée

sous les éblouissements de son passé. Comme il s'était enfui vite, ce passé, déjà ce n'était plus qu'un songe!

Que lui restait-il encore de tous ses enchantements? La jeunesse s'était envolée, et avec elle, beauté, talent, fortune. L'esprit lui était fidèle encore, mais on commençait à le taxer de méchanceté et d'envie. Peut-être disait-on vrai. Chez ces pauvres vieilles femmes l'esprit tourne à l'aigre, comme les vins précieux dans des bouteilles mal bouchées.

Il faut cependant y venir et s'y arrêter, à cet esprit de Sophie Arnould, son plus sérieux titre de gloire, et pour nous son plus grand charme. Il est venu jusqu'à nous, cet esprit, de bouche en bouche, avec l'anecdote libre et la chanson; comme un écho affaibli mais fidèle du dix-huitième siècle. A côté de Beaumarchais, de Champcenetz et de Rulhières, Sophie Arnould tient vaillamment sa place et paie son écot argent comptant.

Comme Rivarol, en son genre, et toute proportion gardée, elle fut une virtuose de la causerie, comme lui elle s'exalte et se grise de sa propre parole. Elle possède au plus haut degré tout ce qui est véritablement l'esprit, c'est-à-dire le trait, l'éclair, le brillant. Elle voit vite et frappe juste. Pour arriver au mot heureux, il ne lui faut ni délai ni rendez-vous, et une fois sa verve allumée, le feu d'artifice sur ses lèvres ne s'éteint plus.

Ses saillies et ses mots lui avaient valu le surnom de *Piron femelle*, mais de Piron elle n'a ni la naïveté gauloise, ni la malice narquoise, ni la fausse bonhomie. Elle a l'accent plus âpre et le ton plus cru, c'est moins la batte d'Arlequin qu'elle manie, que le stylet. Chez Piron l'ironie est finement et dé-

licatement voilée, il ne lance pas une flèche qui siffle, il la laisse tomber. Pour démêler l'épigramme, il faut parfois la chercher, tant à première vue elle ressemble à un éloge. On n'a pas cette peine, avec Sophie, ses méchancetés sont plus vertes. Ses égratignures décèlent l'ongle d'une femme, et tandis que Piron effleure à peine l'épiderme, on saigne sous sa griffe.

Pour nous, qui n'avons pas à le redouter, nous ne pouvons qu'admirer cet esprit qui vole et qui frappe, esprit de toutes les heures et de toutes les circonstances. Elle est le petit journal de son temps, satire, pamphlet, épigramme. Quelle verve et quelle ironie ! Elle parle et elle donne la volée à des essaims de guêpes qui s'en vont, bourdonnant et piquant. Et comme elle entend le ridicule, cette comédienne, comme elle le saisit! comme elle arrache un masque quand elle veut frapper au visage ! A elle la phrase nette, le mot incisif, le tour rapide et heureux. Elle a l'image saisissante et la soudaineté d'expression. Parfois, naturellement, sans s'en douter presque, elle arrive à la profondeur. Tel de ses calembours analyse une situation, tel mot est un portrait fortement frappé, et le calembour et le portrait sont restés.

Sans doute on lui a prêté beaucoup, on ne prête qu'aux riches, mais on lui a beaucoup emprunté aussi. Elle se mêlait de tout, et un peu sur chaque question elle a dit son mot. « Il fallait que tout passât par sa langue, la mode et la politique, la cour et l'Opéra. » Aussi les correspondances et les mémoires enregistrent un de ses mots presqu'à chaque page, il n'y a qu'à ouvrir le livre et à copier :

« Quelqu'un montrait à mademoiselle Arnould une tabatière ornée des portraits de Sully et de M. de Choiseul.

— « Fort bien, dit-elle, c'est la recette et la dépense. »

***

« Mademoiselle Arnould ayant rencontré un financier très connu pour ses dilapidations, et lui voyant un superbe manchon, s'est écriée :

— Comment peut-il avoir froid aux mains, il les a toujours dans nos poches. »

***

« La pièce de *Guillaume Tell* n'ayant aucun succès, mademoiselle Arnould disait :

— C'est ici le contraire du proverbe, beaucoup de Suisses et pas d'argent. »

***

« On parlait devant mademoiselle Arnould du mal dont est atteint M. de La Harpe, et qui, dit-on, est la lèpre.

— Eh bien ! dit-elle, c'est tout ce qu'il a des anciens. »

***

« Sortant du bois de Boulogne où quelques personnages de la cour venaient d'assister à un duel sans résultat fâcheux pour aucun des adversaires, mademoiselle Arnould dit en montant en carrosse :

— Ils m'ont fait un mal affreux, je n'y retournerais pas quand je serais sûre qu'ils se tueraient tous les deux. »

***

« On disait devant mademoiselle Arnould que la pièce de M. de Beaumarchais, *le Mariage de Figaro,* tomberait.

— En effet, répondit-elle, c'est une pièce à tomber quarante fois de suite. »

***

« Mademoiselle Guimard a, ces jours passés, envoyé à mademoiselle Arnould une lettre très-injurieuse où elle lui reproche d'avoir tous les vices. Mademoiselle Arnould pour toute vengeance a retourné la lettre à celle qui l'avait écrite avec ces mots au bas : Fait double entre nous. »

Mais toutes ces saillies, tirées de leur cadre et groupées comme en un recueil d'anas, perdent de leur prix et servent peu à faire comprendre l'esprit de Sophie Arnould. On ne saurait d'ailleurs citer ses plus heureux traits. Sa verve licencieuse et débraillée épouvanterait. Notre palais n'est plus accoutumé à cette saveur trop salée de l'esprit.

Et combien de mots de Sophie, encore, qui sont tombés dans le domaine public dont l'effigie, à force de circulation, s'est effacée. Il est telle réponse de Sophie que se lèguent depuis le commencement de ce siècle toutes les générations de comédiennes. Si souvent la causerie n'est que l'esprit des autres! C'est elle qui, la première, à quelqu'un qui lui disait : « L'esprit court les rues, » a répondu : « C'est un bruit que les sots font courir. »

Précisément à cause de cet esprit, la solitude était insupportable à Sophie Arnould. Il fallait un auditoire à ce talent

naturel d'improvisation. Le théâtre lui était fermé, elle ouvrit un salon, à l'enseigne du scandale. « La demoiselle Arnould tient bureau d'esprit et de méchancetés, » écrit La Harpe. Si vers la fin, lorsque les créanciers la harcelaient, on fit maigre chère à ses soupers, on y mangea toujours gaiement son prochain. Il est pourtant une circonstance remarquable, qui fait l'éloge de Sophie, avec cette veine épigrammatique, ce grand penchant à la raillerie, elle sut garder ses amis. Le cœur restait bon, malgré la tournure de l'humeur. C'est à elle que Rulhière a emprunté sa maxime fameuse : « Les gens d'esprit se permettent quelquefois des bons mots, il n'y a que les sots qui fassent des méchancetés. » Comme mademoiselle Arnould dont il a été l'amant, Rulhière avait une dangereuse réputation. Lorqu'il disait : — « Je n'ai fait qu'une méchanceté dans ma vie, » Champfort lui demandait : — « Quand finira-t-elle ? »

Longtemps les *mardis* de Sophie furent célèbres. Tous les grands hommes de la fin du dix-huitième siècle, y compris ceux du *Petit Almanach*, ont traversé cette maison hospitalière et s'y sont reposés un instant. C'était presqu'un honneur pour les étrangers de distinction d'y être admis. C'était comme un terrain neutre où les adversaires déposaient leurs armes et se saluaient courtoisement. On y causait, on y discutait de tout, librement. La conversation y était enjouée, le mot libre, la morale facile. Les courtisans y apportaient « tout chaud » le cancan de Versailles, les philosophes les feuilles encore humides de l'Encyclopédie. Qu'il y eût un maître au logis, ou plusieurs, — cela arrivait parfois, — on n'était pas tenu de le savoir.

On était alors à l'époque des délires de la philosophie, Sophie Arnould ne pouvait manquer de donner dans les idées nouvelles. Elle devait cela au moins à Lauraguais, ce fougueux partisan du progrès et de l'émancipation du genre humain. D'ailleurs c'était la mode.

Tout le monde était affolé de théories illimitées, enivré d'illusions. Elle devait comme les autres se laisser prendre à ces utopies abstraites qui devaient donner sans commotion le bonheur à l'univers. En cela son salon refléta les mœurs du temps. Tour à tour on y prit parti pour ou contre la cour ou les parlements. On y attaqua les inconséquences, les témérités, les légèretés, les demi-mesures des gouvernants.

Mais insensiblement, à mesure que les événements se pressaient, les réunions de Sophie se ressentirent des approches de la Révolution. On y haussa le ton. Les attaques devinrent plus amères et plus vives. Peu à peu ses mardis se renouvelèrent. Les anciens habitués, grands seigneurs et petits poètes, s'éclipsèrent un à un. Ils cédaient leurs fauteuils aux hommes nouveaux du nouvel ordre de choses, aux marchands de théories, inventeurs de panacées sociales, aux tribuns de société, en train de s'exercer à la borne.

Elle-même, de tout son esprit, de toutes ses forces, elle servait l'idée révolutionnaire. Pourquoi ? Elle n'aurait su le dire. Ses amis étaient des plus exaltés. Son salon, dit le comte de Tilly, finit par devenir un club. On n'en était encore qu'aux préludes. Plus tard elle regrettera amèrement sa folie. En attendant elle envoyait ses fils aux Jacobins « pour y apprendre à devenir des citoyens et des hommes.

Et Champcenets de tremper sa plume au ruisseau, et d'écrire dans sa chronique scandaleuse :

« Il y a des êtres qui ne mourraient pas contents s'ils ne s'étaient avilis de toutes les manières. La vieille Sophie Arnould en est l'exemple : après s'être livrée pendant quarante ans à tous les gredins de mauvais goût, elle vient de se faire démagogue, afin de recevoir chez elle la lie de l'espèce humaine. Elle envoie étudier aux Jacobins deux enfants qu'un galant homme lui fit jadis par mégarde; enfin, elle justifie le mot terrible du marquis de Louvois à qui on demandait pourquoi Sophie puait tant de la bouche ? « Parce qu'elle a le cœur sur les lèvres, » répondit-il. »

C'est ainsi que le *Clair de lune* de Rivarol se venge du prince d'Hénin. La honte de cette insulte retombe tout entière sur lui.

Un des enfants dont il parle, Constant Brancas, ne tarda pas à prendre du service dans les armées de la République. Colonel sous l'Empire, sa bravoure et son mérite lui assuraient les plus hautes destinées lorsqu'il fut tué à Wagram.

VI

« Ils sont passés, ces jours de fête, » telle est la plainte de Sophie Arnould vieille et pauvre. A chaque instant elle revient sur cette idée : « C'était le bon temps autrefois, » et encore : « Qui me rendra ce temps prospère, où tous mes jours étaient beaux. » Pauvre idole brisée, que de regrets et d'amertumes, et que c'est grand'pitié de la voir en ses dernières années luttant contre la misère et l'oubli.

Avec la Révolution qu'elle appelait de tous ses vœux, la ruine venait pour Sophie. « Ses affaires s'embrouillaient comme celles de la royauté. » Le vide se faisait autour d'elle. De ses amis, les uns avaient été dispersés par la tempête révolutionnaire, les autres l'oubliaient.

Bellanger lui-même l'avait abandonnée. Il avait épousé une vieille impure, qui jadis avait lutté d'insolence et de luxe avec Sophie, avec La Guerre, avec Guimard, mais qui avait eu le bon esprit et la prévoyance de placer sur bonne hypothèque quelques-uns des amants qu'elle ruinait. Bellanger avait épousé mademoiselle d'Ervieux.

Sophie restait donc seule, et cependant il lui fallait liquider ce beau passé. Elle prit un grand parti. Elle vendit à un entrepreneur de fêtes nationales sa belle villa de Port-à-l'Anglais, et ne songea plus qu'à trouver un asile loin de Paris et loin du bruit.

C'est à Luzarches, dans le département de Seine-et-Oise, qu'elle se réfugia. Elle acheta les bâtiments et le parc de l'ancien prieuré, et tant bien que mal, plutôt mal que bien, elle s'y installa avec les débris de son opulence d'autrefois.

Sur la porte de la vieille maison elle écrivit : « *Ite, missa est.* » Est-ce une épigramme, et pour qui? Dans sa pensée ne traduisait-elle pas ainsi : Je n'aimerai plus ?

Cette impiété ne rassura pas complétement les patriotes de Luzarches. Cette vieille femme à la démarche noble, aux vêtements élégants, les inquiéta. Ils crurent flairer une ci-devant.

Aussi, un jour, en pleine Terreur, les membres du comité de salut public de Luzarches envahirent la maison de Sophie.

Elle les reçut le sourire aux lèvres : — « Je suis une bonne patriote, leur dit-elle, je sais par cœur les droits de l'homme; j'ai chanté vingt ans à l'Opéra-National pour le plaisir du peuple souverain. »

Cette réponse n'aurait probablement pas satisfait les membres du comité, et ils auraient poussé plus loin leurs investigations, sans un buste de Gluck devant lequel ils s'arrêtèrent.

— « C'est Marat, le père du peuple, » leur dit Sophie d'un air de vénération.

Les dignes sans-culottes se découvrirent devant ce père du peuple improvisé, et comme le marbre ne rougit ni ne sourcilla, ils se retirèrent, convaincus qu'ils venaient de contempler la face auguste de Marat.

Cependant il fallut que quelques personnes de la commune répondissent de Sophie. « On a dit tant de bien de moi, écrit-elle, qu'ils ont respecté ma personne et ne se sont jetés que sur la fortune, mais à quoi sert le bien à qui n'a besoin de rien? »

Elle vécut à Luzarches plusieurs années, tout à fait en « paysanne. » Sophie Arnould fermière, élevant des poules, ô destinée! « Elle sortait en sabots le matin, pour aller visiter son verger, elle plantait ses choux et cueillait ses pois. »

« Le bruit du monde n'arrive plus jusqu'à moi, » dit-elle. Si elle avait encore des nouvelles de Paris, c'était par sa fille Alexandrine. Cette acariâtre épouse de Murville avait été des premières à profiter de la loi du divorce pour recouvrer sa liberté. Elle faisait à Luzarches de fréquentes apparitions. Elle finit par s'y marier avec le fils du maître de poste, « un gros garçon qui ne lui convenait pas du tout. »

Pour occuper sa solitude à Luzarches, Sophie avait encore les lettres de Bellanger. Elle avait revu ce vieil ami dans un voyage à Paris, et, malgré ses froideurs, elle lui écrivait des lettres charmantes. Elles sont nécessaires, ces lettres, pour montrer combien est changée la Sophie Arnould de Lauraguais. Le malheur ne l'a pas aigrie, mais il lui a donné une sensibilité, une émotion attendrie qu'on était loin de lui soupçonner. On sent qu'à ce cœur vide et désenchanté un peu d'affection et de confiance sont nécessaires.

N'est-il pas touchant et presqu'incroyable de trouver cette phrase sous la plume de Sophie : « Je suis comme ces bons chiens qui reviennent sur le coup, et qui lèchent la main du maître qui les a frappés. »

C'est à Bellanger qu'elle écrit ainsi. Elle lui a pardonné son ingratitude et son abandon; elle lui pardonne de la tenir éloignée de son ménage. Elle comprend que sans doute elle ne s'entendrait pas avec mademoiselle d'Ervieux devenue madame Bellanger.

Tant qu'elle habite Luzarches, c'est à Bellanger que Sophie s'adresse, lorsqu'elle a besoin d'un service. Elle le charge de trouver un acheteur pour sa maison de Clichy-la-Garenne qu'elle a vendue à réméré, presque pour rien parce qu'elle avait besoin d'argent. Elle le prie de l'aider à contracter un emprunt. Une autre fois elle lui demande des graines et des plants d'arbres, pour son jardin. Enfin, il est le confident de ses espérances et de ses chagrins.

Et certes elle a des chagrins. Malgré le ton d'insouciance et de gaieté qu'elle affecte, en dépit de ce qu'elle appelle « sa philosophie » et qui n'est que la résignation consternée de l'impuissance, elle s'ennuie et elle est malheureuse. Cet isolement, après tant d'hommages, ce silence morne après tant de bruit, lui pèse sur le cœur comme la pierre d'une tombe.

Et pour comble, ses petites ressources s'épuisent. Après le superflu, c'est le nécessaire qui va lui manquer. « On m'a pillée, on m'a volée, » écrit-elle, « je n'ai pas même de quoi faire mettre des volets à mes fenêtres. » Et pendant que la misère l'assiége, voici la maladie qui vient. « Elle est au lit, elle est malade, elle est mourante. » Mais elle se remet en

dépit de son médecin, sorte de Sganarelle qui « du matin au soir chante : bouteille ma mie. »

A peine remise, dans le plus profond dénûment, à quoi se résoudra Sophie? Allons, je vais me faire solliciteuse, dit-elle, et de porte en porte elle va frapper chez ses amis d'autrefois, mais elle est fière et ils sont pauvres. Hélas! ils sont ruinés aussi, la révolution leur a tout pris. Heureux ceux qui ont sauvé leur tête. Bellanger a été mis en prison, et à peine il lui reste quelques bribes de la fortune de sa femme. Et cependant c'est lui qui envoie à Sophie un double louis, dans un temps où un louis vaut quinze cents livres de rentes en assignats.

Aussi, avec quel attendrissement Sophie remercie cet ami : « Je garderai toute ma vie ce double louis comme un souvenir. » O pudeur de la misère! ce double louis lui servit peut-être à acheter du pain. Car elle faillit manquer de pain.

O folle! ô prodigue! que ne jetait-elle son anneau à la Seine, au temps de ses prospérités, elle aurait peut-être désarmé la destinée. Mais non! et elle s'écrie « Ah! si j'avais su. » Et elle se frappe la poitrine : « C'est ma faute, ma faute ma très-grande faute, » et elle écrit :

« Si je n'avais pas joui de tant de richesses, autrefois, de « tant de *considérations*, je ne serais pas aujourd'hui si mal-« heureuse et si pauvre. Mais vieillir ainsi dans le besoin et « dans la misère, c'est bien mal achever sa vie! Si je pouvais « chanter encore, je chanterais, comme Lise, dans je ne sais « plus quel opéra de la Comédie-Italienne :

« Ça n'devait pas finir par là,
« Puisque ça commençait comme ça. »

Quelles douleurs, en effet, après tant de joies, quel dénûment! Elle était sur le point de manquer de tout lorsqu'elle eut l'idée de s'adresser à François de Neufchâteau, le seul de ses amis d'autrefois qui eût gagné quelque chose à la Révolution.

François de Neufchâteau était membre du Directoire. Ce « petit écrivassier, devenu un personnage, » aurait bien voulu ne point se souvenir de Sophie, qui avait aidé à le décrasser quand il arriva de son village. Mais elle le regarda ferme, dans les yeux, et la mémoire lui revint. Il promit une pension de deux mille quatre cents livres, et un logement à l'hôtel d'Angivilliers.

Vers la même époque, Sophie reprit sa correspondance avec Lauraguais, qui était devenu fermier à Manicamp, après en avoir été réduit, dit-on, pour vivre, à se faire cocher de place.

Quel bonheur, pour ces vieux amants, de se retrouver: Lauraguais, c'est toujours Dorval pour Sophie. Entre l'hôtel de Ponthieu et l'hôtel d'Angivilliers, elle oublie qu'un monde a passé, qu'une société s'est engloutie, qu'une révolution s'est faite. C'est à Dorval, à Dorval seul qu'elle écrit. C'est près de lui qu'elle voudrait mourir. Ne peuvent-ils donc finir leurs jours ensemble? Ils prendraient pour modèles Philémon et Baucis. Ils sont pauvres, mais en unissant leurs ressources, peut-être arriveraient-ils à une supportable médiocrité.

Et ils parlent économie, ces grands prodigues. Ils ont gaspillé leur fortune et leur jeunesse, et les voilà qui ramassent les miettes. Sophie propose à Lauraguais de venir demeurer près d'elle. Elle lui prépare une petite chambre dans son

appartement. Elle n'a pour tout domestique « qu'une vieille femme malentendue, » mais le comte n'aura pas à regretter ses antichambres pleines de valets.

« Ne soyez pas inquiet pour vous, mon ami, lui écrit-elle, « c'est moi qui vous servirai, et je dirai toujours :

« Ah! qu'on est heureux de déchausser ce qu'on aime! »

Le beau rêve! Il ne se réalisa pas. Sophie n'en avait pas fini avec l'expiation. Elle avait une pension, mais elle n'en recevait pas un denier; les coffres de l'Etat étaient vides. De nouveau la misère frappait à sa porte, et elle n'était plus seule dans sa maison. Sa fille Alexandrine était morte, laissant à sa charge trois enfants. C'est pour eux qu'elle s'inquiète, la pauvre femme.

Une fois encore elle « prend son cœur à deux mains » et elle implore le ministre de l'intérieur, Lucien Bonaparte. Elle le supplie de lui faire continuer la pension qu'elle doit à Neufchâteau ; elle lui demande la faveur d'une représentation à son bénéfice.

Pour comprendre tout ce qu'a souffert Sophie, il faut lire cette lettre qu'elle adressait à Lucien Bonaparte. Cette page magnifique et déchirante est comme sa confession générale, le tableau de ses douleurs et de ses regrets. Après l'avoir lue, il n'est personne qui ne se sente ému, personne qui dise que Madeleine n'a pas été assez punie.

« AU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR, LUCIEN BONAPARTE.

« Citoyen ministre,

« Je me nomme Sophie Arnould, peut-être très-ignorée de « vous, mais autrefois très-connue au théâtre des Dieux.

« *Je chantais, ne vous déplaise.*

« Je ne voudrais cependant pas, citoyen ministre, vous « ennuyer d'un long préambule pour vous tracer ici mes « vingt-six infortunes.

« J'avais déjà pris la liberté d'adresser ma plainte à notre « premier consul, mais je viens d'être avertie par un journal « qu'il n'en devait connaître que par vous, son *ministre...* « Eh! me suis-je dit : sois contente, Sophie, va! c'est un « cœur de famille, conte-lui ta chance, et la voici, tout « comme je l'ai dit à votre aîné : Dès mes plus jeunes ans, « et sans y être destinée autrement que par le hasard qui « gouverne tant de choses..... Vingt années de ma vie ont « été consacrées au théâtre des Arts, où quelques dispositions « naturelles, une éducation soignée, de l'instruction, le tout « cultivé, appuyé des conseils des gens de goût, savants, « artistes, enfin, de gens justement célèbres. Quant à moi, « j'avais alors pour recommandation un physique heureux, « une grande jeunesse, de la vivacité, de l'âme, mauvaise « tête et bon cœur : voilà sous quels auspices j'ai été assez « heureuse pour illustrer ma vie, et obtenir, avec une sorte « de célébrité, gloire, fortune, et beaucoup d'amis. Hélas !

« aujourd'hui la chance est bien tournée ; quant à la célé-
« brité, mon nom est encore cité avec un peu d'éloges avec
« ceux de Psyché, Thélaïre, Iphigénie, Eglé, Pomone, en un
« mot, au théâtre des Arts..... Quant aux amis, je puis dire
« que je les avais si bien mérités que je n'ai perdu que ceux
« que la mort m'a enlevés, et ceux dont la hache décem-
« virale m'a privée. Il n'y a donc que cette inconstante for-
« tune, qui sans rimes ni raisons m'a fait faux bond... et
« dans quelles circonstances? *Lorsque je suis devenue trop*
« *vieille pour l'amour et trop jeune pour la mort*; voyez
« donc, citoyen ministre, combien il est cruel après tant de
« bonheur de se trouver réduite à un état si misérable, et
« après avoir allumé tant de feux, de n'avoir pas aujour-
« d'hui de quoi brûler un fagot dans ma cheminée : car le
« fait est que depuis que la nation m'a couchée sur son
« grand livre, je n'ai plus ni où coucher, ni de quoi vivre.
« Je ne demande pas la richesse, assurément, mais le né-
« cessaire pour achever encore ma vie et éviter une vieillesse
« malheureuse. J'ai de grosses charges, parce que, dans les
« temps fortunés de ma vie, j'étais le soutien des infortunés
« de ma famille ; cela devait être. Mais ma pauvreté ne leur
« rend pas la richesse. Enfin, citoyen ministre, je vous
« demande de venir à mon secours et de me procurer ceux
« que mon ami, François de Neufchâteau, devenu ministre,
« m'a procurés. Je dois cet hommage à son cœur.

« Dans l'état des secours qu'il donnait aux autres artistes,
« j'étais comprise pour une somme de deux cents francs par
« mois ; daignez me la continuer. J'aurais bien encore une
« autre grâce à vous demander, et dont la faveur a pour

« exemple ceux de mes camarades vétérans auxquels elle a « été accordée : c'est une représentation à mon profit au « théâtre des Arts. Mais s'il est vrai, comme on dit, qu'il « faut que je me charge du rôle principal, que je me dé- « guise en Thélaïre, en Iphigénie, etc., etc., etc., oh ! cela est « impossible, ce serait me rendre aussi ridicule que madame « Turcaret.

« *En Vénus ! ma chère, en Vénus !*

« Enfin, citoyen ministre, j'attends de vous tout ce que « j'ai droit d'en obtenir, tout ce que le malheur attend « d'une âme bonne et sensible, comme la vôtre. Vous êtes « bien jeune pour me connaître, mais beaucoup de vos amis, « de savants, de gens de lettres, d'artistes, qui vous entou- « rent composaient ma société. Ils vous diront ce que c'est « que Sophie.... »

Lucien fut ému, la pension fut continuée. Mais que de peines, de démarches encore ! de l'ordonnancement au paiement il y avait si loin. « Suis-je assez humiliée ! » dit-elle. Il lui faut « faire antichambre, » courir les ministères. Et que de lettres, pour hâter la venue de ce subside ! lettres à Cellerier, à Chaptal, à tous ceux de ses amis qui ont quelques relations, quelque influence. Avoir vu Paris à ses pieds et « dépendre du caprice d'un petit commis ! »

Enfin, elle commença à être payée régulièrement, cette pension si chèrement obtenue ; puis, en échange de la représentation à bénéfice que demandait Sophie, elle reçut une gratification de deux mille écus. C'était le terme de ses épreuves.

Délivrée de l'angoisse du lendemain, Sophie Arnould pouvait vivre tranquille désormais, sinon heureuse. Mais la misère, les regrets, le chagrin avaient fait leur œuvre. Elle était brisée, elle se mourait.

Ses dernières lettres sont une longue plainte, elle souffre et elle s'ennuie. « Ma santé est toute dolorie, » écrit-elle à Bellanger, et encore : « Je passe mes journées aux Tuileries à regarder les passants et à m'ennuyer de mon oisiveté. C'est une vilaine vie. Qu'y faire?... Souffrir et puis mourir... la belle chute ... »

Si elle retrouve quelques éclairs de sa franche gaieté d'autrefois, c'est lorsqu'elle parle de son fils, Constant Brancas, son « brave hussard, » comme elle l'appelle.

Elle traîna quelques mois encore, de plus en plus languissante et désolée, et enfin, le 30 vendémiaire an XI (22 octobre 1802), elle mourut, sans bruit, sans que personne songeât à élever la voix pour dire que la comédienne adorée du dix-huitième siècle n'était plus.

On prétend que ses dernières paroles à son confesseur, le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, ont été celles-ci : — « Je suis comme Madeleine, beaucoup de péchés me seront remis parce que j'ai beaucoup aimé. »

MADEMOISELLE RAUCOURT

(1753-1815)

I

« Avec un peu de sensibilité, elle pouvait être la plus grande des tragédiennes, mais cette qualité si précieuse au théâtre lui a toujours fait complétement défaut. » Tel est, sur mademoiselle Raucourt, le jugement d'un de ses camarades de la Comédie-Française, à une époque où depuis longtemps étaient oubliées les terribles inimitiés qu'elle souleva.

Oui, la sensibilité lui manquait, et aussi la souplesse; c'était un talent roide et tout d'une pièce, une organisation qui péchait par excès de force et d'énergie. Elle ne sut jamais exprimer que les passions extrêmes, la haine, la jalousie, la vengeance. Les sentiments plus humains, plus tendres, la pitié, la tendresse, l'amour, lui étaient inconnus. Elle disait « furieusement, » elle disait juste dans les moments de paroxysme, mais elle n'avait pas étudié le grand art de nuancer.

Elle pouvait glacer d'effroi le parterre, elle ne fit jamais couler une larme d'attendrissement.

Pourtant, en dépit de ses défauts, de son manque de travail, elle fut vraiment la reine des grands rôles de la tragédie, rôles perdus aujourd'hui, et que mademoiselle Georges pouvait seule tenter de galvaniser. Dans Agrippine de *Britannicus*, elle était admirable, inimitable dans la Jocaste d'*Œdipe*. Personne, mieux qu'elle, n'a fait comprendre Athalie ou Médée, Frédégonde ou Sémiramis, Léontine ou Cléopâtre.

Elle avait, pour ces rôles, « l'éclair aux yeux, l'écume à la bouche, » des mouvements terribles, des violences à briser une autre qu'elle. Tout lui servait alors, son masque tragique, sa taille, la noblesse de sa démarche, l'ampleur de son geste, tout, jusqu'à sa diction emphatique et à la rudesse de sa voix un peu masculine.

En ses beaux jours, lorsque dans Agrippine elle déchaînait ses colères, quand elle frappait du pied les planches, les spectateurs frémissants courbaient le front comme sous le souffle d'une tempête.

Son talent, à ce qu'il semble, se ressentait de son caractère. Elle n'était pas née femme. Belle d'une beauté antique, elle n'avait rien des grâces ni des charmes de son sexe. Ses séductions étaient d'un autre ordre; séductions puissantes, car elle inspira des passions furieuses. C'était une Amazone égarée au dix-huitième siècle, redoutable virago qui battait ses amants après les avoir ruinés.

Elle en ruina plus d'un. Il lui fallait beaucoup d'argent : pour elle d'abord, ensuite pour ses bonnes amies. Aux corruptions de la courtisane, elle joignait tous les vices des dé-

bauchés. Elle aimait le bruit, le faste, les prodigalités folles, le luxe insolent. Toute jeune encore, après les débuts les plus éclatants, tout à coup elle fut comme prise de vertige et s'abandonna à des passions sans frein, à des licences sans nom. Elle eut tous les égarements et tous les délires, des sens, de la tête et du cœur. Elle vida jusqu'à la lie toutes les coupes, et souilla comme à plaisir sa vie et son talent.

Aussi, après d'incroyables succès, a-t-elle eu des chutes plus incroyables encore. Tour à tour elle souleva les admirations et les huées, des tonnerres de bravos et des ouragans de sifflets. On l'avait enivrée de louanges, on la couvrit de boue. On l'avait portée en triomphe, on la traîna aux gémonies.

Enfin, toute sa vie ne fut qu'un long scandale, un roman licencieux à la manière de Restif de la Bretonne, — mauvais livre qu'on ne peut qu'entr'ouvrir.

Mademoiselle Raucourt, — *Françoise-Marie-Antoinette* Clairien, — est née à Dombasles, le 29 novembre 1753.

Le père de la future reine de théâtre, pauvre barbier de village accablé d'enfants, avait à peine assez de pain pour sa maison. Il confia, ou plutôt il abandonna la petite fille à un de ses voisins, maître de poste, nommé Saucerotte, qui consentait à l'élever par charité.

Ce maître de poste, qui jouissait dans le pays de la plus détestable réputation, ne tarda pas à faire de mauvaises affaires. Il quitta Dombasles, et alla s'établir avec sa famille à trois lieues de là, au petit hameau de Varengeville.

Il n'y resta pas longtemps. L'ennui le prit, et un beau matin, il partit, abandonnant sa femme et son fils, mais

emmenant avec lui la petite Clairien, qui de ce jour passa pour sa fille (1).

Bientôt Saucèrotte se trouva sans ressources. Ne sachant que faire, il s'engagea dans une troupe de comédiens nomades, et s'essaya dans la tragédie sous le nom de Raucourt.

Il serait assez difficile de suivre en ses pérégrinations le chariot comique de Saucerotte, mais, en 1762, on retrouve l'ancien maître de poste à Paris, où il débuta dans le rôle de Mithridate. Il ne fut pas reçu, et de nouveau il dut se résigner à charmer la seule province.

Il n'y a qu'une opinion sur Raucourt. C'était un déplorable comédien. Il n'avait pour lui qu'une voix formidable, « bonne tout au plus pour crier au feu. » Il n'en était pas médiocrement fier, et une fois en scène, lorsqu'il faisait ronfler comme des tuyaux d'orgue sa terrible contrebasse, il pré-

(1) Toutes les biographies de mademoiselle Raucourt publiées jusqu'ici la font naître, les unes à Paris, lieu de naissance porté sur son acte de décès, les autres à Nancy sur la foi de mémoires du temps adoptés par l'auteur des *Mémoires de Fleury*. Ni les uns ni les autres ne fournissent de preuves, et l'extrait de naissance de mademoiselle Raucourt n'a pu être retrouvé, malgré les plus minutieuses recherches, ni à Paris ni à Nancy. La version que je donne ici est empruntée au très-remarquable travail de M. de Manne, conservateur à la Bibliothèque impériale : *Galerie historique de la troupe de Voltaire*. Cette version nouvelle, dit M. de Manne, s'appuie sur la tradition de plusieurs familles et de tout un pays, qui ont gardé le souvenir d'une petite fille emmenée par le maître de poste Saucerotte, et qui devint une comédienne riche et illustre. J'ajouterai qu'elle explique la sévérité — fort singulière pour le temps — du père de mademoiselle Raucourt.

tendait écraser tous ses camarades et « moissonner seul les applaudissements. »

Par malheur, un effroyable organe ne suffit pas. Lasozelière, comédien de talent et homme d'esprit, le lui prouva bien, à Lyon, où ils débutaient ensemble.

Raucourt, tant que durèrent les répétitions, se moqua beaucoup de la voix faible de son camarade, de son peu de moyens; il lui annonçait d'avance une chute lamentable. — « Nous verrons bien, » répondait l'autre.

Enfin, le soir de la première représentation arrive, le rideau se lève, Raucourt entre en scène. Il est fier, il croit son triomphe assuré, il ne parle pas, il mugit son rôle. Par contre, Lasozelière, qui lui donne la réplique, exagère la faiblesse de ses moyens, il baisse la voix, il chuchote, il murmure. Raucourt fut horriblement sifflé ce soir-là.

De désespoir, — nul n'est prophète en son pays, — il partit pour l'Espagne, et c'est au pays de l'inquisition, à Cadix, que Marie-Antoinette Clairien-Saucerotte-Raucourt se hasarda sur le théâtre dans une tragédie française.

De retour en France, en 1770, mademoiselle Raucourt fit, à Rouen, le succès de *Gaston et Bayard*. Le rôle d'Euphémie, dans la pièce de Du Belloy, fut sa première création et son premier triomphe. Triomphe de province, il est vrai, mais qui lui ouvrit les portes de la Comédie-Française. Le bruit des bravos qu'elle soulevait vint jusqu'à Paris, aux oreilles de MM. les gentilshommes de la chambre qui lui envoyèrent un ordre de début.

L'inévitable Raucourt suivit à Paris sa fille d'adoption. Ils arrivaient, riches d'espérances, légers d'argent. Les comé-

diens de province n'ont jamais fait fortune. En attendant mieux, ils s'installèrent rue Saint-Jacques, dans un petit appartement que leur bagage n'encombrait pas.

Là, mademoiselle Raucourt travailla sérieusement sous la direction de l'excellent Brizard. Intelligente, courageuse, ambitieuse de célébrité, admirablement douée, elle fit de rapides progrès. En moins de rien elle apprit dix-neuf rôles, tout son répertoire de l'avenir.

Enfin, après six mois d'étude, elle fut jugée « digne de se produire en public, » et le 22 septembre 1772 elle débutait à la Comédie-Française, par le rôle de Didon, de la tragédie de Le Franc de Pompignan.

C'est en vain que, dans les fastes du théâtre, on chercherait l'exemple d'un triomphe comparable au triomphe de cette tragédienne de dix-sept ans, à sa première soirée. Elle parut, et, avant même qu'elle eût pu prononcer une parole, les bravos éclatèrent. Bientôt ce furent des admirations délirantes, des transports insensés. Et, d'acte en acte, cette rage, cette fureur, cette frénésie allaient croissant. A chaque instant les bravos lui coupaient la parole, « le parterre était comme frappé de folie. On riait, on pleurait, on applaudissait, on s'embrassait, *c'était à croire qu'après le spectacle il faudrait conduire tous les spectateurs aux petites maisons.* »

Ah ! le dix-huitième siècle était vraiment l'âge d'or des comédiennes. On ne leur marchandait pas les apothéoses alors. En paraissait-il une nouvelle, jeune ou spirituelle, ou passionnée, vite on lui dressait un autel. Les comédiennes ! mais c'était le seul culte, la seule croyance, toute la politique.

Mademoiselle Raucourt s'était levée pauvre et inconnue, elle se coucha riche et célèbre. Et toutes les gazettes, le lendemain, tous les mémoires, toutes les correspondances, de « porter aux nues la nouvelle actrice. »

« Elle sera la gloire immortelle du Théâtre-Français, » s'écria Grimm. « Elle efface tout ce qu'on avait vu jusqu'ici, » dit un autre.

Bachaumont, lui aussi, subit le charme : « On ne peut exprimer la sensation qu'elle a faite, et, de mémoire d'homme, on n'a rien vu de pareil. Elle n'a que seize ans et demi; elle est faite à peindre, elle a la figure la plus belle, la plus noble, la plus théâtrale, le son de voix enchanteur, une intelligence prodigieuse : elle n'a pas fait une fausse intonation ; dans tout son rôle, très-difficile, il n'y a pas eu le plus léger contre-sens, pas même de faux geste. Elle a ravi généralement. C'est un vrai prodige, propre à faire crever de dépit toutes ses concurrentes les plus consommées. »

Et les jours suivants, tout ce grand enthousiasme « ne fait que croître et embellir. » L'admiration devient du fanatisme. « La deuxième représentation a été plus brillante, s'il se peut, que la première, dit un compte rendu, la foule était telle que force a été de laisser envahir l'orchestre des musiciens et une partie de la scène. »

Ces débuts prennent la proportion d'un événement, d'une émeute, d'une révolution. « Paris serait moins ému s'il apprenait la destruction de toutes les flottes de l'Angleterre. » Mademoiselle Raucourt tourne toutes les têtes, c'est à qui pourra l'applaudir, la fêter. « On ne s'aborde plus qu'avec cette question: — Avez-vous vu la nouvelle actrice? » Aussi,

dès le matin, la foule assiége la Comédie-Française, c'est à peine si pour se rendre aux répétitions les acteurs peuvent traverser la cohue. On se presse, on se pousse, on se bat. « Les domestiques qu'on envoie prendre des billets, dit Grimm, courent risque de la vie. »

Et le soir, quand s'ouvrent les portes, c'est bien autre chose, vraiment.

C'est en vain qu'on a triplé la garde. Les vestibules sont pris d'assaut, les barrières sont brisées. On s'étouffe dans les escaliers.

« Il ne se passe pas de soir où plusieurs personnes ne soient estropiées. »

Dans les rues voisines, des spéculateurs s'établissent, qui vendent des billets aux enchères. A voir l'affluence, on se croirait revenu aux beaux jours de la rue Quincampoix. On fait fortune aussi à spéculer sur les billets. « L'agiotage est tel que les places de parterre qui coûtent vingt-quatre sous au bureau se vendent dix et douze livres, le prix des autres places augmente en proportion. » Et il s'en faut qu'il y ait des billets pour tout le monde, tant l'empressement est unanime : on la dit plus sublime encore dans *Cinna* que dans *Didon*, plus admirable dans *l'Orphelin de la Chine* que dans *Cinna*.

Pourtant, il se trouva « un plaisant qui eut le courage de reculer devant le prix, » et c'est lui qui adressait à mademoiselle Raucourt ce charmant rondeau :

A vous claquer, quand tout Paris s'empresse,
Moi seul encor n'y suis point parvenu :
Déjà trois fois étouffé dans la presse,
J'ai vu la grille et n'ai rien obtenu.

J'entends vanter vos talents, votre grâce,
De votre jeu l'on m'a peint la chaleur,
Et comme un autre, obtenant une place,
J'eusse employé ma main de bien bon cœur
A vous claquer.

Je sais qu'on peut en triplant l'honoraire
Humaniser les traitants du parterre,
Mais payer triple, enfin, m'a retenu.
Eussiez-vous cru, jeune et faite pour plaire,
Qu'on regrettât d'employer un écu
Pour vous claquer?

Après la ville, la cour. Pour être plus discret qu'à Paris le succès de mademoiselle Raucourt à Versailles ne fut pas moins grand.

« Le roi, dit Bachaumont, a fait à mademoiselle de Raucourt la faveur de rester à la Comédie tout le temps de la représentation de *Didon*, où elle jouait. Cette circonstance a été d'autant plus remarquée que Sa Majesté n'aime point le spectacle en général et surtout la tragédie. »

Louis XV, en effet, avait été ébloui tout comme ses sujets. Le spectacle terminé, il voulut présenter la belle tragédienne à madame la dauphine. — « Voici, lui dit-il, la reine Didon. »

Il lui fit ensuite compter cinquante louis, comme marque de sa satisfaction, et décida qu'elle serait reçue sans plus d'épreuves.

Elle eut encore le bonheur de plaire à madame Du Barri. « La comtesse lui demanda ce qu'elle aimerait le mieux, de trois robes pour son usage ou d'un habit de théâtre. Elle

répondit qu'ayant le choix elle préférait l'habit de théâtre parce que le public en profiterait aussi. »

Cependant ces succès inouïs, ces ovations de tous les soirs faisaient le désespoir des rivales. Quoi ! elle était reçue ! quoi ! elle avait dix-huit cents livres, tandis que mademoiselle de Saint-Val jeune n'en avait que douze cents ! Quoi ! elle faisait la fortune de la Comédie-Française ! C'en était trop. Elles ne « crevèrent pas de dépit, » mais elles s'unirent contre l'ennemi commun, contre cette nouvelle venue qui faisait oublier Le Couvreur la sublime, l'emportée, Dumesnil et la fière Clairon.

Pour renverser cette idole, les Saint-Val et la Vestris oublièrent leurs rancunes et leurs colères. Elles organisèrent une cabale. Elles emplirent le parterre de malveillants, bien payés pour troubler la représentation, et même pour siffler au besoin. Inutiles efforts! que peut une cabale contre un public passionné ? La réputation de mademoiselle Raucourt en brilla d'un éclat nouveau, l'opposition réveilla l'enthousiasme. Du jour où on connut ses ennemies, tout lui fut permis. Perdait-elle la mémoire, dans *Mithridate*, on disait : — « C'est la cabale de mesdemoiselles Saint-Val. » Un chat par ses miaulements interrompait-il le spectacle, le parterre s'écriait : — « C'est le chat de madame Vestris. »

De ces inimitiés mademoiselle Raucourt ne s'inquiétait guère. Elle avait tant d'amis, déjà, tant de partisans, pour quelques impuissantes rivales. Parmi les plus nobles et les plus riches, c'était à qui la protégerait. Beaujon lui-même, Beaujon le richissime, le voluptueux, l'homme aux berceuses, soupirait pour elle.

« Le sieur Beaujon, banquier de la cour, est fort engoué de la nouvelle actrice. Quoique ce lourd financier n'ait jamais été homme de lettres, il veut présider aux leçons de cette jeune débutante et fait faire les répétitions chez lui. On présume qu'il en veut plus à la personne qu'au talent. On souhaite fort qu'elle dégraisse un peu ce Turcaret, aujourd'hui le Plutus à la mode, après avoir pensé être pendu en 1748. »

Le souhait si honnête de Bachaumont n'a point été exaucé.

II

Il ne faut pourtant pas oublier la vertu de mademoiselle Raucourt, vertu célèbre, qui fit plus de bruit encore que sa beauté et son talent, vertu chantée sur tous les modes par tous les mémoires du temps.

Elle avait, à défaut d'une mère vigilante, un père terrible. Vrai matamore de comédie, espèce de bretteur à plumet, toujours armé de sa grande épée, Raucourt ne quittait pas sa fille plus que son ombre. Partout il la suivait, aux répétitions, à la ville, dans les maisons où elle était invitée. Pendant les représentations, il faisait sentinelle dans les cou-

lisses, la guettant à ses *sorties*. « On aurait dit d'un amant jaloux surveillant une maîtresse perfide. »

Sortait-elle en litière, il se tenait à la portière pistolet au poing. « Rien n'était plus ridicule. » Il avait juré cent fois, sur ses grands dieux, qu'il tuerait sans pitié le premier qui.....

Le premier, cher monsieur Raucourt, on le comprend. Et le second ?... Et le troisième?...

Mais tout ce luxe de précautions est parfaitement inutile, inutile cet arsenal d'épées et de pistolets. Mademoiselle Raucourt est vertueuse, ou plutôt, c'est la vertu même.

En vain, on assiége son cœur comme les guichets de la Comédie-Française les soirs où elle joue, en vain les adorateurs se pressent à ses genoux, elle reste inébranlable dans ses résolutions de sagesse. Aux plus brillantes propositions elle fait la sourde oreille, elle repousse avec horreur les offres les plus séduisantes.

Que de tentations cependant! L'un met à ses pieds cinquante mille livres, cet autre cent mille. Un troisième donnerait plus encore.

On savait tout cela, dans le public, et on n'avait pas assez d'éloges pour cette retenue si surprenante. Le soir au théâtre, on lui en tenait compte, et on l'applaudissait avec plus de furie (1). O merveilles de la vertu! On disait: C'est Jeanne

(1) «On dit que cette charmante créature, si imposante au théâtre, est très-simple hors de la scène, qu'elle a toute la candeur et toute l'innocence de son âge, que tout le temps qu'elle ne consacre pas à l'étude de son art elle s'occupe encore des jeux de son enfance.... On a fait des dissertations à perte de vue pour découvrir métaphysi-

d'Arc à la Comédie-Française, la vierge sage au milieu des vierges folles, Junon sous les traits de Vénus.

Bientôt cette vertu fameuse devint la grosse affaire de Paris. Tous les matins on en demandait des nouvelles. Et Bachaumont de répondre : « La vertu de la nouvelle actrice se soutient. » Et encore : « La vertu de la nouvelle actrice résiste aux assauts les plus multipliés. » A-t-elle cédé ? Cédera-t-elle pas ? Graves questions, bien dignes d'intéresser tout ce monde du règne de Louis XV. Et « il s'engagea des paris pour des sommes considérables. »

Au moins les encouragements à la persévérance ne lui manquèrent pas. On s'intéressait à elle comme à un phénomène. Les femmes de la cour se cotisèrent pour venir lui prêcher la morale et les douceurs de la chasteté. Elles lui disaient, le sachant par expérience, que les amants ne font pas le bonheur. Pour qu'elle n'eût rien à envier à ses rivales, ces grandes dames la comblèrent de présents. La princesse de Beauveau, la princesse de Guéménée et la duchesse de Villeroy lui montèrent une garde-robe splendide. Madame Du Barri lui promit une dot pour le jour où elle se marierait... Une vraie couronne de rosière.

Il ne tenait qu'à mademoiselle Raucourt de faire fortune par la vertu.

Un soir, c'est un vieillard qui pénètre dans sa loge :

— « Mademoiselle, lui dit-il, mon âge doit vous rassurer

quement par quel prestige une fille si neuve et si innocente pouvait jouer au théâtre les transports et les fureurs de l'amour avec tant de passion. » (Grimm.)

sur la pureté de mes intentions. J'admire votre talent, mais j'admire encore plus votre sagesse et votre modestie, souffrez que je vous donne une faible marque de reconnaissance, et un encouragement. »

Il s'approche alors d'une table de toilette et y dépose deux rouleaux de cent louis chacun. Mademoiselle Raucourt remercie, — comment refuser une proposition si honnête? — et le « particulier » disparaît sans se faire connaître.

Une autre fois, c'est encore un inconnu qui lui fait offrir douze mille livres de pension si elle veut rester sage, et qui, si elle désire ne plus l'être, lui demande la préférence moyennant le double.

Le second « bienfaiteur » n'était rien moins que M. le duc de Bourbon, un prince du sang. La sublime comédienne ne voulut pourtant rien accepter, et mademoiselle de Saint-Val jeune de s'écrier :

— « Décidément ce n'est pas une femme, c'est un monstre ! »

Voltaire le premier osa égratigner cette réputation admirable. Cet homme-là ne respectait rien. Il tacha de son encre la plus noire cette robe immaculée.

Tant de bruit autour d'une comédienne agaçait Voltaire, ce grand étalage de vertu l'importunait, enfin, les succès de mademoiselle Raucourt retardaient la mise à l'étude de certaine tragédie, *les Lois de Minos*, qui lui tenait fort au cœur.

Pour toutes ces raisons, et peut-être aussi parce qu'il croyait le fait vrai, il écrivit au maréchal de Richelieu, son héros, que cette chaste Suzanne avait été, en Espagne, la maîtresse d'un Génevois

Richelieu était à table dans une maison où dînait aussi, ce jour-là, mademoiselle Raucourt, lorsqu'on lui remit la lettre du patriarche. « Sans prendre la peine de l'ouvrir, comme tout le monde lui demandait à partager sa bonne fortune, il fit passer la lettre à l'un des convives, le marquis de Ximénès, pour qu'il en donnât lecture à la société. »

Le marquis de Ximénès commence, mais, arrivé au passage fatal, il ne sait pas s'arrêter à temps, et voilà mademoiselle Raucourt évanouie, tandis que son père tire sa grande épée et jure qu'il pourfendra le calomniateur.

Dès le lendemain, l'anecdote avait fait le tour de Paris, et « la ville et la cour prenaient parti pour l'actrice outragée. » Voltaire fut vite informé du mauvais effet que produisait sa lettre. Le bon ermite de Ferney avait cinq cents correspondants à Paris et savait tout ce qui s'y passait bien mieux que monsieur le lieutenant de police. « On lui manda l'imprudence de Richelieu, la maladresse de Ximénès, la pâmoison de la belle et l'indignation du public. »

La frayeur le prit, non pour lui, mais pour ses tragédies. O douleur! ô intempérance de plume ! Allaient-elles donc être privées, ces tragédies, de la plus admirable des interprètes ? Non. Voltaire ne fut pas long à prendre un parti. Il n'était pas chiche de palinodies, ce grand père du journalisme, « et le voilà qui couvre des fleurs de son esprit et de son style l'affligée Raucourt. » Il lui expédie épître sur épître, madrigal sur madrigal. Et qui donc aurait pu résister au patelinage de Voltaire ?

Il lui écrit : « Je suis le vieil Eson et vous êtes l'enchanteresse Médée, » et encore : « Il me reste à peine des yeux pour

vous voir, une âme pour vous admirer, une main pour vous écrire. »

Le bon apôtre! Il verse à flots sur la blessure le baume de sa poésie :

Raucourt, tes talents enchanteurs
Chaque jour te font des conquêtes,
Tu fais soupirer tous les cœurs,
Tu fais tourner toutes les têtes.
. . . .

L'art d'attendrir et de charmer
A paré ta brillante aurore,
Mais ton cœur est fait pour aimer,
Et ce cœur ne dit rien encore.

Précisément ce cœur commençait à bégayer. On le disait du moins. « L'actrice nouvelle se met à faire des petits soupers, qui, à ce qu'on espère, la conduiront bientôt à ce qui s'ensuit. » — On assurait aussi qu'elle témoignait à son professeur Brizard une reconnaissance et une estime singulières. Elle lui adressait des petits vers « tenus extrêmement secrets » que tout le monde répétait.

Mais ce n'était rien encore, des « on-dit, » tout au plus. Un beau matin, « on apprit avec stupeur » qu'à Compiègne, pendant les représentations à la cour, cette inexpugnable vertu s'était enfin rendue. Enfin !

Quel était « l'heureux vainqueur? » Louis XV lui-même, à ce qu'on prétendait, Louis XV avec l'aide de madame Du Barri. Pauvre comtesse, quel rôle! Un des hôtes de Compiègne écrivait: « Mademoiselle de Raucourt vient de donner une re-

présentation au bénéfice de Sa Majesté. Personne ne s'attendait à ce début qui aura moins de succès que celui de *Didon*. Mais elle a une excuse, quelle femme résiste à son roi? » Erreur, ce n'était pas le roi, ce n'était que son ministre, monsieur le duc d'Aiguillon. « Ce seigneur, d'un tempérament fougueux et qui conserve encore tous les feux de la jeunesse, a vaincu les préjugés et la résistance de la comédienne. »

Bientôt au duc d'Aiguillon succéda le marquis de Bièvre, ce mousquetaire de tant de pointes et de jeux de mots. Quelques jours avant « la grande débâcle de vertu, » se trouvant à la chasse avec mademoiselle Raucourt, et la voyant embarrassée dans des broussailles, au moment où elle s'apprêtait à tirer une corneille, il lui avait dit d'un air fin et galant: — « Vous comptiez prendre Corneille et vous avez pris Racine. »

Tant de grâces et d'esprit touchèrent sans doute la belle comédienne, et quelques jours après, le plus ingénieux des marquis annonçait partout qu'elle s'était « relevée de sa chute par un faux pas. »

Voulait-il faire à quelqu'un de ses amis le portrait de son adorée, il s'exprimait ainsi : « Elle a un très-beau chef *d'accusation*, des yeux piquants *des deux*, un nez *muet*, une gorge *déployée*, des mains *levées*, une chair *de commissaire*, une âme sensible *à l'éperon*, un cœur franc *de port*. »

Ainsi se traduisait en horribles queues de mots la passion de cet abominable faiseur de calembours. Et on riait. En l'an de grâce 1774, le calembour était la maladie régnante. « Les jeux de mots, les charades, les rébus sont devenus une rage, tout se termine en pointes, les événements les plus

graves ne sont considérés que comme des prétextes à quolibets. » Telle est la plainte d'un gazetier janséniste. Peut-être en ce siècle spirituel trouvait-on de l'esprit à M. do Bièvre lorsqu'il s'écriait en parlant de son amour : « Je suis transporté au troisième ciel... *de lit.* »

Mais il avait des mérites plus sérieux, des qualités plus solides. Il était généreux et il était riche. Lorsqu'il appelait mademoiselle Raucourt « ma belle Amaranthe » (à ma rente!...), il avait d'excellentes raisons. Nous savons ce qu'elle reçut de lui. Les mémoires enregistrent soigneusement les contrats de ce genre.

Elle reçut, outre quarante mille livres comptant, pour payer ses dettes criardes, un contrat de six mille livres de rentes viagères, et enfin quinze cents livres par mois pour le courant de sa maison. Elle eut des chevaux, un équipage, un train de duchesse et rivalisa avec les plus opulentes impures.

« La demoiselle Raucourt, aujourd'hui entretenue par M. de Bièvre, est arrivée à Longchamps le vendredi-saint après les demoiselles Du Thé et Cléophile, en pompeux équipage à quatre chevaux. Le carrosse était vert-pomme avec des incrustations de pierres de diverses couleurs, les harnais étaient relevés de ciselures d'argent, et les rênes étaient de soie cramoisie. » Et l'auteur de cette correspondance ajoute : « Tous les gens austères sont indignés de cet assaut de magnificence, il est à supposer, en ce qui concerne mademoiselle Raucourt, que M. de Bièvre n'est pas seul à payer tout ce luxe. »

Mais elle se souciait bien vraiment du marquis de Bièvre.

Déjà elle en était lasse, — on le comprend. Déjà elle l'avait remplacé. — O ingrate Amaranthe, avait-il dit. — Et après quelques excursions à la cour et dans la finance, le marquis de Villette, « dit Lapon ou Patagon, » était devenu son heureux protecteur.

Ils ne firent pas longtemps bon ménage. D'abord elle voulut faire battre le marquis avec Bellanger, l'amant de Sophie Arnould, alors son ennemie, ce qui l'épouvanta fort, puis elle le compromit dans un tripotage d'argent qui faillit devenir grave.

De guerre lasse, M. de Villette se retira. Mais s'il ne se battait pas, il criait fort et écrivait beaucoup. Paris fut assourdi du bruit de sa querelle avec mademoiselle Raucourt. Il n'y jouait pas le beau rôle et les rieurs n'étaient pas de son côté. Les « amateurs » s'en mêlèrent et il courut dans le public certaine lettre datée de Lesbos et adressée au prince Patagon, qui couvrit l'infortuné marquis de ridicule. Il écrivait alors à mademoiselle Raucourt :

Oui, je fus un sot de t'aimer,
Oui, je suis un sot de t'écrire.....

Très-sot, en effet. Pour toute réponse, mademoiselle Raucourt lui envoya un manche à balai soigneusement empaqueté, avec ce distique destiné par Voltaire à une statue de l'Amour :

Très-cher marquis, voici ton maître,
Il l'est, le fut ou le doit être.

M. de Villette n'accusa point réception. Il se tut et fit bien. Il lui aurait été fort difficile de se justifier de certaines accu-

sations qui le faisaient comparer à sa majesté le roi de Prusse, et lui avaient valu encore un surnom, celui de « faux monnayeur. »

Cependant, depuis déjà plus d'une année, le prestige de mademoiselle Raucourt s'était évanoui. Son règne n'avait duré qu'un jour. Avec son renom de vertu s'en était allée sa grande réputation de tragédienne. On avait applaudi même ses défauts, on en vint à nier ses qualités les plus réelles.

On trouvait maintenant sa taille trop élevée, ses bras trop maigres et trop longs. On contestait jusqu'à sa beauté, « plutôt d'un homme que d'une femme. » On se demandait par quel aveuglement on avait pu admirer « cette voix rauque, ce débit outré, ce jeu frénétique. » C'était comme un bandeau qui tombait des yeux du public. Jamais on ne vit changement si brusque ni plus inattendu. Idolâtrée la veille, elle fut honnie le lendemain.

C'est qu'on ne peut pas être impunément une exception. Sa vertu extraordinaire « avait fait tache » à la Comédie-Française, les rivales humiliées se vengèrent cruellement. Devant l'enthousiasme général, madame Vestris, les demoiselles de Saint-Val et les autres avaient pu se taire, mais non se résigner. Au premier signe de désapprobation de la foule, les rancunes se réveillèrent plus terribles, la cabale plus forte que jamais se réorganisa, et l'idole fut renversée.

Le rôle d'Hermione, dans la tragédie d'*Andromaque*, donnée pour la clôture de 1774, fut le premier échec de mademoiselle Raucourt. On venait d'apprendre qu'elle appartenait au marquis de Bièvre, on siffla la maîtresse du marquis.

A dater de cette fatale représentation, elle compta plus de

chutes qu'elle n'avait compté de succès. Ce revirement, il faut le dire, tenait bien plus à sa conduite privée qu'à l'affaiblissement de son talent. On ne savait pas, alors, dégager l'artiste de la femme, et on s'en prenait à Didon ou à Cléopâtre des mœurs de mademoiselle Raucourt.

Les prétextes, hélas! ne manquaient pas aux sifflets. C'était tous les soirs quelque aventure nouvelle, et quelles aventures! On eût dit que « la chaste tragédienne » avait à cœur de prendre sa revanche de la contrainte qu'elle s'était autrefois imposée. De faiblesses en faiblesses elle tomba vite aux plus lamentables excès. « Elle avait étonné Paris, dit Grimm, par les prodiges de son innocence, elle le surprit par l'audace de ses débordements. Elle en vint à scandaliser les gens les moins susceptibles de scandale. »

Tant qu'on n'eut à lui reprocher que des galanteries sans nombre, le parterre la supporta encore. On pouvait bien lui pardonner de ne pas compter ses amants, de faire marcher dix intrigues de front, il y en avait d'autres dans ce cas. On ne lui pardonna pas des accusations plus graves. On assurait qu'elle remettait à la mode les dépravations de l'antique Lesbos. Si c'était une calomnie, — et ce n'est pas probable, — on doit avouer qu'elle fit tout au monde pour l'accréditer et la justifier. Elle affichait des amitiés passionnées, tantôt pour celle-ci et tantôt pour cette autre, elle avait des inséparables; enfin, c'est ainsi qu'on s'expliquait ses générosités folles pour certaines impures de l'Opéra ou de la Comédie-Italienne. Une épigramme qui date de ses premiers revers au théâtre résume bien les griefs du public :

Raucourt a des attraits, Raucourt a des talents,
Dans l'emploi qu'elle en fait, sa méprise est extrême,
Elle déclame comme elle aime,
Et c'est toujours à contre-sens.

Bien des années plus tard, Saint-Just disait :

La glaciale et brûlante Raucourt,
Qui de ses feux a fait rougir l'amour....

Il n'est pas de pamphlets, de mémoires, de correspondances où elle ne soit affreusement maltraitée. « On faisait courir les lettres les plus injurieuses contre elle, on mettait sur son compte les traits les plus abominables. » Voici le « portrait cruel qu'elle avait pu lire dans *les Curiosités de la foire* :

« La demoiselle Raucourt fait voir la grande louve des bois, ainsi nommée à cause de son humeur dévergondée. On avait beaucoup vanté cette bête, mais elle est très-paresseuse. Elle est très-sensible au son de l'or et pour quelques écus donne la patte. »

On ne comprend rien, aujourd'hui, à ce débordement d'injures et d'épigrammes, à ce torrent d'invectives. On ne s'explique plus cette grande passion du public, tout ce scandale en un mot. « Eh quoi ! tant de bruit pour si peu ! »

C'est qu'au dix-huitième siècle, la comédienne, si elle est reine, est aussi *la bête sans peau* de la légende. La comédienne, en tout et toujours, dans son boudoir aussi bien que sur la scène, à la ville comme dans sa loge, appartient au public, son esclave et son tyran.

Pour la comédienne, pas de mystère possible, pas de refuge,

pas de voiles. L'astre annoncé et attendu est moins attentivement surveillé du haut de l'Observatoire, moins scrupuleusement épié, que l'étoile du théâtre par cette foule de désœuvrés que Bachaumont appelle des « amateurs. »

Ils se sont constitués, ces amateurs, les espions volontaires des comédiennes au profit du public. Toute indiscrétion, je dirai presque toute effraction leur est bonne, rien n'est sacré pour eux. Ne viole-t-on pas le secret des lettres pour donner une heure de bon temps à S. M. Louis XV ? Paris veut savoir, heure par heure, l'emploi du temps de ses reines. C'est à qui surprendra l'aventure scandaleuse, à qui aura le bonheur de conter l'anecdote de la nuit passée qui doit faire ouvrir tous les éventails.

Alors, on s'intéresse au caractère d'une comédienne autant et plus qu'à son talent. Ses amours sont le bulletin politique quotidien. Sa vie est le roman dont chacun se croit le droit de tourner les feuillets. Emeut-il, ce roman, le soir on applaudit l'héroïne. Déplaît-il, on la siffle. Et à tout moment, dans les chroniques, on trouve de ces succès ou de ces chutes, qui n'ont pas d'autres raisons :

« La demoiselle Délice a été, hier soir, à son entrée, couverte d'applaudissements. *Juste récompense* de son dévouement et de sa noble conduite à l'égard de son amant, le chevalier de B. »

« Le bruit s'étant répandu que la demoiselle Lany vient d'abandonner l'enfant qu'elle avait de M. C., et pour lequel elle recevait une pension, le parterre a horriblement maltraité cette jeune actrice. »

C'est ainsi que mademoiselle Raucourt en arriva à ne plus

oser se montrer. « Jamais idole plus encensée ne fut brisée avec plus de mépris. » Paraissait-elle, d'épouvantables huées s'élevaient de tous les côtés de la salle et les sifflets éclataient comme des tempêtes. Elle avait, il est vrai, singulièrement « baissé » en très-peu de temps. Entraînée dans le tourbillon de la vie la plus licencieuse et la plus folle, dégoûtée du théâtre, elle avait complétement abandonné le travail et son talent s'en ressentait.

Avec *Pygmalion* de J. J. Rousseau, elle reconquit cependant quelques jours de popularité. Le soir même de la première représentation, un de ses anciens amants, — peut-être croyait-il se venger, — lui envoya ces vers anodins :

Au comble de ton art te voilà parvenue,
Raucourt, à Pygmalion fais-en remercîment,
Car ton triomphe, assurément,
Est le rôle de la statue.

Ce quatrain qui voudrait être méchant a du moins le mérite de dire vrai. Dans cette pièce elle fit sensation. « Mademoiselle Raucourt, écrit Bachaumont, a représenté la statue, et était vraiment belle dans cette attitude. On a dit que c'était le meilleur rôle qu'elle eût encore fait. » De son côté, La Harpe écrit : « Il est impossible d'imaginer une perspective plus séduisante que cette actrice en attitude sur son piédestal, au moment où l'on a tiré le voile qui la couvrait. Sa tête était celle de Vénus, et sa jambe, à moitié découverte, celle de Diane... »

Mais ce n'était qu'une trêve, un dernier répit dont elle ne sut pas profiter. Bientôt les humiliations recommencèrent.

Il y avait tout un parti contre elle, à la Comédie-Française, et on s'arrangeait toujours de manière à lui donner des rôles qui n'étaient pas dans ses moyens, quand on ne la condamnait pas à jouer à l'improviste.

C'est ce qui lui arriva dans *Britannicus*. « Mademoiselle Dumesnil étant malade, elle fut forcée de se charger sans préparation du rôle d'Agrippine. » En vain d'Auberval vint réclamer pour elle l'indulgence du parterre, elle reçut un tel accueil qu'elle s'évanouit, et qu'il fallut l'emporter de la scène et baisser le rideau.

La situation n'était plus tenable pour la pauvre Raucourt. Aux intrigues des rivales, aux outrages du parterre, se mêlaient les poursuites de ses créanciers. Elle en avait un bon nombre. En moins de trois ans, tout en dépensant des sommes considérables, elle avait trouvé moyen de faire pour cent mille écus de dettes.

Mais aussi, quel train princier. « Elle avait douze chevaux dans ses écuries, plusieurs carrosses, trois ou quatre petites maisons meublées avec le plus grand luxe, une quinzaine de domestiques et une garde-robe des plus riches, tant pour homme que pour femme. »

A propos de son embarras financier, elle disait : — « Je ne suis pas surprise de voir tant de jeunes gens se ruiner pour les femmes, ce goût est de tous le plus dispendieux. »

Cette magnifique existence ne pouvait durer. Traquée par ses créanciers, sans ressources, honnie au théâtre, elle prit le parti de fuir.

« L'éclipse de mademoiselle Raucourt, dit Grimm, a tout à coup interrompu les représentations de *Zuma*, de M. Le

Fèvre. Si subite qu'ait été cette disparition, elle n'a causé aucune surprise. » Bachaumont ajoute : « Il était réservé à nos jours de voir la plus brillante actrice de la Comédie-Française assez dénuée de ressources pour faire banqueroute. »

Qu'était-elle devenue? Ah! les « amateurs » furent bien inquiets pendant quelques jours. Les créanciers furieux se lancèrent à sa poursuite, ils ne purent la retrouver.

Déguisée en dragon, mademoiselle Raucourt se cachait dans les environs de Paris. Un fermier, qui la prenait vraiment pour un jeune militaire poursuivi à la suite d'un duel malheureux, lui donnait l'hospitalité.

Elle ne put tenir plus de six semaines dans cette retraite; à tous risques elle revint à Paris et pendant plusieurs mois ne sortit pas du Temple, cet asile des débiteurs insolvables. Pendant qu'elle se tenait cachée, quelques-uns de ses amis parlementaient avec les créanciers. Ils obtinrent du temps, et elle put reparaître à la Comédie-Française où mademoiselle de Saint-Val cadette, malgré tous ses efforts, ne parvenait pas à la remplacer.

L'hiver se passa pour elle dans des transes continuelles. « Elle cherchait de tous côtés des protecteurs, partout on la repoussait. » Enfin, elle avait réussi à intéresser la reine à sa situation, lorsqu'au mois de mars 1777, le jour du mercredi-saint, comme elle montait en carrosse pour se rendre à Longchamps, elle fut arrêtée et conduite au For-l'Evêque.

« Heureusement elle ne coucha pas en prison, car alors elle aurait été écrouée de toutes parts et il aurait fallu de fortes sommes pour la tirer de là. Une main bienfaisante la protégea, et elle sortit sans donner autre chose que des promesses. »

Cette main bienfaisante était celle du prince de Ligne, l'amant de mademoiselle Souck, cette amie de cœur de la belle Raucourt. Sur les instances de sa maîtresse, le prince parla de payer toutes les dettes de la comédienne. Cette perspective, certaines espérances du côté de la reine désarmèrent encore une fois les créanciers, et de nouveau ils promirent d'attendre.

Un éclatant succès pouvait sauver mademoiselle Raucourt. Elle se remit à l'étude et essaya de rentrer à la Comédie-Française. Mais « le tripot comique, très-délicat sur l'honneur, — surtout les dames, — refusa de recevoir dans son sein une banqueroutière. « De désespoir elle s'engagea dans une troupe de « comédiens suivant la cour » moyennant une somme de dix mille livres.

Cet échec rendit à ses créanciers toutes leurs inquiétudes. Sa liberté se trouvait menacée. Il ne lui restait plus qu'à s'expatrier. Elle partit, entraînant mademoiselle Souck, qui n'avait pu se résoudre à l'abandonner.

Comment vécut mademoiselle Raucourt à l'étranger, que devint-elle, pendant son séjour dans le nord, en Allemagne, en Pologne, en Russie? On est à cet égard réduit aux conjectures. Ce qui est sûr, c'est qu'elle ne se convertit pas.

Un pamphlet publié en Hollande raconte que, « devenue la maîtresse d'un riche seigneur russe, elle dépensa en fort peu de temps une grosse fortune. » Ce récit est un peu vague.

D'un autre côté, voici ce qu'on lit dans les *Mémoires secrets* à la date de juillet 1778 :

« Les lettres de Hambourg apprennent que mademoiselle Raucourt, qui s'était retirée dans cette ville avec la demoi-

selle Souck, s'y étant permis des escroqueries qui ont attiré l'attention de la police, ces deux courtisanes, malgré l'étalage de leurs charmes, ont été condamnées à être fouettées, marquées et bannies. Quelle chute, pour l'une dont les débuts à la Comédie-Française lui avaient attiré une célébrité sans exemple jusque-là ; et pour l'autre, ayant vu dans ses fers le frère d'un grand roi. »

On trouve encore dans les mémoires bien d'autres anecdotes dont cette dernière peut donner une idée. Mieux vaut ne pas s'y arrêter. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que la célèbre comédienne laissait à Paris de cruels ennemis intéressés à sa perte, intéressés à lui fermer à tout jamais non-seulement le théâtre, mais encore la France.

N'est-il pas à croire que ces ennemis se sont servis de la seule arme qui leur restât désormais? Ne peut-on pas croire que mademoiselle Raucourt a été calomniée au moins une fois en sa vie?

III

Après moins d'un an d'absence, mademoiselle Raucourt était complétement oubliée. Certes on ne pensait pas la revoir

jamais, lorsque le *Mercure* annonça son retour. Elle devait son rappel aux « dissensions intestines du tripot tragique. »

Les rivalités des Saint-Val et de la Vestris, ces « tragédiennes ennemies, » venaient d'éclater. La guerre était déclarée. La Comédie-Française, la ville et la cour étaient divisées en deux camps.

Dans cette grande querelle, — un des événements du dix-huitième siècle, personne ne resta neutre. Il fallait se déclarer. N'avoir pas d'opinion eût été du plus mauvais goût. Les lettres, les libelles, les justifications, les mémoires pour ou contre, se succédaient sans relâche, « et tenaient Paris en haleine, tandis que les plus chauds d'entre les amateurs se répandaient dans les salons et dans les sociétés pour recruter des partisans. » Le théâtre était le champ de bataille où les partis se donnaient rendez-vous et mesuraient leurs forces.

Au début des hostilités, madame Vestris eut l'avantage. Secondée par son amant, M. le duc de Duras, protégée par MM. les gentilshommes de la chambre, elle réussit à faire exiler l'aînée des Saint-Val, prouvant bien ainsi la supériorité de son talent. Cette victoire fut sa perte. Le public, « révolté de l'injustice, » prit sous sa protection « la sœur de la pauvre exilée. » Les représentations de mademoiselle de Saint-Val cadette ne furent plus qu'une longue suite d'ovations, « la maîtresse du duc de Duras fut contrainte de se retirer devant la manifestation du mépris général. »

C'est alors que, désespérant de jamais reprendre son rang, madame Vestris intrigua pour faire rappeler « celle qui lui devait une partie de ses malheurs. » Elle devait être écrasée, elle le savait, par cette tragédienne illustre, mais elle comp-

tait bien que sa rivale serait écrasée du même coup, et c'en était assez pour sa vengeance.

Certaine d'être soutenue, mademoiselle Raucourt n'hésita plus à revenir. Elle ne comptait certes pas sur une réception triomphale, mais elle espérait que les rivalités d'autrefois seraient éteintes. Les haines de théâtre sont plus vivaces que cela. A son retour, toutes les portes lui furent fermées. « C'était à qui ne recevrait pas la plus compromettante des femmes. »

Sans ressources, sans amis, elle ne savait où se retirer, lorsque Sophie Arnould lui offrit sa maison. « La reine Melpomène recueillie par la sublime Armide, quel spectacle touchant! » C'était au moins un grand acte de courage, et qui coûta cher à Sophie. Il lui coûta sa popularité. « Elle fut sifflée à l'Opéra, et accablée d'injures. » On calomnia sa bienfaisance, « on attribua sa générosité aux plus honteux motifs. »

Amie dévouée avant tout, Sophie ne se laissa pas intimider. Non contente de donner l'hospitalité à « l'actrice persécutée, » elle sut intéresser à son succès et ses nombreux amis et ses amants. Pour plaire à sa maîtresse, M. le prince d'Hénin devint tout à coup un des plus chauds partisans de mademoiselle Raucourt. Pour elle, il intrigua, il abusa de ses influences, il mit en campagne tous les gens qui dépendaient de lui.

Pour mademoiselle Raucourt, la maison hospitalière de Sophie fut le refuge pendant la tempête. Elle y attendit les événements, se prépara à la lutte, organisa la résistance. Déjà la guerre contre elle commençait.

Les premiers coups partirent de la Comédie-Française où

dominaient Augé, Molé, Monvel et d'Azincourt. Messieurs les sociétaires qui avaient rayé mademoiselle Raucourt de leurs cadres prétendirent maintenir l'exclusion. « Ils déclarèrent que leurs statuts s'opposaient à ce qu'elle rentrât. Ils représentèrent que l'inconduite et le libertinage de cette actrice nuisaient à la considération de leur compagnie. »

Ils en furent pour leurs démarches, leurs délibérations, leurs pétitions et leurs intrigues. M. de Duras était le maître, il le prouva. Sa protégée était aussi la protégée de la reine. Un ordre formel du roi fit taire toutes les résistances, leva tous les obstacles, et mademoiselle Raucourt « fut réintégrée dans sa demi-part de sociétaire. »

C'est le rôle de Didon que choisit la tragédienne pour sa rentrée. Didon, souvenir de son apothéose! Ce soir-là, comme pour ses débuts, la foule se pressait autour du théâtre. Comme autrefois on prit les portes d'assaut. Mais que les temps étaient changés! bien avant le lever du rideau de tous les côtés de la salle partaient des coups de sifflet et des appels. — « Le parterre est à l'orage, » disait Brizard à son élève.

Didon parut et l'orage éclata. « Le parterre, indigné qu'on osât lui imposer une actrice, se leva comme un seul homme. Le tumulte était incroyable. » Pauvre comédienne! Les cris, les injures, les vociférations, les huées, détonnaient et se croisaient, comme un feu roulant de mousqueterie. On l'accablait des plus grossières invectives et des épithètes les plus sales. « Quelques amateurs charitables, » qui voulurent prendre sa défense, pensèrent être mis en pièces.

« Il a été impossible, dit un compte rendu, d'entendre un seul mot de son rôle. On laissait parler les autres acteurs,

mais dès que son tour revenait, les clameurs recommençaient. On soupçonne que les partisans des demoiselles de Saint-Val ne sont pas étrangers à cette fermentation. »

Devant ce déchaînement de haines, mademoiselle Raucourt songeait à se retirer. « Madame Vestris, dont elle jouait la partie, et quelques bonnes amies, Sophie Arnould en tête, » l'encouragèrent à la résistance. D'ailleurs, M. le duc de Duras jurait qu'il aurait raison de l'opinion comme il avait eu raison des comédiens. Son pouvoir n'allait pas jusque-là. On a beau être duc, grand cordon, gentilhomme de la chambre, bien en cour, la foule a ses volontés et ses caprices. Le parterre tumultueux de 1779 commençait à tenir en médiocre estime ces grands seigneurs d'antichambres, et il saisissait avec bonheur tous les prétextes d'opposition.

L'autocrate de la Comédie-Française ne gagna donc rien à mettre en cause la force armée. «Tous les régiments ensemble n'auraient pas fait applaudir la Raucourt. » Que la garde fût doublée ou triplée, les mêmes scènes de désordre se renouvelaient tous les soirs.

C'est alors que mademoiselle Raucourt eut la malheureuse idée de s'emparer du rôle de Phèdre, un rôle où elle a toujours été détestable. C'était donner des armes à ses ennemis; ils en profitèrent. On était au temps des allusions, jamais public turbulent et passionné ne les saisit avec tant d'empressement. On retourna le rôle entier contre l'actrice. Chacun des vers qu'elle prononçait lui était rejeté à la face comme une sanglante injure. Elle disait, par exemple :

« De l'austère pudeur les bornes sont passées.... »

— « C'est vrai, répondait le public furieux, c'est vrai, il y a longtemps. »

Elle disait encore :

« Et moi, triste rebut de la nature entière.... »

Et le chœur de ses ennemis de crier : — « Oui, oui, à l'hôpital, le rebut. »

Puis, « on lui prodiguait des applaudissements outrés et ironiques, on l'obligeait de recommencer pour rire de nouveau. »

Que de hontes et quelles humiliations ! « Ni sa beauté, ni son titre de femme, dit Grimm, ne la protégeaient plus, et jamais le public ne poussa si loin l'oubli de sa propre dignité. »

C'est que le duc de Duras continuait à tout faire pour attiser cette exaspération. Sa maladresse égalait sa bonne volonté à servir madame Vestris et, par contre, mademoiselle Raucourt. Non content de tripler la garde, « il emplit le parterre d'alguazils. »

On arrêtait les siffleurs et on les mettait en prison. Mais pour un qu'on expulsait il en revenait dix, et c'était toujours à recommencer.

— « Décidément, disait-on, la Comédie-Française est une véritable souricière. »

A cette lutte, M. de Duras perdit ce qui lui restait de popularité et de considération. Peu de chose, il est vrai. Dans les jardins du Palais-Royal, on distribuait à ceux qui se rendaient au théâtre, ce « PETIT PARALLÈLE : »

« Le comte d'Estaing bat les Anglais pour leur faire reconnaître l'indépendance américaine. — M. le duc de Duras emprisonne les Français qui n'applaudissent pas la Vestris et la Raucourt. »

Mieux conseillée, « l'altière Melpomène » n'essaya plus de braver l'orage. Même « elle tenta par sa soumission de regagner l'indulgence du public. » Elle fit insérer dans le *Journal de Paris* (15 septembre 1779) une lettre bien humble, où elle déclarait que, loin d'ambitionner les rôles de mademoiselle de Saint-Val, elle n'était revenue que pour doubler tout le monde. »

Ce n'était pas assez de toutes ces tribulations. Ses créanciers la harcelaient plus que jamais, « ameutés par la coterie qui voulait se défaire d'une rivale. » Elle allait s'exiler encore pour éviter la prison, lorsque parut une déclaration du roi dont la principale disposition était « de rendre libres et affranchis de toutes saisies, arrêts ou oppositions, les gages et appointements des comédiens et des autres personnes attachées aux spectacles, jusqu'à la concurrence des deux tiers, sauf pour la raison de nourriture et de logement. »

On ne manqua pas de dire que cette déclaration avait été faite expressément pour mademoiselle Raucourt. Peut-être était-ce vrai. « Deux ou trois fois, déjà, affirme une correspondance, la reine a manifesté l'intention de payer les dettes de sa tragédienne favorite; l'énormité de la somme, au moins trois cent mille livres, a toujours retenu Sa Majesté. On aura trouvé plus commode de s'en tirer par un édit qui ne coûte rien. »

Cette faveur qui sauvait mademoiselle Raucourt lui attira une nouvelle tempête d'invectives. C'était à qui l'insulterait.

« Elle était destinée à être toute sa vie la fable et le scandale de Paris. »

Dorat, le premier, avait salué son retour par une pièce de vers qui visaient à la méchanceté. Ce persiflage, « Critique vraie et piquante des mœurs du jour, » à ce qu'assure Bachaumont, était dédié : À CELLE QUI SE RECONNAITRA. Tout le monde reconnut la protégée du duc de Duras :

Toi la plus belle des Didons,
Chaste un peu moins que Pénélope,
En ce pays d'illusions,
Il n'est rien que nous ne fassions
Pour fuir l'ennui qui nous galope
. . . .
Va, dans ce siècle de bon ton,
Les mœurs sont une singerie,
Les préjugés une chanson
Et la sagesse une folie.
Nous sommes libertins à fond,
Par nous tu dois être accueillie.
Nargue les sots, cède à tes goûts,
Donne aux femmes des rendez-vous,
Parle aux hommes philosophie,
N'en aime aucun, trompe les tous,
Sois gaie, insolente, jolie.....
Et tu n'auras que des jaloux.

Mais ces vers ne sont rien encore, « des piqûres d'épingles, » tout au plus ; mademoiselle Raucourt ne devait pas les sentir. Dorat entend mieux le bouquet à Chloris que la satire. Dans vingt autres pamphlets elle est bien autrement maltraitée. Pour voir comment on maniait l'injure au dix-huitième siècle, il faut lire dans la *Vision du prophète Daniel* (18 oc-

tobre 1779) les « portraits » de la reine Melpomène et du prince d'Hénin :

« Et l'on entendit crier : Place, place au prince des Nains.

« Et je regardais, croyant voir à la tête d'une troupe de pygmées un avorton, rebut de la nature.

« Et j'aperçus un grand homme pâle et maigre, à l'œil bête, au rire niais, affectant un air d'importance, et quelle fut ma surprise, quand je vis à travers son corps diaphane qu'au lieu de sang une boue noire et empestée circulait dans ses veines......

« Et son cœur corrompu tombait en pourriture.......

« Et il perça la foule, conduisant sur le poing une femme que je pris pour un homme, à sa démarche effrontée, à sa voix forte, à sa taille gigantesque.

« Elle jetait des regards lascifs sur toutes celles de son sexe et une voix cria : La voilà, celle qui a renchéri sur toutes les abominations dont les peuples se sont souillés.

« Et elle va renouveler ici les scènes de débauche et de luxure qu'elle y donna jadis. Mères, ne quittez pas vos filles; amants, veillez sur vos maîtresses; maris, prenez garde à vos femmes...... »

— Femmes, prenez garde à vos amants! aurait pu ajouter l'auteur de la *Vision*. « Mademoiselle Raucourt ne tarda pas à se rendre coupable du trait le plus noir qui se puisse imaginer. » Moins d'un an après son retour, par un beau soir du mois de janvier 1780, elle quitta furtivement la maison hospitalière de Sophie Arnould. Elle enlevait l'amant de cette amie si dévouée, « de cette amie qui pour elle avait risqué et perdu sa popularité. »

Heureux prince d'Hénin! Au moins il fut récompensé d'avoir été traîné aux mêmes ruisseaux que la tragédienne, dans des pamphlets d'une énergie toute biblique.

L'aventure se répandit vite, et Versailles et Paris en rirent aux larmes durant une semaine entière. On blâmait mademoiselle Raucourt, mais on ne plaignait pas Sophie. « La demoiselle Arnould est justement punie, conclut un moraliste; elle méritait cette trahison pour avoir accueilli une femme qui est l'opprobre de son sexe. »

Cependant les fugitifs, le prince et la comédienne, « le conquis et le conquérant, » ne savaient où cacher leur amour. Ils redoutaient Sophie, les traîtres, ils la savaient vindicative. Ne viendrait-elle pas troubler les douceurs de leur lune de miel? En cette extrémité ils demandèrent asile et protection au prince d'Artois, qui de fort bonne grâce consentit à leur prêter sa petite maison de Bagatelle. « Un palais de carton pour des amours de théâtre. » Mademoiselle Arnould ne se vengea pas, mais un jour vint où le frère du roi, peu généreux, réclama le prix de son hospitalité. Au grand désespoir de M. d'Hénin, mademoiselle Raucourt paya.

Hélas! que ne pouvait-elle payer ainsi tous ses créanciers! Les dettes, voilà le grand, le vrai malheur de mademoiselle Raucourt. « Ils sont toujours plus de cinquante qui hurlent à ses jupes. » Empêtrée dans un inextricable filet, sa vie est une lutte continuelle. Elle se défend, elle se débat, elle ruse, à quoi bon? On la rattrape toujours. « Et jamais une idée d'ordre, jamais d'économie. Elle se croirait déshonorée si elle renonçait à ses prodigalités. Tout l'argent qu'elle peut se procurer ne lui sert qu'à faire de nouveaux emprunts. »

Qu'elle paie ce qu'elle doit aujourd'hui, elle sera demain tout aussi obérée. En 1780, par exemple, elle réussit à se libérer presque complétement, eh bien ! voici ce qu'on lit dans les *Mémoires secrets* à la date du 16 décembre 1781.

« La reine Melpomène est abîmée de dettes plus que jamais. Le prince d'Hénin, pour la soustraire aux poursuites de ses créanciers, a pris à son compte tous les meubles et effets de cette actrice, mais il est assigné à venir déclarer par serment chez le lieutenant civil si les actes de propriété dont il s'agit ne sont pas simulés. » Que fit le prince d'Hénin? recula-t-il devant le serment, parvint-il à l'éluder ? Les chroniques sur ce point sont muettes, on peut donc croire qu'il ne devint pas faussaire par amour.

Mademoiselle Raucourt « se consolait alors avec les muses de toute ces persécutions. » Elle venait d'écrire un drame pour le Théâtre-Français, *Henriette*, dont le sujet est emprunté à un ballet qu'elle avait pu voir à Varsovie, « lors de ses caravanes dans le Nord. »

Le 1er mars 1782, *Henriette* fut jouée (1), et « jamais chef-

(1) Un instant mademoiselle Raucourt avait pu croire que la représentation de son *Henriette* serait interdite. « L'ambassadeur de Prusse, informé par M. Le Noir, lieutenant de police, que cette pièce renfermait des passages susceptibles de blesser le roi son maître, en aurait demandé la suppression. » Après bien des démarches et des pourparlers, on finit pourtant par amnistier les passages où « l'impertinence envers le roi de Prusse semblait beaucoup plus intentionnelle qu'effective. »

M. d'Hénin « s'était donné beaucoup de mouvement pour arracher la pièce des griffes de la censure. » La lettre suivante adressée

d'œuvre de Corneille ou de Racine n'attira pareille affluence. » En dépit des cabales, la pièce eut du succès. Grimm qualifie bien le sujet de monstrueux, mais tout le monde ne fut pas de son avis. « Le premier acte a paru froid, dit Bachaumont, mais le second a excité de longs, de fréquents et de sincères applaudissements. Le troisième a été applaudi aussi, quoique pas avec autant d'enthousiasme. » Les bravos s'adressaient moins au drame qu'à l'actrice auteur. De l'aveu de tous, elle était charmante sous l'uniforme d'un soldat prussien.

Les critiques, on le pense bien, ne lui manquèrent pas. « Tout est germanique dans cette pièce, dit une gazette, le sujet, les mœurs, le costume et le langage. » Les ennemis de mademoiselle Raucourt, qui n'avaient pas pu faire siffler *Henriette*, lui en contestèrent la paternité. « Ils répandirent le bruit qu'elle n'était que le prête-nom de M. Durosoy. » Les épigrammes s'en mêlèrent, et un soir chez mademoiselle Fannier, la belle amie de Dorat, Champfort, le marquis de

par le prince à M. Suard, censeur des théâtres, peut donner une idée du ton que ce gentilhomme prenait dans ces débats :

« M. Le Noir vient, monsieur, de signifier au semainier de la « Comédie-Française qu'on ait à se soumettre aux retranchements « soi-disant indiqués par le ministre des affaires étrangères et par « l'envoyé de Prusse dans la pièce d'*Henriette*.

« Le manuscrit est maintenant entre vos mains; je vous prie de « le renvoyer demain, sur les neuf heures du matin, à son auteur, « quelque mutilé qu'il puisse être. Il est décidé à courir les risques « de la représentation, bien assuré que ses amis, que le public le « dédommagera, des dégoûts *qu'elle* n'a cessé d'éprouver de la « part de la police.

« D'Hénin. »

Saint-Marc et le président d'Héricourt se cotisèrent pour rimer cette chanson, qui le lendemain courait les rues sur l'air à la mode de : *Mon père était pot* :

Au théâtre on vient d'annoncer
Une pièce nouvelle,
Qui doit beaucoup intéresser;
C'est d'un auteur femelle.
C'est un histrion
Las du cotillon
Qui prend unnouvel être ;
Son cœur est usé,
Son goût est blasé,
Son esprit vient de naître.

Pour de tels couplets, ce n'était pas vraiment la peine de se mettre à trois. Champcenets, lui aussi, attaqua mademoiselle Raucourt. — « Il n'est pas de réputation à laquelle cet homme-là n'ait donné son coup de dent, » — mais il est impossible de citer la strophe qu'il lui consacre dans *les Ridicules du jour,* non plus que deux ou trois épigrammes où la licence remplace l'esprit.

Deux ans plus tard (mars 1784), mademoiselle Raucourt obtint un vrai succès dans le *Jaloux* de Rochon de Chabannes, une pièce qui fit fureur. « Elle jouait le rôle de l'amazone qui est ensuite capitaine de dragons. » Tout Paris courut applaudir sa désinvolture, « son ton cavalier et ses façons aisées sous l'uniforme. »

Et mademoiselle de Saint-Val cadette, qui avait de l'esprit, de s'écrier :

— « Quel acteur que cette Raucourt, et quel dommage qu'elle s'obstine à vouloir jouer des rôles de femme! »

IV

En 1786, mademoiselle Raucourt, comme actrice, est à son apogée. Elle est en pleine possession de ses moyens, son talent est dans toute sa force. « Voilà, dit Bachaumont, le moment où mademoiselle Raucourt, sortie enfin de son état de médiocrité, va figurer au rang des grandes actrices. Les amateurs les plus difficiles ne peuvent s'empêcher d'avouer qu'elle a prodigieusement acquis. »

Peu à peu, les rancunes se calment, les haines s'oublient. « La reine tragique reprend, à la Comédie-Française, le sceptre dû au génie. » Au moins fit-elle de louables efforts pour reconquérir son influence. Contraignant son caractère altier, elle ne s'indigna pas de doubler ses anciennes rivales, et, en 1784 et en 1785, nous la voyons, « autant pour se rendre utile que pour complaire à ses camarades, » accepter des rôles de nourrice ou de confidente.

La reprise de *Médée* de Longepierre marque cette nouvelle

phase de la vie théâtrale de mademoiselle Raucourt. Elle obtint dans cette tragédie sans valeur, qu'on ne jouait plus depuis mademoiselle Dumesnil, un triomphe comparable à celui de ses premiers débuts.

« Elle fit le rôle de Médée avec tant de noblesse, d'énergie et de vérité, qu'elle fut applaudie à tout rompre. Elle était superbe jusque dans son costume. »

A dater de ce jour, sa carrière ne fut plus qu'une suite de succès, rarement contestés, « succès fondés de plus en plus sur l'amour de l'art et des études sérieuses. »

Mais si le scandale cesse autour de son nom, ce n'est pas que ses mœurs changent. Sa mésaventure avec mademoiselle Contat qui repoussait son amitié, ses histoires avec le prince de Montbarrey et madame Desmahis, sont là pour le prouver. Elle a toujours des créanciers et toujours des amies intimes, mais le public est occupé ailleurs. Les événements se pressent, quatre-vingt-treize est proche. On a bien autre chose à faire qu'à enregistrer les faits et gestes des comédiennes.

La Révolution fut fatale à mademoiselle Raucourt. Arrêtée au mois de septembre 1793, avec l'élite des comédiens, elle fut enfermée à Sainte-Pélagie. D'avance elle était désignée pour l'échafaud. N'avait-elle pas été la protégée de la reine, n'avait-elle pas reçu de la famille royale de nombreux bienfaits, n'affichait-elle pas sa reconnaissance? Quels crimes

Fleury nous apprend qu'en marge du dossier de mademoiselle Raucourt, Collot-d'Herbois, de sa propre main, avait tracé un grand G à l'encre rouge. C'était une condamnation à mort, sans appel. Pour le docile Fouquier-Tinville, ce grand G voulait dire : « Guillotinez. »

Comme ses camarades de la Comédie-Française, comme la belle Lange, comme les Contat, comme Fleury, Dazincourt, Saint-Prix, Vanhove et bien d'autres encore, mademoiselle Raucourt dut la vie à l'admirable courage, à l'ingénieux dévouement d'un obscur employé du comité de salut public, Charles de Labussière.

Rendue à la liberté après le 9 thermidor, mademoiselle Raucourt conçut la pensée de reconstituer sous sa direction la Comédie-Française. Bientôt elle eut une troupe, des artistes comme Molé et mademoiselle Mezeray, et, sur les ruines de l'Opéra-Comique, qui de 1793 à 1796 n'avait pu que végéter, elle fonda le théâtre Louvois.

Un instant elle espéra réussir. N'avait-elle pas reçu du gouvernement l'autorisation de jouer tout son répertoire, à l'exception d'*Athalie* et des *Comités révolutionnaires?* Elle faisait de l'argent, elle se soutenait.

Une allusion trop vivement saisie par le public, en ce temps « *d'allusionneurs,* » vint ruiner ses espérances.

C'était une représentation des *Trois Frères rivaux*. Un des personnages apostrophe son valet de chambre nommé Merlin :

— « Monsieur Merlin, lui dit-il, vous êtes un coquin! Monsieur Merlin, vous finirez par être pendu. »

C'était La Rochelle qui jouait ce rôle du valet de chambre. A la prédiction de son maître, son jeu fut si parlant, il sourit d'un air si fin, si approbatif, que toute la salle éclata de rire, et que pendant plus de cinq minutes les bravos couvrirent la voix des acteurs.

On applaudissait à cette idée que Merlin serait pendu, non

Merlin le valet de chambre, mais Merlin le directeur, Merlin de Douai, comme on l'appelait, pour le distinguer de son homonyme, Merlin-Calvaire.

Le lendemain, vingt dénonciations, dont une au moins partait du théâtre de la République, accusaient les comédiens de Louvois de vouloir renverser le gouvernement.

Le Directoire se sentait trop faible pour tolérer de telles plaisanteries. Quelques jours plus tard, le 21 fructidor de l'an v, « au moment où le rideau allait se lever sur le *Barbier de Séville,* » un ordre survint qui défendait toute espèce de représentations sur le théâtre de Louvois.

Peut-être le Directoire avait-il été heureux de trouver ce prétexte d'allusion. Le public de Louvois l'inquiétait. On accusait mademoiselle Raucourt de jouer tous les soirs devant un parterre de royalistes.

Le *Journal des hommes libres* célèbre cette mesure violente et illégale comme un triomphe. « On sait, dit-il, que la police a fait fermer le tripot royal de la rue de Louvois, pompeusement nommé *le seul Théâtre-Français* par MM. les nobles champions du trône et de l'autel, grands amis des arts, et partant protecteurs de MM. les comédiens du roi. »

Mademoiselle Raucourt était à sa maison d'Issy, lorsqu'on vint lui apprendre qu'elle n'avait plus de théâtre. Aussitôt elle partit pour Paris. Elle intrigua, visita tout ce qu'elle connaissait d'hommes influents, mit ses amis en campagne, en vain, elle ne put faire révoquer l'ordre.

Pourtant, à force de démarches, elle obtint, en l'an vi, de prendre la direction de l'Odéon. « Sa Majesté Impériale et Royale Raucourt, écrit son ennemi, le *Journal des hommes*

libres, vient de rouvrir son théâtre à la salle de l'Odéon. Quelques républicains avaient pensé que, comme directrice d'un vrai club royal, partisan de la royauté, elle devait prendre la route de Madagascar. »

On pouvait sans crainte accuser mademoiselle Raucourt; elle eut, au moins, cette vertu rare, la reconnaissance. Loin de cacher ses sympathies, elle les afficha, à un moment où il y avait bien à cela quelque courage.

Plus tard, lorsque le grand danger fut passé, elle se fit remarquer parmi les héroïnes du petit Coblentz, cette nouvelle Vendée qui tenait ses assises au boulevard des Italiens. « Faction de mécontents qui rêvaient la restauration de la royauté et pensaient, à force de pointes, de sarcasmes, d'épigrammes et de quolibets, renverser la République.»

Elle protestait comme on protestait alors. Sa toilette était une manifestation. A son spencer elle portait dix-huit boutons, « allusion délicate à Louis XVIII, le monarque attendu.» Si elle s'éventait, c'était avec un de ces fameux éventails au saule pleureur, dont les découpures figuraient l'image de Marie-Antoinette. « Conspiration féminine, défi de la faiblesse à la force. »

Un jour Fleury était allé prendre mademoiselle Raucourt pour la conduire chez un tireur de cartes célèbre. Au moment de monter en wiski, lorsqu'elle lui eut fait admirer sa toilette, son spencer à la chouane, ses bas brodés à la fleur-de-lis, elle lui demanda un compliment sur son châle.

— « Charmant, répondit Fleury, délicieux, des roses, des lis, des jasmins...

— « Mais regardez donc, reprit-elle, regardez bien, regardez

mieux. Suivez le découpé des feuilles en apparence si capricieusement entrelacées, que voyez-vous ?

— « Ah !.... c'est merveilleux, incroyable ! s'écria Fleury; je vois, mille fois répétés, le père, la mère et l'enfant...

— « N'est-ce pas, dit mademoiselle Raucourt, que c'est frappant de ressemblance, Louis, la reine, le dauphin... »

Telle était la conspiration des châles. Quant au diseur de bonne aventure, il prédit à mademoiselle Raucourt et à Fleury, non la restauration de la monarchie, mais la restauration de la Comédie-Française. Et en effet, à la fin de 1799, une sage mesure du gouvernement consulaire réunit en une seule société les débris dispersés de l'ancien Théâtre-Français.

Moins que d'autres, cependant, mademoiselle Raucourt avait le droit de faire de l'opposition. A ce Directoire de misère elle avait plutôt gagné que perdu. Sa haine et son mépris pour le gouvernement ne s'étendaient pas aux hommes du nouvel ordre de choses. Chez elle, tous les enrichis de la veille, fournisseurs, tripoteurs d'assignats, soumissionnaires de châteaux, se donnent rendez-vous et sont bien accueillis. Elle avait non plus des dettes, mais des rentes, et elle achetait des propriétés. Enfin il était à elle, ce palais de la rue Royale, tout encombré de meubles de prix, de tableaux précieux, d'étoffes rares. Dix chevaux piaffaient dans ses écuries.

Donnait-elle une fête, la foule se pressait dans ses salons splendides, et les groupes s'égaraient dans ses jardins d'un arpent, éclairés de milliers de verres de couleur.

Rien de ravissant comme son boudoir vert et or, avec ses peintures légères et sa cheminée en marbre bleu turquin.

Aussi, quelle stupeur, quelle indignation, quand on apprit que le père de la maîtresse de tant de merveilles venait de se tuer pour ne pas mourir de faim. Hélas! oui. Saucerotte-Raucourt « s'était, par mégarde, laissé tomber du haut d'un cinquième étage. »

Mais bast! cet accident fut vite oublié. D'ailleurs la tragédienne s'était bien justifiée. — « Que n'avait-il la patience d'attendre, s'était-elle écriée, je lui faisais préparer un petit appartement. »

Et tandis que le père Raucourt se jetait ainsi par la fenêtre, l'inséparable de la reine tragique, mademoiselle Simonnet, affichait un luxe insensé et brûlait le pavé de Paris dans un ravissant équipage attelé de chevaux d'un prix fou.

Mais, à propos de mademoiselle Simonnet, voici une anecdate qui date à peu près de cette époque.

Mademoiselle Raucourt se déshabillait un soir dans sa loge, après la représentation; « elle n'avait plus sur elle que le dernier vêtement, lorsque tout à coup on frappe à sa porte.

— Arrêtez, n'entrez pas! s'écrie-t-elle d'un ton très-effrayé.

— Oh! pardon, mille pardons, dit une voix.

Mais cette voix, mademoiselle Raucourt l'a reconnue.

— Quoi! c'est vous, Legouvé? reprend-elle, entrez, entrez donc. J'ai cru que c'était une femme. »

L'Empire, plus encore que le Directoire, servit mademoiselle Raucourt.

« L'Empereur, qui avait en juste estime le jeu savant et profond de la tragédienne, » la chargea, moyennant une riche pension sur sa cassette, d'organiser des troupes de comédiens

français, qui devaient parcourir l'Italie et propager notre influence.

En 1806 mademoiselle Raucourt ouvrit le théâtre français de Milan par *Iphigénie en Aulide*. Elle remplissait le rôle de Clytemnestre. « Elle dut surtout à la surprise et à la nouveauté du spectacle l'immense succès qu'elle obtint. »

De ce jour, l'esprit d'entreprise et de spéculation prime l'amour de l'art chez mademoiselle Raucourt. Directrice ambulante, dotée de riches appointements, elle court la poste à quatre chevaux sur toutes les routes d'Italie. S'arrête-t-elle, c'est pour donner une représentation, improviser une troupe, engager un acteur.

Tant de voyages, tant de déplacements ne l'empêchaient pas de jouer elle-même. A chacun de ses retours à Paris, elle paraissait au Théâtre-Français dans les rôles de son répertoire.

Ses moyens baissaient cependant, la voix lui manquait, et aussi l'énergie, la plus remarquable de ses facultés. Tous les journaux le lui disaient assez crûment. Une feuille du temps lui reproche de « marcher sur sa longe, » ce qui signifie, en argot des coulisses, se survivre à soi même.

Enfin, cédant aux conseils de ses amis, elle se résigna à se retirer, en 1814. Sa dernière création avait été le rôle de Catherine de Médicis dans *les États de Blois* de Raynouard (1).

(1) Les principales créations de mademoiselle Raucourt ont été : Orphanis, dans *Orphanis* de Blain de Sainmore, 1773 ; — Galathée, de *Pygmalion* de J.-J. Rousseau, 1775 ; — la Comtesse, du *Jaloux* de Rochon de Chabannes, 1784 ; — la Marquise de Saint-Ser,

Elle survécut peu à sa retraite. Le 15 janvier 1815, après une courte maladie, « elle mourut en remerciant Dieu d'avoir pu saluer le retour de ses rois légitimes. »

Le jour de son enterrement fut un jour d'émeute. Le curé de Saint-Roch refusa l'entrée de l'église au corps de la comédienne. Le curé oubliait sans doute que, maintes fois, pour ses pauvres ou pour son église, il avait accepté les dons considérables de mademoiselle Raucourt ; il oubliait sans doute que le jour du premier de l'an encore il avait reçu 500 francs.

Tout d'abord on essaya de parlementer avec le clergé : paroles perdues. Alors la foule exaspérée enfonça les portes de l'église. On aurait sans doute eu à déplorer les désordres les plus graves, sans le bon esprit de Louis XVIII, qui, apprenant ce qui se passait, ordonna à un de ses aumôniers d'aller remplir à Saint-Roch les fonctions du curé de la paroisse. « Ensuite, un peuple immense, aux flots grondants, roula autour du char funèbre, jusqu'au Père-Lachaise. »

Au plus fort de l'émeute, tandis qu'autour du corbillard la foule et les agents de police en venaient aux mains, un des anciens amis de la tragédienne disait en souriant :

— « Si cette pauvre Raucourt voit de là-haut tout ce bruit et tout ce scandale, elle doit être joliment contente. »

dans *le Couvent* de Laujon, 1790 ; — Ève, de la *Mort d'Abel* de Legouvé, 1792 ; — Médée, de *Thésée* de Mazoïer, 1800.



MADEMOISELLE DE CAMARGO

1710—1770

Au commencement du XVIIIe siècle, le ballet était encore un divertissement solennel. On était si voisin de ce temps glorieux où Louis XIV, le roi-soleil, daignait descendre de son Olympe pour étaler ses grâces et danser, lui-même, devant ses courtisans éblouis !

En 1725, les trois genres du ballet, le noble, le comique et le pastoral, étaient aussi ennuyeux l'un que l'autre. Les spectateurs s'endormaient à entendre la plus assoupissante des musiques ; ils bâillaient à voir « ces langueurs et ces fadeurs, ces poses, ces attitudes, ces tours de tête, ces airs penchés. » Alors on dansait surtout avec les bras. Tout à coup une danseuse apparut qui dansait avec les jambes. Ce fut une révélation et une révolution.

Marie-Anne de Cuppi de Camargo, — la nouvelle venue,

— était née à Bruxelles, le 15 avril 1710. Elle avait seize ans, et était noble comme une chanoinesse d'un chapitre d'Allemagne.

Par son père, elle descendait de l'illustre famille des Cuppi (1), « qui a donné à l'Eglise romaine un évêque d'Ostie, un archevêque de Trani, un cardinal en titre de saint Jean *ante portam Latinam*, doyen du sacré collége, en l'an 1577, sous le pontificat de Léon X, » et encore « un abbé de la célèbre abbaye de Villers, en Belgique. »

Par sa grand'mère, elle tenait à la noble maison des Camargo d'Espagne.

Elle n'était pas médiocrement fière de ses trente-deux quartiers, et chez elle « on pouvait admirer un arbre généalogique parfaitement en règle. » Il est vrai que ses parchemins ne lui servirent pas de grand'chose, mais « ses pirouettes la menèrent à la fortune et lui donnèrent bien vite de quoi redorer son blason. »

Le père de cette noble danseuse, Ferdinand-Joseph de Cuppi, *aliàs* Camargo, écuyer, seigneur de Renoussart, — ainsi il se qualifie, — « naquit à Bruxelles. Orphelin de bonne heure, » et privé des « biens immenses de sa famille » par

(1) Bien qu'il ne puisse pas y avoir le moindre doute sur l'origine de mademoiselle de Camargo, on a, tour à tour, fait de son père un baron breton et un gentilhomme basque. Un petit pamphlet (sans date) que j'ai sous les yeux dit qu'il s'appelait Just Cupie dit *Camargot* et avait été condamné, pour un vol d'argenterie chez le marquis d'Asche, à être expulsé de Belgique. C'est alors qu'il serait venu s'établir en France avec sa fille. Des faits aussi précis que possible démentent complètement ces accusations.

l'incurie de sa mère, « par les procès, les malheurs et les ravages des guerres. »

Pauvre comme Job, fier comme un gueux espagnol, il vécut un peu comme ces aventuriers de belles manières qui taillent le pharaon aux banques de Casanova : un pied dans la noble compagnie, le pied gauche; l'autre au cabaret ou au tripot.

Comme « il aurait mieux aimé mourir que de déroger, » il songea, pour se procurer quelque argent, aux arts libres. Il utilisa « un assez agréable talent sur le violon, » et se fit maître à danser. Il avait bonne mine, les élèves ne lui manquèrent pas.

Un jour, cependant, il s'éprit d'une belle fille, noble comme lui, pauvre plus que lui. N'ayant rien à lui offrir que son nom, il l'épousa. Sa femme ne lui avait pas apporté de dot; mais, en manière de compensation, elle lui fit, en peu d'années, présent de sept enfants.

L'avant-dernier fut Marie-Anne. A peine née, la petite fille donna les plus magnifiques espérances. Elle n'avait pas un an, que déjà elle sautait en cadence dans les bras de sa nourrice, aux sons du violon paternel. De ce moment, Ferdinand-Joseph de Cuppi vit bien que sa fille serait une illustre ballerine, et il mit tous ses soins « à cultiver et à développer ces merveilleuses dispositions. »

Il ne perdit pas ses peines. A onze ans, Marie-Anne dansait si joliment dans les salons, que la princesse de Ligne et quelques femmes de la cour, protectrices éclairées des arts, jugèrent que ce serait péché de la ravir aux applaudissements du public. Il fut donc décidé qu'elle irait à Paris prendre des

leçons de mademoiselle Prévost, alors la reine de l'Opéra.

Les grandes dames se cotisèrent, et, à peu de jours de là, le sieur de Cuppi, la bourse bien garnie, s'installait dans un confortable carrosse et partait avec sa fille pour Paris.

A Paris, sur la recommandation de madame la princesse de Ligne, le prince d'Isenghen et le comte de Middelbourg voulurent bien s'occuper de la petite danseuse. Ils la présentèrent, ainsi que son père, à mademoiselle Prévost, qui consentit « à la perfectionner et à lui enseigner les dernières difficultés et le fin de son art. »

Après trois mois d'exercices, Marie-Anne revenait à Bruxelles, débutait au théâtre, et obtenait un très-grand succès.

Bientôt elle trouva l'emploi de son précoce talent. Pélissier, directeur du théâtre de Rouen, ayant entendu parler de la jeune prodige, vint lui offrir un engagement. Il y eut des pourparlers assez longs. Le noble maître à danser ne voulait pas absolument laisser partir sa fille seule. D'un autre côté, la suivre, entreprendre un long voyage avec une femme et plusieurs enfants, était trop coûteux pour être possible. Ensuite, comment vivre là-bas? Tout s'arrangea pourtant. Il fut convenu qu'un des frères de la danseuse jouerait du violon à l'orchestre, et que le père ferait aussi sa partie et, de plus, donnerait des leçons aux élèves du ballet. Et la colonie des Cuppi se mit en chemin.

A Rouen, la jeune ballerine réussit. Mais, hélas! Pélissier, homme de plaisir, était trop généreux pour faire de bonnes affaires. Un jour vint où la caisse de la direction se trouva vide, — cela arrive encore de nos jours; — le directeur aux

abois ne pouvait plus soutenir son théâtre. Qu'allaient devenir les Cuppi?

C'est ce moment que la fortune choisit pour frapper à leur porte, sous l'apparence de Francine, violon à l'Opéra, dont il allait être directeur. Il venait chercher mademoiselle de Cuppi, dont on avait entendu dire le plus grand bien à Paris, il venait lui offrir de débuter à l'Académie royale de musique.

Il en a toujours été ainsi depuis les commencements du théâtre. Rouen, de tout temps, a été comme le conservatoire du chant, de la danse et de la déclamation des théâtres de Paris. Le public rouennais, qui n'est pas le plus endurant des publics, s'entend merveilleusement à former les comédiens. C'est sa spécialité. Un sujet lui arrive-t-il montrant quelques dispositions, aussitôt il l'adopte et le suit pas à pas: il applaudit à ses progrès, siffle à ses défaillances, enfin parvient à faire un grand artiste. Ce jour-là, Paris arrive et s'en empare.

Francine emmena donc mademoiselle de Cuppi, et comme la direction de Pélissier sombrait définitivement, il en recueillit les épaves, et du même coup engagea mesdemoiselles Pélissier et Petitpas, deux chanteuses qui ne devaient pas tarder à faire parler d'elles.

Arrivée à Paris, Marie-Anne quitta définitivement le nom de son père pour celui de sa grand'mère; c'est donc sous le nom de Camargo qu'elle débuta à l'Opéra, le 5 mai 1726, dans un pas très-difficile des « caractères de la danse. »

Le succès fut foudroyant. Sa jeunesse, ses yeux noirs, sa vivacité, ses pieds d'enfant, ses jupes très-courtes firent

fureur. Dès le lendemain, on ne conquérait des places qu'à la pointe de l'épée. Modes, coiffures, toilettes, tout fut à la Camargo.

Elle n'était pas jolie, cependant, ou plutôt elle était laide. « Un vrai monstre, comme sa devancière mademoiselle Prévost, » dit un contemporain. Noverre est un peu de cet avis : « J'ai vu, dit-il, danser mademoiselle de Camargo; c'est à tort que quelques auteurs lui ont prêté des grâces, la nature lui avait refusé tout ce qu'il faut pour en avoir. Elle n'était ni grande, ni jolie, ni bien faite. »

Mais dansait-elle, aussitôt on oubliait sa figure. On n'avait d'ailleurs pas le temps de voir si elle était laide ou belle, tant elle était vive et légère. Elle bondissait, elle tourbillonnait, elle éblouissait. Puis, sa physionomie s'illuminait et changeait. « Ses yeux noirs étaient alors pleins de sourires et de provocations ; sa bouche, aux lèvres minces, souriait et laissait voir ses dents blanches. » Elle ne dansait pas pour le public, mais pour elle-même, pour son plaisir. Jamais on n'avait eu l'idée de tant de séductions, de caprices, de gaieté, de gaieté surtout. « C'est en vain, dit Cahusac, qu'on chercherait un enjouement plus franc, une vivacité plus naturelle. »

Et le pied de la Camargo, « une miniature, » ce pied de *Cendrillon* des contes de Perrault, ne fut-il pas une des merveilles du XVIIIe siècle? Elle fit le renom et la fortune de son cordonnier, Choisy. Toutes les femmes de la cour et de la ville voulurent être chaussées par cet homme, qui faisait de si petits souliers.

Et encore, autre élément de succès, non le moindre : la

première, elle osa se montrer avec des jupes courtes. Ces jupes courtes qui découvraient une jambe divine, — un éclair, — mirent le feu à toutes les cervelles. Il y eut émeute.

« Camargo, la première, dit Grimm, osa faire raccourcir les jupons. Cette invention utile, qui met les amateurs en état de juger avec connaissance de cause les jambes des danseuses, pensa alors occasionner un schisme très-dangereux. Les jansénistes du parterre criaient à l'hérésie et au scandale, et ne voulaient pas souffrir les jupes raccourcies. Les molinistes, au contraire, soutenaient que cette innovation nous rapprochait de l'esprit de la primitive Eglise, qui répugnait à voir des pirouettes et des gargouillades embarrassées par la longueur des cotillons. La Sorbonne de l'Opéra fut longtemps en peine d'établir la saine doctrine sur ce point de discipline qui divisait les fidèles. »

La Camargo et les jupes courtes l'emportèrent.

L'année suivante seulement, 1727, on reconnut les inconvénients de cette innovation. Une jeune et gentille ballerine, Mariette, ayant eu ses vêtements accrochés par un châssis, posa pour l'ensemble devant toute la salle, pendant une bonne minute au moins. Le modèle eut un grand succès, mais la pudeur de la police fut singulièrement alarmée. Il parut une ordonnance qui défendait « à toute actrice *ou danseuse* de paraître sur le théâtre sans caleçon. »

« Ou danseuse » est joli.

Le caleçon mit tout le monde d'accord. Cette transaction était fort disgracieuse, mais on allait bientôt la remplacer par le maillot. Souple, léger, soyeux, transparent comme une

toile d'araignée, le maillot devait enrichir les marchands de formes factices et faire les délices de l'habitué de l'orchestre.

Cependant, le succès incroyable de mademoiselle de Camargo n'avait pas tardé à alarmer son ancienne maîtresse. Mademoiselle Prévost se sentit dépassée par cette élève, devenue une dangereuse rivale. Ne pouvant la vaincre, elle essaya de la condamner à l'oubli. Pour commencer, elle refusa de lui continuer ces leçons dont elle avait trop bien profité; puis, à force d'intrigues, elle réussit à la faire reléguer parmi les plus infimes figurantes ; le plus qu'elle put, elle l'empêcha de se montrer, et refusa même de lui faire danser un pas que demandait Madame de Berry.

C'en était fait de la Camargo, toute sa vie, peut-être, elle serait restée « perdue dans la foule vulgaire des filles d'Opéra, » sans un coup de tête, véritable coup de maître, qui la porta au premier rang et assura sa fortune.

Un soir, elle figurait dans une entrée de démons. Dumoulin, qui devait y danser un solo, n'était pas en scène quand les symphonistes attaquèrent son air. Une inspiration soudaine la saisit. Elle quitte son rang, s'élance au milieu du théâtre, improvise le pas de Dumoulin, et danse de verve, de caprice. Elle bondit, elle pirouette, elle tourbillonne, enfin elle transporte d'enthousiasme tous les spectateurs.

Cette victoire acheva de la brouiller avec mademoiselle Prévost, mais elle lui valut les conseils de Blondi. Sous la direction de ce professeur habile elle gagna rapidement, surtout en correction. Même elle l'aima un peu, dit-on, au grand désespoir de mademoiselle Prévost, qui était encore sa rivale sur ce terrain.

Alors elle était l'étoile de l'Académie royale de musique, et c'est à cette date, 1728, que mademoiselle Lecouvreur écrit : « On jouait hier *Roland*, — de Quinault et Lulli ; — mademoiselle Prévost, bien qu'elle se surpassât, eut des applaudissements bien médiocres en comparaison d'une nouvelle danseuse nommée Camargo, dont le public est idolâtre, et dont le grand mérite est la jeunesse et la vigueur. Je doute que vous l'ayez vue. Mademoiselle Prévost la protégeait d'abord, mais Blondi en est devenu amoureux, et il y a eu de la pique. Elle a paru jalouse ou mécontente des applaudissements du public, et depuis ce temps ils sont augmentés au point que cela paraît une fureur, et que la Prévost sera folle si elle ne prend le parti de se retirer. »

Il y avait de quoi devenir folle en effet. En deux ans, la Camargo avait fait de si surprenants progrès qu'à peine elle était reconnaissable. Sûre de son public, cette « petite sauteuse » venait de créer un genre. D'un pied dédaigneux, elle venait de pousser dans l'abîme de l'oubli les menuets, les sarabandes et les courantes. Elle remplaçait par la rapidité, l'agillté, la prestesse, toutes les grimaces qu'on admirait avant elle, et qui ne parurent plus supportables dès qu'on l'eut vue. Bon gré mal gré, les derniers partisans du genre noble, — « si cher au feu roi, » — durent en prendre leur parti. On l'accusa d'avoir inauguré « le règne des cabrioles, » elle venait simplement de créer la danse de parcours et d'élévation.

« Les jetés-battus, la royale, l'entrechat coupé sans frottement, tous ces temps si difficiles, » lit-on dans les *Lettres sur les arts imitateurs*, elle les enlevait avec une merveil-

leuse aisance. Elle excellait aussi dans « les gavottes, les rigaudons, les loures, les marches et les tambourins. » Les gargouillades lui semblant peu décentes, elle les remplaçait par des sauts basques, d'avant en arrière, extrêmement gracieux. « C'est elle qui, la première, en 1730, battit des entrechats à quatre. »

Mais son triomphe était « un certain pas de menuet qu'elle exécutait sur le bord des lampes d'un côté à l'autre du théâtre. Chaque soir le public attendait ce passage avec la plus vive impatience. Beaucoup de gens venaient à l'Opéra uniquement pour ce « tour de force; » ils applaudissaient à tout rompre, et se retiraient dès que la danseuse avait fini.

Le prestige de mademoiselle de Camargo était alors tel, que les ovations la suivaient hors du théâtre. Ainsi, un soir qu'elle se retirait après l'Opéra et traversait le jardin des Tuileries, madame la maréchale de Villars l'aborda près du bassin, et lui parla « pendant un bon quart d'heure. » Tous les promeneurs aussitôt s'assemblèrent en foule, firent cercle et battirent des mains, « autant pour témoigner leur admiration à la danseuse, que pour marquer à madame de Villars combien ils approuvaient sa bienveillance. »

Il faut dire qu'elle ne fut pas toujours aussi heureuse avec les femmes du monde, même d'une bien moindre condition que la maréchale. « Un jour de Saint-Louis, entre autres, à l'Académie Française, elle eut la fâcheuse idée d'aller s'asseoir près de madame du Boccage.

« Tous les yeux aussitôt se fixèrent sur cette dame qui, blessée d'un tel voisinage, ne savait plus quelle contenance garder. » Enfin le maréchal de Bellisle eut pitié de son em-

barras, il alla lui offrir la main et, comme il n'y avait plus de place, il la conduisit au fauteuil d'un académicien absent.

« Pour mademoiselle Camargo, ajoute la chronique, elle ne sembla pas s'apercevoir du scandale qu'elle causait, elle promena un regard insolent sur toute l'assemblée. Le public indigné l'aurait huée sans la majesté du lieu. »

Pour en finir avec le talent de la danseuse, on doit avouer qu'en dépit de « sa verve capriolante, » de ses jetés, de ses flic-flac et de sa grande élévation, elle dansait avec « une décence extrême. » Elle avait « une manière si adroite de prendre ses pas sous elle, que jamais on ne put apercevoir sa jambe au-dessus du genou. »

De là, grande préoccupation de tous les habitués. Se conformait-elle à l'ordonnance, portait-elle, oui ou non, un caleçon.

La question était aussi grave que délicate. Les uns étaient pour, les autres contre. Des paris considérables s'établirent. Durant des mois entiers, des centaines d'yeux guettèrent un faux mouvement révélateur. Ce faux mouvement ne vint pas. C'est alors que, ne pouvant plus contenir leur impatience, les parieurs envoyèrent une députation à mademoiselle de Camargo, afin de savoir au juste à quoi s'en tenir.

« Elle répondit avec une belle rougeur et les yeux modestement baissés, que jamais sans cette précaution elle n'aurait osé se montrer en public. » Le débat fut vidé, et sans aucun doute c'est en souvenir de cette réponse que longtemps, à l'Académie royale de musique, on donna au caleçon le nom bien autrement aimable de « précaution. »

« Gaie, folâtre, rieuse, la Camargo semble en scène la prêtresse du plaisir et de l'amour. » Ainsi s'exprime un de ses admirateurs. Rentrée dans la coulisse, toute cette exaltation factice tombait. « Elle était mélancolique, à l'ordinaire, et même triste. Son visage exprimait habituellement l'ennui le plus profond. » On citait son esprit, le fait est qu'elle ne parlait guère. Au théâtre, — était-ce fierté? — elle n'adressait presque jamais la parole à ses camarades.

« Elle était d'une dignité froide, » comme il convient à la nièce d'un cardinal égarée à l'Opéra, et se retranchait derrière ses trente-deux quartiers comme en une citadelle. Cependant elle n'avait guère d'autre ennemie que mademoiselle Prévost. Comme elle était obligeante et bonne, on la supportait, et on ne se moquait pas trop de ses grands airs de princesse.

Deux ans après son début à l'Opéra, on la disait sage. Si Blondi l'avait aimée, il avait été discret. Au moins n'avait-elle eu aucune aventure. Elle n'allait pas tarder à débuter, de ce côté aussi, et avec un certain éclat.

Entre tous ses adorateurs, — et ils étaient nombreux, — mademoiselle Camargo avait remarqué le comte de Melun. Quand tous les galants, voyant l'inutilité de leurs efforts, se retiraient, seul il avait persisté. Il en fut récompensé.

Bientôt la Camargo consentit à le recevoir, une fois, puis deux, puis trois. Mais il fallait beaucoup de discrétion et de prudence. Le sieur Cuppi surveillait fort scrupuleusement sa fille. Cette contrainte pesait fort au noble comte de Melun, aussi proposa-t-il à la belle de l'enlever. Ainsi ils seraient libres. Elle accepta.

Par une belle nuit du mois de mai, tout était disposé pour l'enlèvement, lorsqu'au dernier moment un obstacle imprévu se présenta. Mademoiselle de Camargo avait une jeune sœur nommée Sophie, âgée de treize ans, qui dansait à l'Opéra (1). Sophie, voyant qu'on enlevait son aînée, voulut être enlevée elle aussi.

Tout d'abord M. de Melun refusa net. Mais, la fillette jurant qu'elle allait crier à l'aide si on ne l'emmenait, force fut au comte de se rendre à ses désirs. Il enleva les deux sœurs et les conduisit à son hôtel de la rue des Cultures-Saint-Gervais.

Terrible fut le lendemain la colère de Joseph de Cuppi. A qui demander justice d'une si odieuse violence? Le noble maître à danser pensa que c'était précisément le fait d'un premier ministre. En conséquence, il adressa à S. Exc. le cardinal Fleury la belle supplique que voici :

« Ferdinand-Joseph de Cuppi, *aliàs* Camargo, écuyer, sei-« gneur de Renoussart, représente très-respectueusement à « Votre Eminence, que...

« Hors d'état de pouvoir soutenir son rang, et chargé de « sept enfants, il a gémi sans murmurer. Il a cherché à pro-« curer à ses enfants des talents particuliers et des arts li-« bres, qui puissent, sans qu'ils dérogeassent, subvenir aux « besoins de la vie et les faire sortir de la misère, en atten-

(1) Le talent de mademoiselle de Camargo avait ouvert les portes de l'Opéra à toute sa famille. « Son frère, violoniste à l'orchestre de l'Académie, recevait 450 livres par an, plus 50 livres pour la partie de cor *dans l'occasion*. » Ce frère avait été danseur, il figurait dans *Roland*, en 1727.

« dant des jours plus heureux. Il a fait donner à l'un des « instructions pour la musique, à d'autres pour la peinture, « à d'autres pour la danse. Dans ce nombre sont deux filles, « actuellement âgées, l'une de dix-huit ans, l'autre de « treize.

« Comme le feu roi, de glorieuse mémoire, a voulu qu'on « pût être à l'Opéra sans déroger, le suppliant, ayant été sol- « licité et même forcé, par des personnes qui savaient les « grandes dispositions de l'aînée, n a pu s'empêcher de con- « sentir à ce qu'elles entrassent à l'Opéra, mais sous la con- « dition que lui ou son épouse les conduiraient et les repren- « draient en sortant. En effet, l'aînée, qui y est depuis trois « ans (1), s'est toujours bien comportée, et cette conduite a « été universellement admirée, aussi bien que sa danse.

« Mais, depuis trois ans, M. le comte de Melun a usé de « séduction et de voies également indignes de lui et du sup- « pliant...

« Il a osé proposer au suppliant de consentir à la débauche « de sa fille, et lui a offert, pour cela, de lui abandonner les « appointements qu'elle a à l'Opéra. Le suppliant ayant traité « comme il le devait cette proposition, le comte a trouvé le « moyen de s'introduire pendant plusieurs nuits dans la « chambre de ses filles, et enfin, du 10 au 11 du mois de mai, « il les a enlevées toutes deux, et les tient actuellement en « son hôtel, à Paris, rue de la Couture-Saint-Gervais.

« Le suppliant, ainsi déshonoré, ainsi que ses filles, pour-

(1) Ce digne monsieur de Cuppi se trompe, sa fille n'était à l'Opéra que depuis deux ans.

« suivrait à l'ordinaire, si le ravisseur était un simple parti-« culier, et les lois établies par Sa Majesté et ses augustes « prédécesseurs veulent que le rapt soit puni de mort. Il y a « double crime. Deux sœurs enlevées, dont l'une âgée de « dix-huit ans, l'autre de treize.

« Mais le suppliant, ayant pour partie une personne du « rang du comte de Melun, est obligé de recourir au législa-« teur, et espère de la bonté du roi qu'il lui fera rendre jus-« tice, et qu'il ordonnera au comte de Melun d'épouser la fille « aînée du suppliant et de doter la cadette.

« Il ne peut que par là réparer une injure si sanglante... »

M. de Cuppi n'était pas dégoûté, un bon mariage lui suffisait. La requête réjouit fort le cardinal. Enlever des fillettes de treize ans, c'était alors un jeu de prince.

Moins de huit jours après cette équipée, la petite Sophie retournait chez son père. Elle n'y resta pas longtemps. Être enlevée était chez elle une vocation. Libre de par la loi de l'Opéra, Marie-Anne resta à l'hôtel de la rue des Coutures-Saint-Gervais.

Quant au noble maître à danser, voyant bien que toutes ses démarches étaient inutiles, et qu'il ne pouvait sauver sa fille, il ne songea plus qu'à sauver les appointements.

***

Le comte de Melun avait su vaincre, il ne sut pas garder sa conquête. L'imprudent! il commit la faute d'introduire dans le sanctuaire de ses amours un de ses cousins, M. de

Marteille, lieutenant aux armées du roi. Mademoiselle de Camargo partit au bras de ce cousin.

Ce fut, dit-on, l'amour le plus sérieux de sa vie. Il aurait pu être éternel si M. de Marteille n'avait reçu l'ordre de rejoindre son régiment qui se battait en Flandre. Il partit et fut tué à la première affaire.

Mademoiselle de Camargo fut frappée au cœur, mais elle eut la force de cacher sa douleur, et n'en dansa que de plus belle ; puis, — pour s'étourdir sans doute, — elle s'empressa de donner à feu M. de Marteille de nombreux successeurs.

Déjà ce n'était plus la nymphe timide et rougissante des premiers jours. Le magasin de l'Opéra de la rue Saint-Nicaise en savait long sur son compte. En 1731, elle avait eu le temps de s'aguerrir assez, pour n'être point déplacée aux fêtes de Gruer.

Riche et généreux, Gruer avait la réputation d'un amphitryon magnifique, lorsqu'il obtint pour trente années le privilége de l'Académie royale de musique. Chez lui la chère était exquise et délicate. Son cuisinier était un des premiers de Paris. Nommé directeur, il ne songea qu'à donner à ses fêtes un irrésistible attrait. Il mit à contribution tout l'Opéra. L'orchestre s'établissait dans une salle voisine de celle du festin, et les beautés les plus célèbres de la danse et du chant se mêlaient aux invités. « Souper ou dîner chez Gruer était une faveur pour les plus huppés de la cour. » Si au dessert le propos devenait libre et le geste hardi, personne ne songeait à s'en plaindre.

On allait cependant un peu loin, quelquefois. Un certain 15 juin 1731, par exemple, après un festin inondé de cham-

pagne, où assistaient mesdemoiselles Pélissier et Petitpas, mademoiselle Du Tillet, l'aînée, dite *la Constitution,* la fille d'un nonce du pape, s'il vous plaît, et mademoiselle de Camargo, fantaisie prit aux convives d'organiser un bal primitif et dépouillé de vains ornements. Il était deux heures de l'après-midi, il faisait chaud, les fenêtres étaient ouvertes, si bien que les voisins, les passants, plus de mille personnes purent assister à cette petite fête de famille.

Le bon roi Louis XV s'amusa beaucoup de cette espièglerie, dont on le régala à son petit-lever, mais on ôta à Gruer son privilége. Il dut sa destitution bien moins au scandale causé, qu'aux intrigues de ses deux associés, Lecomte de Saint-Gilles et le président Lebœuf. Ce fut du reste un bonheur, on le sauva ainsi d'une ruine certaine. Lecomte, qui recueillit l'héritage, était sans ressources au bout de dix mois.

Mademoiselle de Camargo avait, à ce moment, 2,400 livres d'appointements, que son père, le susceptible hidalgo, touchait religieusement. Mais elle pouvait facilement se passer de cette chétive somme. La fortune lui venait par la même porte que les amants. « Outre l'argent comptant, on lui connaissait pour plus de cinquante mille livres de pierreries ; » et quand, par aventure, on lui offrait « une écuelle d'or remplie de doubles louis, » elle n'avait pas le courage de la refuser.

Elle était au marquis de Sourdis, qui se ruinait pour elle et venait de lui faire présent d'une parure magnifique, lorsque le comte de Clermont « l'aperçut et en tomba amoureux. » Il n'eut pas besoin de recourir à l'enlèvement.

Louis de Bourbon, comte de Clermont, fils de Louis III,

prince de Condé, est assurément un des plus singuliers et des plus curieux personnages du XVIII[e] siècle. « Il n'était ni chair ni poisson; » moitié prêtre, moitié soldat, prince du sang et tonsuré, il était abbé de six riches abbayes et, muni d'un bref du pape, il conduisait au feu trois régiments. Il fut, de plus, académicien et l'un des premiers grands maîtres de la franc-maçonnerie en France.

C'est lui qui, rééditant le mot de Charles-Quint, prétendait « qu'il est plus difficile de conduire des moines que de discipliner des soldats. » Les ordres sacrés n'étaient pas son fait; mais, « à le voir au feu, on reconnaissait bien qu'il avait dans les veines du sang de Condé. » A la bataille de Raucoux, il fit merveille, ainsi que le prouvent ces vers qui coururent tout Paris :

> Deux Clermont ont été présents à cette affaire :
> L'abbé parut combattre en brave militaire,
> Et le militaire en abbé.

L'abbé colonel avait vingt-cinq ans, quand son cœur s'alluma aux éclairs des yeux noirs de la Camargo. Jeune, riche, beau, « cousin du roi, » par-dessus le marché, il était l'homme de la mode. Généreux, il jetait sans compter, aux quatre vents de ses caprices, les revenus considérables de ses abbayes. Il était alors, en même temps, l'amant de mademoiselle Quoniam, la plus jolie des rôtisseuses, et de madame la duchesse de Bouillon.

Tout à son nouvel amour, il céda la rôtisseuse à son neveu, le prince de Conti, et la duchesse au marquis de Sourdis. Ce fut simplement un échange, de ce côté.

Avec le comte de Clermont, la Camargo arrive à la plus haute fortune. Il ne sait rien lui refuser, ou plutôt il ne lui laisse pas le temps de rien souhaiter. L'argent de ses abbayes, du Bec, de Chalis, ne lui suffisent plus. Il s'endette. Quand il ne trouve plus à emprunter, il ruse pour en tirer de sa mère.

Montcrif, qui était secrétaire des commandements du comte de Clermont, perdit sa place pour n'avoir pas voulu se prêter à ses intentions :

« On a dit plusieurs raisons de la disgrâce de M. de Montcrif; la vraie est que madame la duchesse, la mère, lui ayant demandé un état des dettes les plus pressées du comte de Clermont, il le fit avec son maître. Cet état ne montant qu'à cinquante mille livres, Son Altesse lui dit qu'il fallait le recomposer et le porter jusqu'à quatre-vingts, et que les dix mille écus de surplus serviraient à faire un cadeau à Camargo. Mais Montcrif, abusant de la confiance de son maître, fit part du complot à madame la duchesse, qui l'a sacrifié. »

« Peu soucieux de son rang et des devoirs de son état, » M. de Clermont semble prendre plaisir à s'afficher avec sa maîtresse. Ce n'est plus un caprice, c'est une passion. Un soir, ayant fait trop d'efforts pour s'élever en dansant, mademoiselle de Camargo tombe malade presque sérieusement. Voilà le comte au désespoir, il ne veut céder à personne le soin de veiller celle qu'il aime.

Et ce grand amour est partagé. Le colonel part-il ? la danseuse est inconsolable, elle s'habille tout de noir, et jure qu'elle ne dansera plus, jusqu'au retour de son abbé chéri.

De retour, M. de Clermont s'avise de devenir jaloux du

public et des applaudissements. C'était s'y prendre un peu tard. Il veut sa Camargo pour lui tout seul, et il la retire de l'Opéra. Grande douleur de tous les amateurs de la danse. Plus de Camargo, plus d'étoile ! Qui la remplacera ?

Plus tard, en 1737, le comte voulut joindre à sa mense la riche abbaye de Saint-Germain-des-Prés, d'un revenu de cent soixante mille livres. Cela valait bien quelques sacrifices à l'opinion, et surtout aux volontés de la cour. Il parut pris subitement d'un accès de dévotion et se sépara de sa maîtresse avec éclat. « M. de Clermont est en retraite, disait-on, et on ne sait ce que Camargo est devenue. »

Bientôt le bruit se répandit qu'arrêtée par les ordres du roi, mademoiselle de Camargo venait d'être enfermée à Sainte-Pélagie (1). C'était un faux bruit que le comte lui-même avait fait courir, il fut vite démenti. Le public n'en était pas sa dupe, et on disait : « Le roi vient d'accorder l'abbaye de Saint-Germain à M. de Clermont, et l'abbaye de Montmartre à Camargo. »

Cependant, l'abbaye de Saint-Germain ne venait pas. L'abbé se lassa de la contrainte, et de plus belle se remit à aimer sa maîtresse à la face de tout Paris. Elle voulait reparaître à l'Opéra, il sut bien l'en empêcher.

(1) Fontan utilisa cette anecdocte lorsqu'il écrivit son drame de *la Camargo*, destiné surtout à mettre en relief les talents variés de madame Albert. Au 4e acte, il enfermait la danseuse à Saint-Lazare. Non content de cette captivité, M. le duc de Lionne signifiait à la pauvre enfant qu'elle eût à l'aimer sur l'heure, ou bien à partir sans délai pour le Nouveau-Monde, avec les *Malheureuses* que M. le lieutenant-criminel y expédiait tous les ans pour peupler l'Amérique.

« Camargo fait tous ses efforts pour remonter sur le théâtre, et le comte de Clermont s'y oppose toujours avec la même opiniâtreté. Il en est si amoureux, qu'il est jaloux même des plaisirs que le public partage avec lui en la voyant danser. C'est pousser la délicatesse bien loin. C'est cependant son seul motif. Elle s'est bien fait payer le sacrifice. M. le comte vient de vendre au roi son duché de Châteauroux deux millions six cent mille livres, et il lui a fait un présent de cent mille francs. »

Cent mille francs pour tant d'amour, ce n'était guère, et il ne faudrait pas pour si peu accuser mademoiselle de Camargo de cupidité. « Il ne tenait qu'à elle d'avoir la somme entière. » Que n'aurait pas fait le comte pour lui plaire ! Il ne pouvait se séparer d'elle, et quand, par hasard, elle n'était pas là, « il aimait à s'entourer de ses portraits. » Ce n'est pas pour lui, cependant, que Lancret a dessiné la tête de mademoiselle de Camargo, ce portrait charmant reproduit par la gravure, et au-dessous duquel La Faye avait écrit ce quatrain idiot :

Fidèle aux lois de la cadence,
Je forme au gré de l'art les pas les plus hardis,
Originale dans ma danse,
Je peux le disputer aux ballons, aux Blondis.

Elle vint enfin, cette abbaye tant désirée de Saint-Germain-des-Prés. Mais déjà l'amour du comte touchait à son déclin. Mademoiselle de Camargo ne jouit pas longtemps des délices de ce château de Berny, ravissante maison des champs de l'abbaye où Clermont bravait les quolibets et les chansons.

Clermont de rien ne se soucie,
Pourvu qu'il caresse sa mie.
Et bon, bon, je t'en réponds,
S'il l'entretient des biens d'église,
Sanchez en cela l'autorise,
Et son, son, son, ah! voyez donc!...
Un peu de tricherie dans la vie
Est toujours de saison.

A Berny, mademoiselle de Camargo put voir poser la première pierre de la salle de spectacle que faisait construire le prince-abbé de Clermont. Sur ce théâtre, elle devait danser, pour la plus grande joie des moines ravis. Hélas! une obscure figurante, mademoiselle Le Duc, lui enleva le cœur de son amant.

*
* *

En 1740, mademoiselle de Camargo était rentrée à l'Opéra, et nous la retrouvons dans le prologue des *Fêtes grecques et romaines* :

Légère et forte en sa souplesse,
La vive Camargo sautait.

Mais elle avait une rivale, une rivale terrible qui avait grandi pendant sa retraite de quatre années, mademoiselle Sallé. Désormais il fallut partager les applaudissements du public et les louanges des poètes.

Entre les deux danseuses, ce fut une guerre sans merci. Leurs genres cependant étaient aussi différents que possible. Tandis que Camargo s'élevait à faire croire qu'elle allait tou-

cher aux frises, « plus haut, plus haut, toujours plns haut, » Sallé s'avançait nonchalante et voluptueuse, sans risquer jamais une pirouette, sans battre jamais un entrechat. C'était la danse d'élévation et la danse d'expression en présence. Vainement on essaya de les mettre d'accord. Voltaire lui-même y perdit ses rimes. Avec quelle adresse, cependant, il leur avait partagé les éloges dans ce galant madrigal :

Ah! Camargo, que vous êtes brillante!
Mais que Sallé, grands dieux! est ravissante!
Que vos pas sont légers, et que les siens sont doux!
Elle est inimitable et vous êtes nouvelle.
Les Nymphes sautent comme vous,
Et les Grâces dansent comme elle.

N'en déplaise au patriarche de Ferney, mademoiselle de Camargo dansait merveilleusement, et ne sautait pas. Des trois étoiles qui brillaient alors au ciel du ballet, c'était elle encore qui enlevait le plus d'applaudissements :

De Camargo, de Sallé, de Roland,
Maint connaisseur exalte le talent.
Sallé, dit l'un, l'emporte par la grâce,
Roland, dit l'autre, excelle en enjouement,
Et chacun voit avec étonnement
Les pas hardis, la noble et vive audace
De Camargo.

Entre les trois la victoire balance.
Mais si j'étais le berger fabuleux,
Je ne sais quoi de grand, de merveilleux
Me forcerait à couronner la danse
De Camargo.

A la fin du premier acte de *Pyrame et Thisbé* se trouvait un duo charmant, d'un rhythme sautillant, d'une mélodie facile ; mademoiselle de Camargo dansait sur l'ensemble de ce duo qui obtint le plus grand succès. Bientôt il devint populaire, « on voulut le chanter dans les salons ; bien plus, on le dansa. » Et le duo favori devint une contredanse qui prit le nom de la danseuse à la mode.

« C'est le premier air d'opéra qu'on ait mis en contredanse. » On a dansé *la Camargo* pendant cent ans.

« *La Camargo* est aussi la première contredanse à laquelle on ait adapté ces longs récits en couplets que les vaudevillistes appellent *couplets de facture.* » Le premier de ces récits avait trait à mademoiselle de Camargo, mais il est en vérité impossible d'en citer un seul vers.

Après avoir tant dansé, mademoiselle de Camargo voulut chanter. C'est dans Eglé des *Talents lyriques* qu'elle « essaya de surmonter cette double difficulté. » Elle avait une très-jolie voix et obtint un grand succès, mais elle ne renouvela jamais l'épreuve.

Enfin, en 1751, elle quitta définitivement le théâtre. Elle se retirait avec une pension de retraite de 1,500 livres et une belle fortune. De ce moment elle ne fit plus guère parler d'elle. Elle vivait comme « une bonne bourgeoise, assidue à sa paroisse, toujours entourée d'une douzaine de chiens qu'elle affectionnait beaucoup. »

On ne se souvenait plus d'elle, on racontait son histoire comme la légende de *la Fée au petit pied,* lorsque, le 18 avril 1770, on apprit que mademoiselle de Camargo venait de mourir.

De ses mille et un amants, un ami lui était resté. Elle lui légua ses chiens. « En retour, il lui fit faire un enterrement superbe. »

« Tout le monde, dit Grimm, admirait, aux obsèques de mademoiselle Camargo, les tentures blanc et bleu, symbole de virginité refusé aux personnes mariées, mais qu'on accorde toujours aux prêtresses de Terpsichore. »



MADAME DUGAZON

1773—1821

L'autre soir, dit une chronique de 1786, à la Comédie-Italienne, avant le lever du rideau, un compositeur allemand, arrivé à Paris de la veille, disait à M. Grétry :

— Jamais vous ne me ferez admettre l'opéra comique tel que vous l'entendez en France ; c'est un genre faux et bâtard que je ne puis comprendre.

— Attendez un peu, répondit simplement M. Grétry.

La toile se leva, madame Dugazon parut, et bientôt l'Allemand, surpris, ravi, transporté, était forcé de se rendre et d'applaudir de toutes ses forces.

C'est qu'en effet cette comédienne charmante personnifie merveilleusement ce vieil opéra-comique français qui charmait nos aïeux, et dont se moquent si fort aujourd'hui les illustres qui ont remplacé la mélodie par des combinaisons algébriques. Elle est la reine de la comédie à ariettes, de la

tendre romance, de ces airs simples et gracieux que soupiraient si bien Elleviou et Martin. Son répertoire, si varié, résume ce genre si éminemment national, tour à tour naïf et spirituel, léger, passionné, pathétique ou sentimental; ce genre dont Nicolo, Grétry, Monsigny et Dalayrac ont été les maîtres.

Douée d'un instinct admirable, madame Dugazon atteignit la perfection, ou plutôt elle fut la perfection même. Elle est restée le modèle inimitable. Aussi a-t-elle eu cette rare fortune de donner son nom aux rôles de son emploi, — rôles de sa jeunesse et de son âge mûr. — Aujourd'hui encore, au théâtre, on dit : les *jeunes Dugazon* et les *mères Dugazon*.

Louise-Rosalie Lefèvre est née à Berlin en 1753. Elle avait huit ans lorsque ses parents l'envoyèrent à Paris. Fille d'un acteur de la Comédie-Française, toute jeune elle fut destinée au théâtre. Elle devait être danseuse, et c'est comme danseuse qu'elle débuta avec sa sœur à la Comédie-Italienne en 1767. Elle parut pour la première fois dans un pas de deux du ballet ajouté à la *Nouvelle école des Femmes*.

Elle sautillait de son mieux, et avec un certain succès, lorsque Grétry remarqua sa gentillesse, sa mine futée et son œil éveillé. Il s'approcha d'elle et la fit causer. La fillette montra tant d'esprit, que le maître lui promit un bout de rôle dans sa première œuvre. Il tint parole, et lorsqu'en 1769 il donna *Lucile*, c'est pour la petite Lefèvre qu'il composa l'air charmant de :

On dit qu'à quinze ans.

Cet essai décida de son avenir. Elle avait dit son air avec

tant de grâce, avec une si séduisante naïveté, que Grétry, dont les prévisions étaient dépassées, lui conseilla d'étudier sérieusement la musique, lui promettant bien de ne pas l'oublier. De ce jour, « elle partagea son temps entre la danse qui était son devoir, et l'étude du chant qui était sa passion. »

Pour réussir, elle était à bonne école. Madame Favart avait consenti à l'aider de ses conseils. Dès le premier jour, cette aimable femme avait prévu que la petite Lefèvre était appelée à recueillir sa succession à l'Opéra-Comique; elle n'en fut pas jalouse, et, — dévouement bien rare, — elle fit tout pour aider à ses surprenantes dispositions. Les leçons ne furent pas perdues pour la jeune comédienne, et même elle fut reconnaissante. Si plus tard elle fit oublier au public sa bienfaitrice, jamais elle ne l'oublia; et vieille, retirée du théâtre, elle n'en parlait que les larmes aux yeux. Mais, hélas! enlevée subitement, à quarante-cinq ans à peine, madame Favart ne put jouir des succès de son élève.

Enfin, en 1774, on donna à mademoiselle Lefèvre un vrai rôle. Elle s'essaya dans Pauline de *Sylvain*. Le succès fut énorme. D'un bond elle arrivait au premier rang, qu'elle ne quitta plus. Et, d'année en année, son succès ne fit que croître, comme son talent. Chacune de ses créations fut un triomphe. *Les Evénements imprévus*, *l'Amant jaloux*, *les Amours d'été*, et bien d'autre pièces encore lui durent toute leur vogue. Adoptée comme pensionnaire de la Comédie-Italienne dès 1774, elle ne fut reçue sociétaire que deux ans plus tard, au mois d'avril 1776.

Mais bien avant la Comédie-Italienne, le public l'avait adoptée. N'avait-elle pas tout ce qu'il fallait pour plaire, pour

être adorée du parterre : jeunesse, beauté, talent? C'était à qui célèbrerait « sa voix sympathique, son naturel enchanteur, son exquise sensibilité, sa gaieté si communicative, son jeu si émouvant et si passionné. »

Elle n'était peut-être pas très-belle, mais « adorablement jolie et surtout gentille. » Elle avait les traits fins, la physionomie mobile, « la bouche spirituelle, tantôt moqueuse, tantôt boudeuse, » et avant tout des yeux charmants avec de longs cils, et qui tour à tour « brillaient de malice et de gaieté, ou se voilaient pour laisser couler de douces larmes. » Sa taille, « sans être élevée, était bien proportionnée, et tous ses mouvements avaient un charme extrême. »

Riche de tant de dons naturels, elle devait être entourée, courtisée, adulée. Elle le fut plus qu'aucune comédienne de son temps. Les offres les plus brillantes lui furent faites; entre tous elle n'avait qu'à choisir. Elle choisit mal. Elle se maria, absolument comme dans les opéras comiques qu'elle jouait si bien. Elle épousa Dugazon, de la Comédie-Française.

C'était véritablement un grand comédien que ce sieur Dugazon, un comique de premier ordre, en dépit de son mauvais goût et de sa passion pour tout ce qui était bas, trivial ou burlesque. A une connaissance approfondie de son art, il joignait le masque le plus surprenant, par sa mobilité, qui se soit vu au théâtre. « Par le jeu ou la contraction de certains muscles du visage, il possédait la faculté de se défigurer instantanément, et si complétement qu'il devenait méconnaissable. » Il abusait de ses jeux de physionomie, et jamais on ne vit pareil grimacier. Mais lorsqu'il ne tombait pas dans la charge, il était inimitable dans ses bons rôles, et

Dazincourt ne parvint pas à l'éclipser. Nul comme lui n'a joué Scapin des *Fourberies*, M. Jourdain du *Bourgeois*, Mascarille de *l'Etourdi*, et Sganarelle de *Don Juan*.

Mais si l'acteur était excellent, l'homme était tout à fait insupportable. Hâbleur, gouailleur, querelleur, un coup d'épée ne lui coûtait pas plus qu'un coup de langue. Etourdissant de verve gasconne, spirituellement moqueur, réunissant comme personne les imitations et les caricatures, il pouvait amuser et faire rire aux larmes (1), mais il était bon

(1) « Il avait une facilité incroyable pour copier la physionomie, le geste, les habitudes du corps, et jusqu'à la figure de qui bon lui semblait. Véritablement il changeait de visage et prenait celui d'autrui. Mais où il montra le mieux son talent dans ce genre, ce fut un soir, avec M. d'Aigrefeuille, ancien conseiller au parlement, bien connu du temps du grand chancelier Cambacérès dont il ne quittait pas l'hôtel. C'était un petit homme replet et tout d'une pièce, son geste était rapide, ses bras étaient courts et retirés en arrière; ses gros yeux ronds lui donnaient un air étonné tout à fait comique.

M. d'Aigrefeuille arrive un soir au foyer du Théâtre-Français et se met à causer avec Dugazon d'une manière très-vive. Celui-ci, qui paraissait entièrement occupé de ce que lui disait son interlocuteur, répondait les yeux attachés sur les siens de manière à fixer son regard; pendant ce temps, il prenait ses attitudes, ses mouvements, sa voix, enfin il imitait toute sa pantomime de façon à lui ressembler parfaitement.

Ils étaient debout sous le lustre et parlaient avec chaleur tout en gesticulant. Ceux qui étaient à quelque distance s'apercevaient insensiblement de cette scène des deux sosies, et se sauvaient pour ne pas éclater de rire. Cela dura longtemps, et M. d'Aigrefeuille fut le seul qui ne s'aperçut de rien. »

de le tenir à distance; sa familiarité était dangereuse, et il devenait très-vite familier.

Il était reçu dans les plus hautes sociétés, mais à titre seulement de bouffon, et il s'était très-gaiement résigné à ce rôle, s'en vengeant le plus qu'il pouvait et sur l'un et sur l'autre. Parasite effronté, on ne se débarrassait pas de lui aisément. Son sang-froid, lorsqu'il se fourrait dans quelque passe difficile, défie toute croyance, et son audace allait jusqu'à l'impudence. Mystificateur acharné, railleur implacable, il passait sa vie à inventer des plaisanteries et des mystifications dont quelques-unes étaient vraiment sinistres.

C'est à Dugazon que s'adressa Louis XVI, un jour que, mécontent de voir la reine suivre les bals de l'Opéra malgré ses avis, il avait trouvé, pensait-il, un moyen de l'en dégoûter.

Le roi, en grand secret, fit venir le comédien, et lui donna l'ordre positif « d'engueuler » S. M. Marie-Antoinette, absolument comme la dernière des bourgeoises, et sans nul ménagement.

Dugazon obéit le plus volontiers du monde. Au bal suivant, déguisé en poissarde, il prit la reine à partie. Il fut, — c'était l'ordre formel du roi, — si grossier, si impudent, si audacieux, que les spectateurs en étaient épouvantés.

— Eh bien ? demanda le lendemain Louis XVI à Marie-Antoinette.

— Jamais, répondit la pauvre reine, la folle, l'imprudente, jamais je ne m'étais tant amusée qu'hier.

Tel est l'homme qu'épousa mademoiselle Lefèvre.

Le mari était taquin et jaloux, la femme coquette et jolie,

le ménage ne fut pas longtemps heureux. La lune de miel fut une lune rousse. Un mois après la noce, les nouveaux époux étaient comme chien et chat. Un an après, ils remplissaient Paris du scandale de leurs querelles. La femme ne se piquait plus de fidélité et ne se cachait guère, le mari allait partout, contant de la façon la plus bouffonne ses infortunes conjugales.

Le premier esclandre grave eut lieu en 1778, bien peu de temps après le succès de madame Dugazon dans *les Oreilles de Midas*, où elle avait dû prendre le rôle de madame Trial, alors gravement indisposée. Bachaumont raconte l'histoire tout au long :

M. de Cazes, fils du fermier général, jeune maître des requêtes, était devenu amoureux fou de madame Dugazon. Elle ne fut pas trop cruelle. Pour mieux cacher son jeu et s'assurer des entrevues, M. de Cazes présenta Dugazon chez son père. Là, l'acteur et le magistrat faisaient souvent des parades, pour amuser la compagnie et le maître de la maison.

Comment Dugazon se douta-t-il des motifs de son introduction dans cette famille et du bon accueil qu'il y recevait, on n'en sait rien. Toujours est-il que, saisi de jalousie et voulant avoir une preuve complète de l'infidélité de sa moitié, un matin, il s'introduisit dans la chambre de M. de Cazes.

Avant que le jeune homme soit revenu de sa surprise, le mari ferme les portes, et, sortant un pistolet de sa poche, le met sur la gorge de M. de Cazes, et lui déclare qu'il sait tout, et qu'il va le tuer sur l'heure s'il ne lui rend le portrait et les lettres de sa femme.

Le malheureux amant croit que madame Dugazon a parlé, ou qu'il a été trahi; bref, il remet les lettres et le portrait au mari, qui se retire enchanté de son expédition.

Cependant M. de Cazes revient vite de sa frayeur. Il s'élance sur les pas du comédien, et le poursuit dans les escaliers en criant : « — Au voleur ! à l'assassin ! qu'on arrête ce coquin ! »

Mais Dugazon, sans s'effaroucher ni précipiter son pas, répond avec un grand sang-froid :

« — A merveille, monsieur, bien joué ! la scène est excellente. Les domestiques y seraient pris, s'ils n'étaient accoutumés à nos farces. »

Avec ces propos, il gagne la porte, et laisse les valets fort incertains si c'est ou non une comédie.

A quelques jours de là, M. de Cazes se trouvait sur le théâtre de la Comédie-Italienne après la représentation. Dugazon l'aperçoit. Il laisse écouler la foule, et, dans un moment où personne ne le regarde, il applique *presto* quatre ou cinq bons coups de canne sur les épaules du maître des requêtes.

M. de Cazes se retourne furieux, voit son rival, fait des menaces. On ne sait ce que cela veut dire, on approche. Dugazon, sans se déconcerter, lui demande qu'il s'explique, si c'est encore une parade qu'il veut jouer.

Le magistrat, alors, perd la tête de rage, et lui répond qu'il est un assassin, qu'il vient de lui donner des coups de canne.

L'acteur persiffle : Il prétend que ce n'est pas possible, qu'un histrion comme lui n'aurait jamais cette effronterie.

Il n'y avait pas de témoins, l'affaire n'eut pas de suites.

Certes, si jamais homme a été excusable, c'est bien Dugazon en cette circonstance. Tel n'est pas l'avis de Bachaumont. Il prend l'aventure au tragique. « Il n'y a pas de quoi rire, dit-il, mais ce qu'on ne pardonne pas au sieur Dugazon, c'est de s'être vanté de tout, et principalement des coups de canne, dans différents soupers. Cela révolte les honnêtes gens. »

On doit convenir que les honnêtes gens d'alors se révoltaient facilement. Fallait-il donc que Dugazon trompé fût encore content, par-dessus le marché?

Mais c'est vainement qu'il aurait prétendu mystifier tous les amants de madame. Il n'aurait pas eu assez de ses jours pour se venger des nuits. L'oiseau chanteur avait pris sa volée et ne revenait plus guère à la cage conjugale.

Cependant, en 1779, Dugazon avait encore la faiblesse d'être jaloux de sa femme.

Elle avait alors pour amant un certain M. de Langeac, colonel, chevalier de Saint-Louis, fort connu, presque célèbre par une volée indigne de coups de pied et de coups de poing que s'était permis de lui administrer Guérin, chirurgien du prince de Conti.

Le mari, furieux, écrivit à son infidèle une longue lettre où, après lui avoir rappelé toutes ses escapades et énuméré ses trop nombreuses fantaisies, il lui reprochait amèrement d'avoir accepté les hommages d'un Langeac.

Madame Dugazon n'eut rien de plus pressé que de montrer le billet doux à son amant.

Celui-ci, outré, se trouvant chez un nommé Salle, directeur du Vauxhal d'hiver, où il y avait beaucoup de monde,

parla de cette lettre et jura qu'il donnerait cent coups de bâton à l'histrion.

Précisément le comédien, qui entrait, entendit la menace. Il s'avança vers le marquis et le pria de lui apprendre quel jour il se proposait de lui donner ces coups de bâton, afin de se mettre en état de les rendre.

A quoi l'autre riposta par un soufflet.

Le comédien nerveux se jeta sur lui, et lui en appliqua deux ou trois. Heureusement on les sépara.

Cette aventure n'eut pas plus de suites que l'autre. Le marquis de Langeac ne pouvait se mesurer avec un histrion. Force lui fut de mettre les soufflets de Dugazon avec ceux de Guérin.

Ce fut du reste une des dernières équipées scandaleuses de Dugazon. Il se résigna et n'en mourut pas. Le mari et la femme se séparèrent définitivement, et à la Révolution se hâtèrent de divorcer.

Mais déjà madame Dugazon avait abandonné le marquis de Langeac. Un riche bourgeois, qui tranchait du financier ami des arts, Boudreau, venait de lui faire présent d'une petite maison, galante bonbonnière, meublée de la cave au grenier avec un goût exquis.

Elle ne fit qu'y passer. Elle n'avait pas eu le temps encore de faire l'inventaire de toutes les somptueuses fantaisies accumulées par l'amoureux bourgeois, qu'elle se laissait prendre aux séductions d'un jeune étranger millionnaire, le comte de S..... Elle allait peut-être l'aimer sérieusement, lorsque, rappelé subitement dans son pays, il partit.

C'est à ce moment (1782), et pendant que de ci et de là elle

cherchait quelques distractions, qu'elle « s'empara, » dit la chronique scandaleuse, d'un jeune et joli garçon qui arrivait de Bordeaux. « Il avait dix-huit ans, une figure intéressante au possible, et la voix la plus surprenante, la plus merveilleuse qu'on puisse imaginer. »

Sans savoir une note de musique, il imitait à s'y tromper les voix des acteurs et des actrices et tous les instruments de l'orchestre. A lui seul il exécutait un opéra entier.

Ce jeune prodige fut vite à la mode. Les plus célèbres comédiennes en raffolaient, c'était à qui des filles du grand ton et même des nobles dames le fixerait.

Madame Dugazon le confisqua.

Ce jeune homme était Garat, fils d'un avocat de Bordeaux, neveu de l'homme de lettres de ce nom qui, sous l'Empire, devait être élevé à la dignité de sénateur.

> Deux Garat sont connus, l'un écrit, l'autre chante.
> Admirez, j'y consens, leurs talents que l'on vante,
> Mais ne préférez pas, si vous formez un vœu,
> La cervelle de l'oncle au gosier du neveu.

Il n'était pas besoin de cette épigramme de Rivarol. Des deux Garat on n'en connaît qu'un, ce n'est pas le sénateur. Celui qu'on aime, qu'on admire, qu'on adule, c'est le chanteur, le roi de la romance, l'enfant gâté du succès, le coryphée des incroyables, l'idole du Directoire, la coqueluche des merveilleuses. Il paraît, et la reine Marie-Antoinette l'envoie chercher dans un carrosse à six chevaux. Plus tard, il déclarera à M. de Talleyrand qu'il ne peut plus dîner chez lui, ayant failli attendre. Garat, c'est ce mortel au bonheur si impertinent

qu'on a pu lui faire dire sans invraisemblance ce mot que peut-être il a dit : « Ma parole suprême, j'ai trop de félicité pour un mortel. »

Madame Dugazon ne fut certes pas sans influence sur le talent et sur les débuts du jeune Garat. Mais elle ne sut pas retenir longtemps « ce brillant papillon, volage comme ses pareils, qui n'avait qu'à ouvrir les ailes pour butiner sur les plus belles fleurs le suc du plaisir. »

Mais en dépit de cette existence folle, de cette vie bruyante et agitée, de ces aventures, de ces libres amours, madame Dugazon gardait à l'Opéra-Comique son prestige et ses succès. Acceptait-elle un rôle dans une pièce, la réussite était assurée. Aussi, auteurs et compositeurs étaient à ses ordres, il faudrait dire à ses pieds.

Une pièce de Monvel, dont Desaides avait écrit la musique, marque le commencement de la période la plus brillante de la charmante comédienne. C'est le 30 juin 1783 que la Comédie-Italienne donna *Blaise et Babet.* Ce petit opéra fut pour madame Dugazon un magnifique triomphe. « Il est impossible, dit un critique, de rêver une Babet plus adorable. On n'avait point vu encore tant d'art et tant de naturel réunis, tant de sensibilité et tant de passion. »

Tel était le succès de la pièce que, dès la troisième représentation, la reine voulut la voir, et, après l'avoir vue, elle envia le rôle de l'actrice. On monta donc *Blaise et Babet* au royal théâtre de Trianon. Marie-Antoinette jouait Babet.

Madame Dugazon, mandée à la cour, présida avec Fleury aux répétitions et aida la reine de ses conseils. Ils ne furent

pas perdus. A en croire Fleury, la reine de France égala presque la comédienne dans ce rôle de Babet.

« Elle était à applaudir mille fois, dit-il dans ses *Mémoires*, lorsqu'elle se dépitait, froissait ses fleurs, les jetait dans la corbeille et s'écriait avec le plus joli hochement qu'on puisse imaginer : — Tu m'as fait endéver,... endève !... endève !...

« C'était un si heureux mélange de bouderie et de sentiment, de larmes et de dépit, de colère et d'amour, que j'ai vu s'en émouvoir de vains courtisans, et, tout courtisans qu'ils étaient, oublier d'applaudir pour pleurer. »

Le moment approchait où madame Dugazon allait, à son tour, faire pleurer à chaudes larmes Paris et la France entière, dans *Nina ou la folle par amour*.

Une anecdote rapportée par les Gazettes avait inspiré à Marsollier l'idée de cette pièce :

On racontait que près de Sédan une jeune fille, qui attendait son amant pour l'épouser, était allée au-devant de lui sur la route. Une personne qu'elle rencontra lui apprit que cet amant était mort. Sa douleur fut si grande qu'elle perdit la raison. Jusqu'à sa mort, pendant plus de dix ans, elle fit tous les jours plus de deux lieues à pied pour aller à l'endroit où elle avait espéré rencontrer celui qu'elle aimait. Arrivée là, elle s'asseyait, et passait la journée à attendre. Enfin, lorsque la nuit venait, elle reprenait le chemin de la ville, en disant : — « Allons, il n'est pas encore arrivé. Je reviendrai demain. »

Sa *Nina* terminée, Marsollier la porta à Dalayrac, qui vit de suite tout le parti qu'il pouvait en tirer. La musique fut

rapidement faite. Mais alors les deux auteurs furent pris de peur. Mettre une folle sur la scène, quelle audace! n'était-ce pas s'exposer à une chute honteuse?

Pendant qu'ils hésitaient ainsi, mademoiselle Guimard leur proposa d'essayer leur pièce sur son théâtre particulier. Ils acceptèrent. C'était une belle partie à jouer.

C'est donc sur cette scène érotique du temple de la Chaussée-d'Antin, sur ces planches où tant de fois avaient bondi les coryphées de la fricassée, que madame Dugazon aborda le rôle de Nina, devant la plus belle compagnie de nobles dames, de grands seigneurs et de courtisanes.

L'effet fut prodigieux. Si prodigieux, que, le 15 mai 1786, la toile de la Comédie-Italienne se levait sur ***Nina ou la folle par amour***.

Dire le succès, l'enthousiasme, les larmes, les bravos, est impossible. Six fois de suite, à la fin de la pièce, la « sublime folle » fut rappelée. Le public ne pouvait se rassasier de l'applaudir. Et à chaque representation le succès augmenta; il paraissait inépuisable. Tous les soirs la foule se pressait aux portes. « Les hommes y allaient s'attendrir aux douleurs que peut causer leur abandon, les femmes venaient y chercher des émotions et le secret des larmes. » Il ne se passait pas de soirée sans que quelque femme se trouvât mal.

La folie devint tout à coup une maladie à la mode. Dans les salons, une foule de jeunes femmes s'exerçaient à jouer le rôle de madame Dugazon. On variait, on cherchait des nuances, des mouvements nouveaux.

La critique essaya bien de s'élever contre cet engouement ridicule, contre un succès qu'elle déclarait incompréhensible;

encre et papier perdus. Pédants et beaux-esprits criaient : Le sujet est monstrueux, la pièce est insipide, la musique est détestable, l'art se perd, l'art est perdu. Le public laissait crier, et les recettes de la Comédie-Italienne s'élevaient plus que jamais.

C'est que chaque spectateur était un peu de l'avis de celui qui, le soir de la première représentation, avait improvisé ce huitain en l'honneur de Nina-Dugazon :

Tous les cœurs sont émus à tes divins accords,
On ne sait qu'admirer, ton génie ou tes charmes.
Tu pleures, aussitôt tu fais couler mes larmes :
Qui donc resterait froid à tes brûlants transports?
Mais la toile se baisse et la pièce est finie,
O touchante Nina, sublime Dugazon,
Aussitôt cesse ta folie,
Mais moi, d'amour pour toi j'ai perdu la raison.

Jamais, en effet, madame Dugazon ne s'était élevée si haut, et ce rôle, malgré bien d'autres succès encore, resta son triomphe. « Elle avait su atteindre la limite extrême qui sépare la pitié de la répulsion. » Elle était déchirante. C'est bien elle qui fit le succès énorme de Nina, et ce n'est pas sans raison qu'on disait : « Marsollier a fait les paroles, Dalayrac la musique, et madame Dugazon a fait la pièce. »

Mais la province, à son tour, voulait applaudir la comédienne adorée. Elle partit pour Lyon, où l'attendaient des fêtes admirables. On ne lui éleva pas d'arc de triomphe, mais on lut sur la scène des vers en son honneur, et on la couronna de fleurs, aux trépignements d'une salle en délire.

Alors elle est, à elle seule, la vogue de la Comédie-Italienne, cette pépinière de jolies femmes. S'absente-t-elle, la direction consternée voit s'enfuir son public, les loges sont vides, le désert se fait.

Au printemps de 1786, tout à coup elle part pour Londres, tentée par l'or anglais, dit-on; en réalité, entraînée par un jeune homme qu'elle aime. Aussitôt les habitués prennent le deuil. Les directeurs lui écrivent pour la conjurer de revenir, mais elle ne veut pas revenir. Elle se trouve bien où elle est, et écrit qu'on peut disposer de ses rôles. Comment faire? On essaie de la faire doubler, le parterre se révolte. Ni la belle madame Pitrot, ni la jolie Lescot, ni la charmante Colombe ne trouvent grâce. Enfin elle daigne revenir, et avec elle la fortune, les applaudissements, la foule, la vogue enfin.

On comprend, on s'explique cet enthousiasme, lorsqu'on connaît le talent de madame Dugazon, si souple et si divers, si franc et si fin tout à la fois. Elle avait la naïveté qui séduit et qui charme, la verve qui entraîne, une grâce sans pareille, et dans les situations fortes une ardente sensibilité et une émotion passionnée.

« Ce n'était pas une cantatrice, a dit Grétry, c'était une comédienne *parlant le chant* avec l'accent le plus vrai et l'expression la plus passionnée. »

Grétry n'est pas parfaitement juste lorsqu'il s'exprime ainsi. La voix de madame Dugazon manquait peut-être d'étendue, mais elle était juste, flexible, et d'un timbre enchanteur. Son éducation musicale était fort incomplète, mais ses dons naturels rachetaient et au-delà ce défaut.

« Quelle femme étonnante! s'écriait Boïeldieu, après la

représentation du *Calife de Bagdad*, on dit qu'elle ne sait pas la musique, et pourtant je n'ai jamais entendu chanter avec autant de goût et d'expression, de naturel et de vérité. »

Telle était la comédienne. Pour la femme, tous ceux qui l'ont connue l'ont aimée. Spirituelle sans méchanceté, sa douce malice ne blessa jamais un ami. Tous les auteurs qui ont travaillé pour elle, lui ont gardé la plus vive et la plus sincère affection. Sedaine, Étienne, Marsollier, Dalayrac, Laujon, Arnaud, et bien d'autres encore, la traitaient en amie dévouée. Sincèrement obligeante, elle aplanit pour plus d'un les difficultés du théâtre ; Bouilly disait qu'il lui devait tout.

D'un désintéressement admirable, elle resta toujours pauvre, l'argent n'était rien pour elle. A une époque où des Jupiters de toutes conditions sollicitaient l'honneur de descendre chez elle en pluie d'or, nous la voyons assez gênée pour écrire à un ami et lui demander cinquante louis à emprunter.

Sa médiocrité ne l'empêchait pas d'être charitable, elle donnait ce qu'elle pouvait, et comme elle pouvait. En 1784, l'hiver fut rude pour les pauvres gens. Madame Dugazon, la première, émit l'avis d'annoncer des représentations au bénéfice des malheureux qui souffraient de la faim et du froid. Ces représentations furent des plus fructueuses.

L'Église, dit Bachaumont, fut fort aise du secours qui lui arrivait. Mais, toujours tolérante, elle décida que les curés ne pouvaient toucher directement l'argent des mains des comédiens, et que les aumônes devaient se purifier en passant par la caisse du lieutenant de police.

Ces difficultés soulevées si fort à propos inspirèrent à « un plaisant » cette jolie épître adressée par saint Augustin à madame Dugazon et à ses camarades :

Salut à la troupe italique,
A ce comité catholique
Dont le cœur loyal s'attendrit
Sur la calamité publique,
C'est le fils de sainte Monique,
C'est Augustin qui vous écrit.
Oui, mes amis, par cette épître,
J'abjure maint et maint chapitre
Où j'ai frondé votre métier
Comme un tant soit peu diabolique.
. . . .
Oui, sans être garant de rien,
Je croirais qu'un comédien
Risque, s'il est homme de bien,
D'être sauvé tout comme un autre.
Un mime, en face d'un apôtre,
C'est un scandale, dira-t-on;
Saint Paul à côté de Rosière,
Trial vis à vis de saint Pierre,
Et bienheureuse Dugazon
Aux pieds d'un diacre ou d'un vicaire,
Le paradis serait bouffon.
Tant pis pour qui s'en scandalise :
Allez au ciel par vos vertus
Et laissez clabauder l'Eglise.

« Madame Dugazon était encore dans tout l'éclat et la force de son talent, lorsqu'une circonstanoe imprévue vint donner à ses heureuses facultés une direction nouvelle. » Sa taille

ayant épaissi subitement, elle abandonna les rôles de soubrettes et d'amoureuses, et prit l'emploi des jeunes mères. Jaloux de conserver une actrice qui assurait le succès de toutes les pièces où elle jouait, les auteurs entrèrent dans ses vues et lui firent à l'envi les rôles qu'elle désirait.

Son triomphe dans ce nouveau genre ne fut pas moins grand, et, pour en donner une idée, il suffit de citer ses créations de *Camille ou le souterrain,* — un succès qui effaça presque celui de *Nina;* — de *Pierre le Grand,* de *Maison à vendre,* du *Secret,* de *Pauvre femme,* du *Calife de Bagdad,* et de *Marianne.*

La Révolution atteignit madame Dugazon dans ce qu'elle aimait : elle aimait la famille royale, la reine. Lorsque tant d'autres insultaient aux idoles qu'ils encensaient la veille, la comédienne eut au moins le courage de laisser éclater ses sentiments. Et c'était du vrai courage ; la lettre suivante, empruntée à une Anglaise, madame Elliot, la brillante maîtresse du prince de Galles et du duc d'Orléans, le prouverait au besoin :

« Après le 20 juin 1792, ceux qui voulaient du bien à la famille royale souhaitèrent que la reine se fît voir quelquefois en public avec le Dauphin, intéressant et bel enfant, et sa charmante fille, Madame Royale.

« Elle alla donc à la Comédie-Italienne, avec ses enfants, madame Elisabeth, sœur du roi, et madame de Tourzel, gouvernante des enfants de France. Ce fut la dernière fois que la reine parut en public. J'étais dans ma loge, juste en face de celle de la reine, et comme elle était beaucoup plus intéressante que le spectacle, j'eus toujours les yeux fixés sur elle et sur sa famille.

« On donnait les *Evénements imprévus*, et madame Dugazon jouait la soubrette.

« Sa Majesté, dès son entrée dans la salle, parut fort triste. Elle fut très-impressionnée par les applaudissements, et je la vis plusieurs fois essuyer ses yeux. Le petit Dauphin, qui resta sur ses genoux toute la soirée, semblait inquiet de savoir la cause des larmes de sa malheureuse mère.

« On la voyait le caresser; l'assistance, bien disposée, paraissait s'attendrir sur la cruelle situation de cette belle reine.

« Dans la pièce se trouve un duo chanté par la soubrette et le valet, et madame Dugazon dit :

J'aime mon maître tendrement,
Ah! combien j'aime ma maîtresse...

« Comme en disant cela elle mettait la main sur son cœur et regardait la reine, tout le monde saisit parfaitement l'allusion.

« Aussitôt, quelques jacobins qui étaient dans la salle sautèrent sur le théâtre, et si les acteurs n'avaient pas caché madame Dugazon, ils l'auraient certainement égorgée; ils chassèrent alors de la salle la pauvre reine et sa famille, et tout ce que la garde put faire fut de les remettre sains et saufs dans leurs carrosses.

« Pendant ce temps, le parti de la reine se mit à battre les jacobins, mais les soldats intervinrent, et cette rixe n'eut pas de suites. »

De cette soirée, madame Dugazon ne se montra guère, et, à la fin de 1792, elle se retira, « prétextant l'altération de sa santé,

mais en réalité pour ne pas jouer dans des pièces contraires à ses principes, » vertu rare, qui ferait honneur à plus d'un homme politique.

« Elle pleurait ses maîtres, dit un critique de la Restauration, tandis que son indigne époux (1) se faisait remarquer parmi les forcenés de la Terreur et menait au massacre les hordes sanguinaires. »

Au retour de l'ordre, madame Dugazon se décida à reparaître, et son retour fut accueilli avec un vif plaisir. Elle fut applaudie comme aux plus beaux jours de sa jeunesse. Un homme qui depuis a acquis une certaine célébrité, et qui avait alors un poste important en province, écrivait à un de ses amis :

« Idolâtre de musique, quand je devrais voler au poste où m'appelle la voix de l'honneur, je trahis mes serments et je reste à Paris, où m'enchaînent les accents enchanteurs de madame Dugazon. »

Depuis sa rentrée aux Italiens, elle n'était que pensionnaire ; en 1801, après la réunion des deux opéras-comiques au théâtre Feydeau, elle fut reçue sociétaire et fit partie du conseil d'administration.

(1) La politique ne porta pas bonheur à Dugazon. Après le 9 thermidor, les spectateurs qui voyaient sous le manteau de Scapin l'aide-de-camp du fameux Santerre, furent pour lui sévères jusqu'à la dureté. Tout autre que lui aurait été accablé et se serait retiré devant les huées. Il tint tête et, peu à peu, le public lui pardonna. En 1807, il quitta le théâtre, mais déjà les idées de cet exalté étaient fort dérangées, et en 1809 il mourut, fou furieux, dans sa propriété de Sandillon, non loin d'Orléans.

Enfin, en 1806, elle se retira définitivement.

La Restauration combla les vœux de madame Dugazon. — « Je sens que maintenant je mourrai plus heureuse, » disait-elle à ses amis.

Elle partit pour Saint-Ouen, et des premières obtint une audience du roi.

Son émotion était grande, lorsqu'on l'introduisit près de Louis XVIII. Elle se jeta à ses pieds en fondant en larmes.

Le roi la releva avec bonté :

— « Vous ne m'avez pas oublié, lui dit-il, et moi je me souviens toujours du plaisir que vous m'avez donné à Versailles. Je suis bien fâché que l'état de votre santé vous ait fait quitter le théâtre, j'aurais été enchanté de vous y revoir. »

On perd de vue madame Dugazon après cette audience royale. Elle vivait fort retirée, entourée d'un petit cercle d'amis. Toutes ses affections s'étaient concentrées sur son fils Gustave, jeune compositeur élève de Berton et de Gossec, qui donnait alors les plus belles espérances.

Successivement Gustave Dugazon fit représenter : *Marguerite de Waldemar* (1812). *la Noce écossaise* (1814) et *le Chevalier d'industrie* (1818), à Feydeau. On a encore de lui deux ballets, *les Fiancés de Caserte* et *Alfred le Grand*, donnés à l'Opéra.

Mais ces pièces ne furent que médiocrement goûtées, et il mourut peu d'années après sa mère (1826) sans avoir obtenu un succès.

On dit que lorsque son fils avait une pièce en répétition, madame Dugazon tombait malade d'anxiété, et ne se remettait qu'après la première représentation.

Elle était fort souffrante depuis longtemps, lorsqu'elle mourut, le 21 septembre 1821. Il y avait foule à son convoi. Au Père-Lachaise, Bouilly, son ami de vingt ans, prononça son oraison funèbre.

La dernière pensée de madame Dugazon avait été pour son fils.

— Je lui défends, avait-elle dit, de suivre mon convoi.

MADEMOISELLE CONTAT

(1760-1812)

Nous sommes en l'an de grâce et d'extravagance 1784. Une admirable année! Vous plaît-il d'en ouïr les merveilles?

Dix-sept cent quatre-vingt-quatre! C'est le temps des modes à la Marlborough, des fracs écarlates, des petits chapeaux, des grandes bourses à cheveux.

Les femmes ont quitté leurs paniers immenses pour se glisser dans d'étroits fourreaux, vêtements aimables qui dessinent les formes et accusent le nu. Elles ont enfin résolu le problème, trouvé le secret de montrer décemment leurs charmes.

Les hommes ont adopté les gilets à estampes; sur leur poitrine ils étalent des tableaux, fleurs, paysages, faits historiques. Les boutons sont autant de portraits. Ils représentent

les héros du jour : d'Estaing, Broglie, La Fayette. Il n'est pas un petit-maître qui n'ait son *gilet des grands hommes.*

En cette année, l'hiver a d'effroyables rigueurs; jamais on ne s'était tant amusé. La misère est le prétexte et l'aiguillon du plaisir. La Seine est prise, les approvisionnements n'arrivent plus; ce ne sont que bals et festins. Le bois et le pain vont manquer, dit-on; quelques jeunes seigneurs, après souper, mettent le feu à leur petite maison. Les glaces amoncelées barricadent les rues; c'est à qui montrera les plus gracieux traîneaux. Des pauvres meurent de faim et de froid; on chante, on danse, on joue la comédie pour les pauvres.

Cependant le peuple utilise la neige, il en élève au roi et à la reine des monuments de reconnaissance éternelle, qui fondent au premier rayon de soleil.

Alors, les machines aérostatiques font fureur. On essaie de liquider la banqueroute du prince de Guéménée. La France entière veut monter en ballon et naviguer dans les airs. On prend parti pour ou contre Blanchard ou Pilâtre du Rozier. Le verbeux Linguet entasse mémoires sur mémoires. La Fayette et Rochambeau fondent, avec les officiers qui ont servi en Amérique, la société de *Cincinnatus.* Le duc de Chartres se fait boutiquier. Mercier imprime : *Mon bonnet de nuit.* Les *Lettres édifiantes* d'un vieux Blanc-Manteau détaillent l'ensemble effrayant des milices ecclésiastiques. Les baquets de Mesmer font rage. Tout Paris court aux réservoirs de magnétisme animal. On s'arrache les verges Déloniennes. La salle des crises est trop étroite pour tous ceux qui veulent en goûter les enchantements. La grande querelle des Saint-Val et de la Vestris divise la cour et la ville.

Garat qui chante si bien, Louet qui a joué du clavecin devant la reine, sont, de par M. Calonne, nommés administrateurs. On ne parle que d'économie, et le gaspillage est insensé. Toute la noblesse, la reine en tête, monte sur les planches. De toutes parts arrivent au roi des remontrances. Deux grands seigneurs se disputent l'épée à la main le rôle de l'ours dans le *Chasseur et la Laitière*. Le comte d'Artois va s'enfermer trois jours à la Trappe, histoire de voir. Un prince du sang se fait funambule. Mademoiselle Bertin veut intenter un procès au curé de Saint-Sulpice, qui est devenu marchande de modes et a transformé sa sacristie en magasin de chiffons.

Après tout cela, pour attirer l'attention, il faut quelque chose de hardi, de surprenant : un coup de pistolet au milieu d'un concert grotesque.

Beaumarchais, pour couronner cette année folle, fait représenter *la Folle journée*.

La cour est exécutée en effigie, la cour assiste à son exécution, et elle applaudit ; elle s'arrache les places, elle rit, elle est ravie.

Ecrire le *Mariage de Figaro* n'est pas aisé, le faire jouer est un miracle. Mais Beaumarchais est l'homme des difficultés, l'impossible l'attire, la lutte lui donne des forces. Abattu, il retrouve en touchant terre une vigueur nouvelle. Il a créé son héros à son image, l'intrigue est son élément. Comme il connaît son siècle, il connaît la cour, il marche d'un pas sûr et ferme sur ce terrain glissant. Il sait par cœur les courtisans et leurs faiblesses. Ces petits hommes sont des pantins dont il tient les fils ; il les fait se mouvoir à son gré.

Le roi lui-même a dit : — « Je ne veux pas que cette pièce soit jouée. » On répète ce mot à Beaumarchais. — « Alors, elle le sera, » répond-il.

Et rien ne le rebute. Pour arracher une autorisation, il fait cinquante-neuf fois le voyage du Marais à la police. Puis, il a l'art d'intéresser tout le monde à son succès. Ses ennemis surtout lui servent. Il flatte l'un, défie l'autre, oppose celui-ci à celui-là. Il s'est placé sous l'égide du comte d'Artois, le comte d'Artois le défend et lui assure la protection de la reine. Il a encore pour lui M. Hue de Miromesnil. M. de Vaudreuil fait de la réussite une affaire personnelle.

Cependant le *Mariage de Figaro* a été lu aux acteurs qui l'ont acclamé. On le répète à bas bruit, en secret. On le répète sur le théâtre des *Menus*. On va le jouer, plus de mille personnes ont assisté aux dernières répétitions, Beaumarchais a déjà distribué des cartes d'entrée : un ordre arrive qui défend aux comédiens français de représenter les *Noces*, sous peine de désobéissance.

Tout est de nouveau perdu, mais non pour longtemps. M. de Vaudreuil obtient qu'on jouera la pièce chez lui, à Gennevilliers, sur son théâtre. Elle y est jouée en effet, devant l'élite de la cour, devant la reine même, cachée avec le comte d'Artois dans une loge grillée.

La partie est comme gagnée : Beaumarchais est parvenu à se rendre favorable le baron de Breteuil. Comment? Il a fait agir le comte d'Artois et la reine. Bien des jolies solliciteuses sont allées prier pour le pauvre auteur, et M. le ministre, dans son cabinet bleu, n'est pas inaccessible aux séductions mondaines.

M. de Breteuil est revenu de ses préventions, mais il veut entendre la pièce, la soumettre à un comité de son choix. Jour est pris pour la lecture. Beaumarchais arrive son manuscrit sous le bras. Le ministre, Champfort, Rulhières, Gaillard, madame de Matignon prennent place et écoutent. Beaumarchais déclare qu'il acceptera tous les retranchements sans réserve; mais si on l'arrête, il discute, se défend, séduit, gagne sa cause. M. de Breteuil dit un mot. — « Je m'en empare, » s'écrie Beaumarchais; il fera le succès du quatrième acte. Voilà le ministre collaborateur. Rien n'a été retranché, et la pièce est sauvée. Et, enfin, le 27 avril 1784, la Comédie affiche, avec permission, *le Mariage de Figaro ou la Folle journée.*

Dix heures avant l'ouverture des bureaux, la capitale entière est aux portes de la Comédie-Française. Quel triomphe pour Beaumarchais! S'il aime le bruit, il en a. Toute la cour, les princes du sang, les princes de la famille royale s'arrachent les places. Dès onze heures, les valets de pied de la duchesse de Bourbon ont été expédiés pour attendre la distribution des billets. La comtesse d'Ossun, forçant son caractère, fait, pour passer, politesse à tout le monde. Madame de Talleyrand, l'avare, paie triple une loge. Les cordons bleus, perdus dans la foule, coudoient les valets et les savoyards. Dès le matin, les loges des acteurs et des actrices ont été envahies. La grosse marquise de Montmorin a demandé asile à la gentille Olivier. Desessarts offre à dîner sur le pouce à madame de Sénectère. La princesse de Chimay et madame de Matignon attendent l'ouverture chez mademoiselle Saint-Val.

Et quel auditoire, dans la salle trop étroite! La princesse

de Lamballe, l'aimable duchesse de Polignac, la spirituelle marquise d'Andlau, la belle madame de Balby et madame de Simiane, plus belle encore. Puis, ce sont mesdames de Châlons, d'Estourmel, de Laval, d'Espare, la duchesse de Lauzun, mesdames de Lascuse et d'Avaray. Les perles et les diamants ruissellent dans les loges; dans l'ombre, debout, on aperçoit des grands cordons, qui se haussent sur la pointe des pieds pour voir et pour entendre. On se croirait au théâtre de la cour, en un jour de gala.

Dès cette première représentation, le succès fut immense, incroyable, prodigieux. Il dépassait toutes les espérances et des auteurs et des acteurs. Les vingt premières représentations produisirent plus de cent mille livres.

— « Je sais, disait Beaumarchais, quelque chose de plus fou que ma pièce, c'est son succès. »

Or, ce succès, la critique fit tout au monde pour l'arrêter. Elle y émoussa ses plumes. Ce qui se noircit de papier contre l'homme et contre son chef-d'œuvre est incalculable. C'était le temps des aménités littéraires et anonymes. On déclarait la pièce absurde, immorale, monstrueuse. Pour l'auteur, ce n'était rien moins qu'un impudent coquin, un scélérat, un intrigant.

Lui ne faisait que rire, tout heureux de ce débordement d'invectives qui était, selon lui, l'essence même du succès. Les satires et les chansons le touchaient si peu que lui-même, dit-on, composa une épigramme, non la plus mauvaise, qu'il allait récitant partout. C'était, à ce qu'il prétendait, pour encourager les rimailleurs; agissant ainsi comme ces pauvres acrobates qui, avant de faire la quête, mettent en guise d'appât

quelques sous à eux dans la sébile. Il n'était d'ailleurs pas besoin de ce petit charlatanisme, Beaumarchais avait pour lui le public, de même qu'il eut la postérité.

Cette *Folle journée,* qui assurait à son auteur l'immortalité, révéla pour la première fois au public les qualités précieuses, le talent souple et fin d'une actrice jusqu'alors restée dans l'ombre, mademoiselle Contat.

Beaumarchais, qui se connaissait en talent, l'avait remarquée dans les jeunes amoureuses, et lorsqu'il distribua sa pièce, c'est à cette ingénue de comédie qu'il confia le rôle éblouissant de la spirituelle mais peu ingénue Suzanne.

Ce choix, qui surprit fort tous les comédiens, souleva des réclamations. Mademoiselle Fannier, qui jouait les soubrettes avec un certain éclat, écrivit pour retenir ce rôle comme étant de son emploi. Beaumarchais, qui était dans son droit, maintint son choix. Il fut bien inspiré.

On n'avait point encore vu, à la Comédie-Française, une soubrette si piquante et si déliée. Suzanne-Contat fut étourdissante de verve, de gaieté et d'entrain. « Impossible d'être plus délicieusement coquine, plus coquette, plus amoureuse, plus honnêtement rouée. »

A la première représentation, une bonne part des bravos fut pour elle. La pièce était à peine finie, que Préville, surpris, enchanté, vient lui sauter au cou devant tout le monde; puis, à haute voix, dit : — « Voilà la première infidélité qu'on me fait faire à mademoiselle Dangeville. »

Pour qui connaît le célèbre acteur et son admiration passionnée pour celle qui avait mérité le surnom d'Inimitable, cet élan d'enthousiasme vaut dix volumes d'éloges.

Enfin, la réputation si brillante de mademoiselle Contat commençait. Le ciel de la Comédie-Française comptait une étoile de plus.

Et certes, le sort lui devait bien cette faveur ou plutôt cette revanche. Depuis assez longtemps reléguée dans l'ombre par les actrices qui tenaient en premier son emploi, elle attendait son heure et sa place au soleil.

Louise Contat avait alors vingt-quatre ans. De même que son talent était dans tout son éclat, sa beauté célèbre arrivait à son complet épanouissement. Jamais elle n'avait été plus olie. Sans être très-grande, elle était admirablement bien faite. Toute sa personne respirait une suprême distinction. Soubrette alerte et vive, elle savait prendre le ton et la noble démarche des plus grandes dames de la cour. De grands yeux, tour à tour langoureux ou pétillants de malice, éclairaient son visage charmant et d'un ovale parfait. Sa physionomie mobile était piquante et spirituelle. Le sourire, qui errait sur ses lèvres d'un dessin exquis, découvrait des dents fines et blanches. Enfin, sa voix claire n'avait que des notes sympathiques.

« C'est une admirable Vénus, dit un pamphlet du temps, taillée par quelque grand sculpteur dans un bloc du marbre le plus blanc. Seulement, il n'a pas eu le temps d'achever son ouvrage, et il a confié les mains et les pieds à quelqu'un de ses manœuvres. » Ses pieds et ses mains, en effet, laissaient à désirer. Mais elle savait dissimuler cette imperfection, et à la scène nul ne s'en inquiétait.

Née à Paris le 17 juin 1760, Louise Contat fut déclarée actrice qu'elle n'avait pas six mois. C'est sur les planches d'un

théâtre qu'elle apprit à marcher; elle bégayait encore que déjà on lui faisait épeler des rôles. Dès l'âge de douze ans, elle serait partie pour quelque petite ville avec une troupe nomade, sans madame Préville, qui la protégeait et qui lui sauva les ennuis et les déboires de la province, alors sans pitié pour les pauvres comédiens.

Préville et sa femme furent ses premiers professeurs. Celle-ci, dont le jeu était trop réglé, dont le talent semblait trop appris par cœur, comme celui de Larive, paralysa les moyens de la petite Contat. Préville en revanche lui fut très-utile. Jamais élève ne fut plus digne d'un tel maître. Etonné de l'intelligence précoce de l'enfant, le grand comédien lui consacra tous ses soins. « Non, dit Fleury, qu'elle n'eût trouvé d'elle-même tous les secrets d'un art qui, en définitive, ne s'enseigne pas; mais Préville voulait lui rendre plus faciles les éléments de la diction, solfége de la parole qu'il faut apprendre nécessairement pour se présenter en public, mais que plus nécessairement encore il faut oublier si on veut réussir. »

C'est le 3 février 1776 que la future grande coquette débuta dans Atalide de *Bajazet*, puis dans *Zaïre*, puis dans *Britannicus*, où elle jouait Junie.

Ses débuts ne firent pas sensation. Elle avait peu de dispositions pour la tragédie. « Mademoiselle Contat vient de débuter, dit Laharpe, avec une jolie figure, mais pas de voix et peu de talent. » Grimm ne lui est guère plus favorable. « Elle est médiocre dans la tragédie, écrit-il, et elle a des gestes maniérés, mais elle a une agréable figure et des yeux spirituels. »

Sur la beauté tout le monde est d'accord. Mais en ce temps vraiment barbare, la beauté, pour réussir au théâtre, ne suffisait pas. Il fallait quelque chose encore. Ce quelque chose, mademoiselle Contat le possédait, mais nul ne s'en doutait encore.

Elle eut donc peu de succès. En même temps qu'elle, avait débuté, dans les rôles de jeune princesse, mademoiselle Vadé, qui n'avait ni sa figure, ni son esprit, ni même ses aptitudes. Cependant, précisément pour ces motifs on lui opposa mademoiselle Vadé. Aucune de ces dames de la Comédie-Française ne la redoutait.

« Mais les progrès de mademoiselle Vadé, désignée à la faveur, allaient lentement; ceux de Contat eussent été rapides si elle avait obtenu la permission d'avoir du talent. On ne le lui permettait pas. Cependant cette opposition même la servit. On triomphe deux fois, lorsqu'en réussissant on donne un démenti à ses détracteurs. Elle ne jouait donc que les rôles dont les autres actrices ne voulaient point. On ne la laissait paraître que dans les mauvaises pièces et elle cherchait à les rendre meilleures. »

Malgré de tels procédés elle ne se décourageait pas. Elle travaillait, et elle travaillait utilement, comme elle le prouva bien plus tard.

« Le plaisir et l'amour guettaient alors les jeunes comédiennes dans les coulisses. » Mademoiselle Contat était trop jolie pour manquer d'adorateurs. Pour commencer, elle tomba mal.

Son premier grand amour fut un certain M. de Lubsac, — un vrai chevalier de comédie, — qui avait un grade dans

la maison du roi. Il était d'assez petite naissance, pauvre comme un Gascon, mais beau comme Apollon, galant autant que Boufflers, et spirituel par-dessus.

Il fit à mademoiselle Contat une cour si assidue qu'enfin il réussit à se faire aimer, et même à faire renvoyer un financier, fort assidu près de la jeune actrice.

Ce charmant cavalier n'avait que deux petits défauts : il aimait le vin et le jeu. Le jeu surtout ! Au biribi, en une nuit de déveine, il aurait sans remords risqué sa jolie maîtresse. Il ne la joua pourtant pas elle-même, mais il joua tout ce qu'elle possédait de diamants et de bijoux... et il perdit.

Un soir, au moment de partir pour une fête, mademoiselle Contat cherche ses parûres. O désespoir ! Tous les écrins sont vides. Rien, il ne reste plus rien. Elle allait crier au voleur, appeler la garde. Lubsac pensa qu'autant valait ne point initier le commissaire aux petits secrets du ménage, il avoua sa faute. Il avait tout pris et l'avait porté en gage.

Fureur de l'actrice. Désolation du chevalier.

— Ah ! si j'avais seulement quelques louis, s'écrie-t-il en se tordant les mains, j'aurais vite réparé mon crime.

— Comment cela ? demande mademoiselle Contat, qui entrevoit une lueur d'espoir.

— Oui, reprend le repentant Lubsac, je me sens en jeu ce soir, mais je n'ai rien à perdre, rien...

Le repentir du coupable est si comique, que mademoiselle Contat se laisse toucher. Bientôt un rayon de gaieté se fait jour à travers ses larmes, elle rit. Alors le cavalier achève de la convaincre, si bien qu'elle lui confie deux louis, les seuls qu'elle possède.

M. de Lubsac sort, et une heure ne s'est pas écoulée qu'il reparaît triomphant, le biribi a été clément. Il rapporte toutes les parures engagées, et il lui reste encore quelques louis.

Comment tenir rigueur à un tel amant! Cette liaison cependant ne fut qu'un orage de quelques mois. Mademoiselle Contat ne tarda pas à se dégoûter de ce chevalier par trop à la mode.

Le départ de M. de Lubsac emplit de joie le cœur du financier. Il reparut à la comédie où on ne le voyait presque plus, et bientôt il recommença à mettre aux pieds de mademoiselle Contat et son cœur et ses sacs. Il fut repoussé, pourtant. Peut-être parce qu'il avait été maladroit.

Un soir que mademoiselle Contat causait dans les coulisses avec M. de Laval, il s'approcha d'elle, et après « lui avoir rappelé qu'il l'adorait depuis longtemps déjà, il lui demanda si son tour d'être aimé n'arriverait pas. »

L'actrice, indignée, lui répondit que, « fût-il dix fois plus riche encore, elle ne lui reconnaîtrait pas le droit d'être aussi impudent, » et elle lui tourna le dos.

Ce n'est pas qu'elle méprisât complétement l'argent; à quelques mois de là elle grignotait le plus gaiement du monde le patrimoine du marquis de Maupeou.

Le marquis était amoureux, il était riche, jamais actrice ne rêva plus généreux amant. Il monta une maison à mademoiselle Contat, il la comblait de cadeaux, et la parait de diamants magnifiques. De plus, soumis comme un esclave antique, il obéissait sans murmurer à tous ses caprices.

Eh bien! elle ne garda pas ce phénix des amants. Elle le quitta comme il venait d'être nommé colonel du régiment de

Bourgogne. Pauvre marquis! Son grade ne le consolait pas de la perte de sa maîtresse. La douleur lui faisait si bien perdre la raison, qu'il proposa à mademoiselle Contat de l'épouser et de quitter la France avec elle.

Par bonheur pour le Théâtre-Français, elle refusa. L'ambitieuse! elle avait des vues plus hautes. Elle venait de faire la conquête d'un « grand prince, » du premier gentilhomme de France après le roi, du comte d'Artois, pour tout dire. Nulle femme alors ne savait résister à un prince du sang. Pour une actrice c'eût été un crime de lèse-majesté.

Voilà donc mademoiselle Contat aimée du prince d'Artois. Elle n'en est pas médiocrement fière. Comme elle étale sa victoire! Comme on la jalouse. Bientôt elle est enceinte; quel honneur!

Cependant la fortune ne répondait pas à une destinée si haute. Il y avait des jours où la belle comédienne regrettait le temps où, sans compter, elle puisait à la bourse du marquis de Maupeou. Non que le prince fût avare. L'argent avait beau lui coûter beaucoup à gagner, il le prodiguait, mais souvent il n'avait pas d'argent. Ses dépenses étaient si grandes!

Mademoiselle Contat crut donc pouvoir se permettre une petite ruse pour réveiller un peu la générosité de son royal amant.

Elle fit fabriquer sur un papier timbré une assignation pour payer une somme de 10,000 livres, et la laissa, comme par oubli, sur sa cheminée.

Son Altesse Royale arrive, voit le papier et veut le lire.

La comédienne fait semblant de l'en empêcher et de ne céder qu'à regret à la curiosité de l'auguste amant.

Le prince lui dit qu'elle a eu tort de ne pas se confier à lui, qu'il se charge de la dette, et emporte l'assignation. Le lendemain, en effet, il lui envoie un arrêt de surséance pour un an.

Cette royale lésinerie indigna mademoiselle Contat. Elle, qui avait été si joyeuse en voyant le comte d'Artois glisser l'assignation dans sa poche. Quelle déception! Un instant elle eut l'idée de planter là ce prince trop économe.

Elle aurait eu tort. Il n'avait vraiment voulu que plaisanter. Il le prouva dès le lendemain, en envoyant à sa maîtresse un présent magnifique, précieuse compensation et gage de réconciliation.

Il était si facile à un prince du sang d'être généreux sans bourse délier. Ainsi, le comte d'Artois avait fait obtenir à sa charmante amie une autorisation pour donner à jouer le Biribi. Ce privilége, mademoiselle Contat l'avait cédé à un maître de paume, qui, en échange, lui comptait tous les mois cent beaux louis d'or. Cela valait autrement mieux qu'un bureau de tabac.

Hélas! cette source si agréable de revenus tarit tout à coup. Ce qui était venu par la flûte s'en alla par le tambour. Le parlement, qui ne se piquait pas de galanterie, s'avisait, de temps à autre, de trouver immoraux les jeux de hasard. En ces occasions, on mandait M. le lieutenant de police, on le réprimandait, et on lui recommandait la plus grande sévérité contre les maisons de jeu particulières. A la suite d'une semonce de ce genre, le tripot de mademoiselle Contat fut fermé.

Un malheur ne vient jamais seul. Vers la fin de cette même

année, la jolie comédienne fit présent au comte d'Artois d'une petite fille. Mais il y avait eu de la brouille dans le ménage. Son Altesse, saisie de scrupules rétrospectifs, ne voulut plus tenir ses promesses, et refusa de reconnaître l'enfant.

Le prince était volage, l'actrice aimait le plaisir, ils ne tardèrent pas à se séparer.

Fleury, le spirituel acteur de la Comédie-Française, n'était pas alors indifférent à sa belle camarade. On le disait au foyer, mais tout bas, car ce n'était qu'un bruit, et chacun savait que le successeur officiel du comte d'Artois était M. Desentelles, intendant des menus.

« Ils se sont mis à trois pour porter le lourd fardeau de l'existence, dit une chronique, et ils paraissent très-satisfaits de cet honnête accommodement.» Les créanciers de mademoiselle Contat étaient moins satisfaits. Elle en avait beaucoup, continuant à mener un train digne de la maîtresse du frère du roi. Et ni Fleury, ni M. Desentelles ne remuaient des millions. Pressée de toutes parts, menacée jusque dans son mobilier, elle se décida à faire un retour sur le passé. « Le comte d'Artois lui envoya mille louis en trois fois; M. de Maupeou lui fit tenir six mille livres : » c'était de quoi payer les dettes les plus criardes, de quoi acheter la paix pour quelque temps.

En dépit de tous les événements, Fleury, dans la suite, resta toujours l'ami fidèle et dévoué de mademoiselle Contat. Il en parle dans ses *Mémoires* comme d'une bonne et excellente sœur. Jeunes tous deux, comédiens de talent tous deux, tenus dans l'ombre par des intrigues jalouses, longtemps ils furent en butte à la mauvaise humeur du public.

« Pour moi, ajoute modestement l'excellent acteur, cela se conçoit encore, mais Contat, si jeune, si jolie, si spirituelle! Souvent, elle pleurait de chagrin, et quittait la scène, navrée de l'accueil glacé qu'elle trouvait dans la salle. »

C'était, entre ces deux artistes méconnus, une touchante fraternité de bons offices. Chacun d'eux avait foi en l'avenir de l'autre, et ils se soutenaient, se consolaient, éloignaient le découragement, en attendant un avenir et des rôles meilleurs.

Si mademoiselle Contat est un peu l'obligée de Fleury, en revanche, il lui doit beaucoup. Il lui doit le premier rôle où il fit sensation, — toute sa destinée de comédien, — et il l'avoue de bonne grâce.

Mais c'est toute une histoire.

En ce temps-là, le wiski était la voiture obligée de toute femme à la mode.

> On maudissait ces chars légers
> Qu'un seul coursier guide et promène,
> Entre le meurtre et le danger
> Courant Paris comme une arène.

En sa qualité d'élégante, mademoiselle Contat avait un wiski, et, toujours pour obéir aux impérieuses prescriptions de la mode, elle conduisait elle-même et brûlait le pavé, en dépit des ordonnances de M. de Crosne.

Malheureusement pour les piétons, elle tenait les rênes avec plus de grâce que d'habileté. Un jour, vers le milieu du Pont-Neuf elle heurte et renverse presque un passant.

Elle arrête aussitôt, et, étant dans son tort, elle reproche

au malheureux d'avoir commis une imprudence, d'avoir essayé de traverser le pont, de s'être, en un mot, jeté à la tête de son cheval.

Lui, le plus galamment du monde, s'excuse, répare le désordre de sa toilette, profite de la circonstance pour glisser un compliment bien tourné, salue, et s'esquive.

Qui avait elle failli écraser? voilà ce que se demanda mademoiselle Contat. L'air de l'inconnu, sa tenue, son aisance, son costume, tout décelait un grand seigneur. Mais encore qui? Elle chercha vainement, elle, qui connaissait tous les grands seigneurs, et finalement ne pensa plus à son aventure. Elle l'avait oubliée, lorsqu'au bout d'un mois environ, un soir, au théâtre, on lui remit un billet de son *écrasé*.

Il demandait en grâce, à la « moderne Thalie, » de vouloir bien assister à la répétition d'une petite pièce en deux actes qu'on allait donner à la Comédie-Italienne.

Un peu pour voir la pièce, beaucoup pour satisfaire sa curiosité, mademoiselle Contat courut au rendez-vous. Là, elle eut le mot de l'énigme. La pièce était une comédie à ariettes, — paroles du baron Ernest de Manteufeld, musique de Dezède, — le signataire du billet. — L'homme du Pont-Neuf était simplement un prince, un héros, le prince Henri, frère du roi de Prusse, lequel s'intéressait à la pièce et aux auteurs.

On demandait à mademoiselle Contat son avis d'abord, sur le mérite de l'œuvre, et ensuite ses bons offices pour une délicate mission, pour enlever un rôle à une actrice et le donner à une autre qui l'avait primitivement refusé.

Mademoiselle Contat déclara la négociation impossible, mais elle écouta la pièce. Bien vite elle découvrit dans le sujet intéressant, habilement traité, un grand, un immense succès pour le Théâtre-Français, et pour Fleury une de ces créations qui, réussies, posent un acteur.

Mademoiselle Contat fit part de ses impressions à Dezède. L'ouvrage fut porté à la Comédie-Française, et reçu. Mademoiselle Contat avait accepté un petit bout de rôle, le personnage principal fut donné à Fleury.

Les prévisions de la célèbre comédienne ne furent pas trompées. Cette pièce, qui n'était autre que *les deux Pages*, alla aux nues, et Fleury fit du héros, — le roi de Prusse, Frédéric le Grand, — un chef-d'œuvre qui le plaça au premier rang.

Ceci se passait pendant l'année théâtrale de 1788-89. Mais nous n'en sommes pas encore là; nous ne sommes qu'en 1782, et, à cette époque, mademoiselle Contat n'avait pas assez d'influence pour protéger des auteurs et patronner une pièce. Sa vie libre et son indépendance de cœur faisaient beaucoup plus parler d'elle que son talent. Aussi, dans la chanson des *Adieux des Français aux Tuileries*, lui attribue-t-on ce couplet:

Contat vit sans aucun souci
Achever l'entreprise.
Je sais, dit-elle, en tout pays,
Vendre ma marchandise.
Je suis sans talents;
J'ai fait deux enfants,
Mais je fais la bégueule...

On lui reprochait en effet sa fierté et ses dédains. Elle avait la faiblesse de prendre au sérieux ses légères et passagères amours; elle y mettait de son cœur. Lorsque le comte d'Artois lui dépêcha, pour la première fois, un ambassadeur chargé de propositions honnêtes, elle avait dit : — « Je veux bien, si le prince consent à vivre avec moi. » A quoi le prince avait répondu : — « Je ne sais pas vivre. »

Peu à peu cependant, sa réputation s'établissait. Elle avait réussi dans Julie, de l'*Impatient;* on la remarqua dans la comtesse, du *Rendez-vous*. Les *Courtisanes*, de Palissot, furent pour elle une bonne fortune; enfin elle avait eu presque un succès avec Sophie, du *Vieux garçon*.

Elle en était là lorsque le rôle de Suzanne la classa définitivement et la sacra grande comédienne. Dès lors, elle régna à la Comédie-Française. Elle, qui ne pouvait obtenir un rôle, elle n'eut plus qu'à choisir entre les rôles que les auteurs venaient mettre à ses pieds, et, chaque année, on put constater en elle un progrès nouveau.

Elle avait décidément adopté les *grandes coquettes*. Entre ses mains l'éventail se changea en sceptre. Nulle mieux qu'elle ne comprit Molière, nulle ne sut donner plus de naturel à l'esprit de Marivaux. On lui reprochait une certaine afféterie; mais elle savait allier à l'humeur altière de Célimène la verve spirituelle de Dorine. Voix séductrice, œil parlant, grâce du sourire, science profonde des convenances, dignité aimable, sentiment parfait des situations, tout en elle « conspirait » pour enchanter. Aucun des détails de la société ancienne ne lui avait échappé, et, « des pieds à la tête, elle était grande dame. »

Plus tard, devenue trop « majestueuse » pour les Elmires et les Célimènes, elle aborda les jeunes mères, et avec un éclat sans pareil. « Elle avait été admirable dans l'ancien répertoire, elle fut inimitable dans ses rôles nouveaux. » Faut-il citer toutes ses créations?

C'est madame de Volmar, du *Mariage secret;* Cécile, de l'*Honnête criminel;* Rosaline, madame Dorval, Lucinde, la comtesse de la *Mère coupable;* la duchesse de Bragance, de *Pinto;* Lucile, du *Roman d'une heure;* madame de Sévigné, madame de Saint-Yves.

Mais pour se faire une idée de son jeu, il fallait, disent les critiques du temps, la voir dans madame de Volmar et dans Julie, du *Dissipateur.*

Après les triomphes de Paris, les triomphes de la province. Les voyages de mademoiselle Contat étaient une longue suite d'ovations. Joue-t-elle à Marseille avec Molé, les couronnes pleuvent à ses pieds, et, entre mille madrigaux, elle retient celui-ci :

Hier un enfant d'Hélicon
D'un secret important m'a donné connaissance.
Ami, les neuf sœurs d'Apollon
N'ont pas toujours été si chastes que l'on pense;
Thalie (ah! qui l'eût cru), sans bruit et sans éclat,
A deux enfants donna naissance,
L'un est Molé, l'autre est Contat.

A Lyon, l'enthousiasme n'est pas moindre, et, pour le porter au comble, elle donne au bénéfice des pauvres une représentation qui ne rapporte pas moins de trois mille six cents livres.

A Toulouse, dix représentations ne suffisent pas à l'empressement du public. Elle en donne une onzième et distribue le produit, assez respectable, aux pauvres de Baréges, où elle était allée prendre les eaux.

Alors il y avait plaisir à faire du bien; cela se savait vite. Mademoiselle Contat va-t-elle visiter l'établissement des aveugles-nés, et se fait-elle inscrire sur la liste des bienfaiteurs, aussitôt un aveugle improvise ce quatrain qui, le lendemain, court les gazettes:

Digne soutien de l'aimable Thalie,
Sur notre sort pourquoi vous attendrir,
S'il est quelques mortels qui maudissent la vie,
Ce sont ceux que vos yeux ont réduits à souffrir...

Mais, pour ces souffrances-là, mademoiselle Contat était toujours pleine de compassion. « Après le succès incroyable du *Mariage de Figaro,* dit une mauvaise langue, la chaste Suzanne aurait été bien embarrassée s'il lui avait fallu choisir entre tous les galants qui se présentèrent; — aussi ne choisit-elle pas. » C'est un peu exagérer. Elle se contentait de mener grand train la fortune du comte de Landron.

Que la bégueule Contat
Mette en fort mauvais état
La jeunesse et la finance
D'un étranger d'importance,
C'est noir,
Très-noir,
Mais c'est simple à concevoir.

A la méchanceté de ce couplet on reconnaît l'auteur. C'est qu'avec le succès, les ennemis étaient venus à mademoiselle

Contat. Peut-être était-ce un peu sa faute. Reine à la Comédie-Française, elle abusa de sa position. Jalouse des applaudissements, elle tremblait toujours de voir s'élever une rivale. Jalouse de ses rôles, elle ne voulut jamais être doublée, même lorsqu'elle était absente ou malade.

Sa sœur, Émilie Contat, qu'elle aimait beaucoup, et qu'elle passa sa vie à protéger, souleva aussi contre elle bien des orages.

Émilie Contat, qui fut toujours une déplorable actrice, débuta à la Comédie-Française en même temps que mademoiselle Vanhove. Émilie, qui n'avait aucune disposition, fut complétement écrasée par sa rivale. Cependant mademoiselle Contat, forte de son influence, prétendit imposer sa sœur. Bien plus, elle essaya, sinon d'écarter tout à fait mademoiselle Vanhove, au moins de lui faire prendre rang après mademoiselle Mimi et mademoiselle Laurent.

De là grande querelle. Les poètes s'en mêlèrent. Murville, qui tenait pour les Vanhove, fit courir une fable, Salior un impromptu. Mademoiselle Contat répondit par une longue lettre.

Mais la pièce principale du procès est une parodie de la deuxième scène de *Rhadamiste*. On mettait en scène un député du public et mademoiselle Contat, alors enceinte.

Voici comment s'exprimait le *député* :

Le Théâtre-Français a besoin de recrues
Qui promettent, surtout, et qui ne soient pas grues...
Vous voulez écarter Vanhove du théâtre,
Pour en venir à bout vous prenez le haut ton,
Et prétendez nous faire avaler le goujon...

Je vous déclare ici qu'on ne souffrira pas
Que Mimi sur Vanhove usurpe enfin le pas.

A quoi mademoiselle Contat répondait :

Ma sœur est tout pour moi, et je vais tout quitter,
Et sur mes ennemis envieux de ma gloire,
C'est ainsi que je veux remporter la victoire.
Vous me regretterez, quand je n'y serai plus ..

Et plus loin :

Oh! si je n'étais pas si prête d'accoucher,
Pour servir ma colère et remplir notre bourse,
Que Figaro serait d'une grande ressource!
Ah! je crève.....

Tout finit pourtant par s'apaiser. Mademoiselle Contat pouvait donner des rôles à sa sœur, mais non pas du talent (1).

Au fort de la querelle, Marie-Antoinette, qui protégeait mademoiselle Vanhove, lui avait fait donner un rôle que mademoiselle Contat espérait obtenir pour sa sœur. Quand elle apprit cette nouvelle, elle s'écria :

— Cette reine a bien du crédit!

Mais ce n'était là qu'un mouvement de dépit. Mademoiselle Contat aimait la famille royale. Un jour, la reine, qui voulait assister à une représentation de la *Gouvernante*, fit savoir à

(1) Grâce à l'appui aussi injuste que naturel de son illustre sœur, Émilie Contat se maintint trente-un ans à la Comédie-Française. En quittant le théâtre, en 1815, elle épousa un M. Amelot, de la famille du ministre. Il avait un castel près de Montargis; c'est là qu'elle se retira.

mademoiselle Contat qu'elle désirait l'y voir remplir le rôle principal.

Ce rôle n'était ni de l'âge ni de l'emploi de la spirituelle comédienne. Elle obéit, pourtant, promit de l'apprendre, et en moins de deux jours elle sut les cinq cents vers dont il se composait. Elle joua et obtint un grand succès.

Peu après, écrivant à un de ses amis, elle lui disait à propos de ce tour de force : « J'ignorais où est le siége de la mémoire, je sais maintenant qu'il est dans le cœur. »

Cette lettre, publiée par l'ordre de la reine, faillit perdre mademoiselle Contat, lorsqu'en 93, elle fut arrêtée avec presque toute la comédie.

Échappée au rasoir national, — comme par miracle, — elle entra dans la société que formait Sageret, avec trente mille livres d'appointements que plus tard on voulut réduire à dix-huit mille. La débâcle venue, elle partit pour Bordeaux avec Fleury.

A Bordeaux, non-seulement elle joua la comédie, mais encore elle chanta. Elle dit avec un véritable talent de cantatrice la *Serva Padrona* de Pergolèse. L'enthousiasme des Bordelais alla jusqu'à la frénésie, non-seulement au théâtre, mais encore hors du théâtre. On attendit à sa sortie la grande comédienne, la charmante chanteuse. On l'entoura, on la suivit avec de tels transports, de telles clameurs, que, joyeuse et craintive à la fois, elle se pressait contre Fleury, et lui disait avec cet air de gravité comique qui lui était particulier :

— « Mon ami, ces gens-ci m'enchantent, est-ce que nous n'appellerons pas la garde? »

Quel merveilleux talent de comédienne, ajoute Fleury. Elle

était de force à faire applaudir en scène « même la facture de sa blanchisseuse, s'il lui eût pris fantaisie de la débiter. »

A la reconstitution de la comédie, 1799, elle prit rang dans la société nouvelle et eut vite reconquis sa popularité. On la voit, sous le Directoire, plus que jamais adorée du public, plus que jamais adorée de la jeunesse merveilleuse, « qui pour courir l'applaudir oublie de payer son tailleur. »

Elle-même était devenue une merveilleuse. Voyez plutôt son costume décrit par Mercier, dans une lettre adressée au *Bien-Informé*, et où il reproche aux journalistes « de faire sentinelle à la porte des jardins prismatiques, pour, au passage de chaque nymphe, saisir d'un trait les variations de la mode. »

« Le jupon de mademoiselle Contat, dit Mercier, pièce mécanique curieuse, et vraie décoration d'Opéra, où des baleines, des ressorts, des poulies et des cordes font jouer et maintiennent dans un inaltérable aplomb le cerceau ample et merveilleux, propre à effacer la taille épaisse ou qui s'épaissit. »

Le premier étourdissement passé, mademoiselle Contat porta vaillamment la Révolution, même elle pactisa avec les vainqueurs, mais elle eut le courage de ne pas oublier les vaincus. Un instant elle donna à Legendre, le terrible patriote, le droit d'être jaloux d'elle. Mais elle utilisa ces liaisons. Elle mit ses nouvelles amours au service de ses amitiés anciennes, et plus d'un proscrit lui dut son salut. Pour sauver quelques Girondins, elle ne craignit pas de se compromettre. « Leur cause est juste, écrivait-elle, les négliger c'est les desservir. »

Puis, quand arriva la réaction, après le 9 thermidor, elle oublia tous les ressentiments du passé. On accusait Talma

d'avoir provoqué l'arrestation des Comédiens-Français; elle défendit Talma.

« C'est à l'époque de notre persécution, écrivait-elle, que je reçus de Talma, que je ne voyais plus depuis longtemps, des marques d'un véritable intérêt. Je les jugeai si peu équivoques, qu'elle fit disparaître les légers nuages de nos anciennes divisions et nous rapprochèrent; je m'empresse de rendre cet hommage à la vérité. »

Quelques jours plus tard, apprenant que Talma avait vraiment sauvé la vie à Fleury, mademoiselle Contat se jetait dans les bras de l'illustre tragédien.

La paix était signée.

L'Empire augmenta encore, s'il se peut, la réputation de mademoiselle Contat. Napoléon aimait son talent. Elle était de presque tous les voyages qu'il se plaisait à faire faire à ses comédiens ordinaires, lorsque le théâtre se dressait dans les villes conquises. Un jour, même, l'empereur lui fit transmettre l'ordre de jouer un rôle qui n'était ni de son âge, ni de son emploi, et d'avoir du talent. Elle obéit.

Mais le calme était venu pour mademoiselle Contat, après tant d'orages. L'amour de Parny, le neveu du poète, assurait son repos et le bonheur de ses vieux jours.

Heureuse, près de cet homme aimable, elle se consacrait à l'éducation de ses enfants, de sa fille, la fille du comte d'Artois, qu'elle traitait avec respect; — n'avait-elle pas du sang royal dans les veines? — et de ses fils. Un de ses fils était parti pour l'armée, et sa bravoure faisait l'orgueil et le désespoir de sa mère. « Oh! mon ami, lui écrivait-elle, le vœu de la paix ne se réalisera-t-il donc jamais! »

Enfin, après trente-quatre ans de théâtre, cédant aux sollicitations de ses amis, elle se décida à prendre sa retraite. Les tracasseries du critique Geoffroy n'avaient pas été étrangères à cette détermination.

Le 6 mars 1809, elle donna sa représentation d'adieux; elle avait à peine cinquante ans.

Sa retraite excita d'universels regrets; les vieux habitués de la Comédie-Française disaient hautement qu'on ne la remplacerait jamais. Geoffroy lui-même *chauffa* sa sortie, ainsi qu'il le disait.

« Elle laisse, écrivait-il, la réputation d'une actrice pleine de finesse et d'agrément, et ayant porté au plus haut point l'art du débit et la magie du jeu théâtral. »

Le 6 janvier de l'année de sa retraite, elle avait épousé le chevalier Forges de Parny.

Pauvre Contat ! elle ne jouit pas longtemps des douceurs de la tranquillité. Atteinte d'une maladie qui ne pardonne pas, d'un cancer au sein, elle apprit par le plus funeste des hasards qu'elle était condamnée.

Depuis longtemps elle se plaignait de douleurs sourdes dans le sein. Son médecin, justement inquiet, l'engagea à consulter le célèbre Dubois. Elle alla chez lui. Après l'avoir examinée, il lui dit de revenir dans trois jours, qu'il s'entendrait avec son médecin et lui prescrirait un traitement.

Au jour indiqué, dit Fleury, mademoiselle Contat revient. Elle entre dans le cabinet du docteur. Il lui dit de s'asseoir, lui promet d'être à elle dans un instant, et la prie d'attendre.

Restée seule, la pauvre femme, par un mouvement machinal, jette les yeux sur le bureau du docteur et voit son

nom; elle lit et ne trouve qu'une ordonnance insignifiante. Plus loin, elle découvre un autre papier à moitié caché : encore son nom. Ne pouvant résister à sa curiosité, elle s'en empare et lit la consultation que Dubois écrivait au médecin, et dans laquelle il disait que la malade était condamnée, que l'on pouvait tenter une opération douloureuse, mais que cela ne la sauverait pas.

Mademoiselle Contat tomba sans connaissance. On appela Dubois, qui revint désespéré de n'avoir pas emporté la consultation avec lui. C'était bien le plus excellent des hommes, que ce savant docteur; il ne pouvait se consoler d'avoir été la cause innocente du véritable malheur qui venait d'arriver. Il prodigua à sa malade les soins les plus affectueux, tâcha de lui donner une lueur d'espérance, mais inutilement : le coup était porté.

Cependant, depuis cette époque, mademoiselle Contat ne montra aucune faiblesse. Elle avait payé son tribut au premier moment de frayeur. Ensuite, elle fut héroïque. Son esprit était toujours vif et enjoué, sa grâce était toujours la même. Aimant à s'entourer de sa famille et de ses amis, elle savait leur dissimuler ses cruelles souffrances.

Elle vécut ainsi pendant deux ans. Les cinq derniers mois furent horribles, mais ce fut seulement quinze jours avant sa mort qu'elle commença à laisser échapper quelques plaintes.

Elle mourut le 9 mars 1813.

Pendant ces dernières années, le salon de mademoiselle Contat, devenue madame de Parny, avait été des plus courus de Paris. Autour d'elle se groupait une société d'élite, gens de lettres, artistes distingués, hommes du monde.

Autant mademoiselle Contat était admirée pour son esprit, sa finesse, sa grâce, autant madame de Parny était aimée pour sa bonté et pour la franchise de son caractère.

Mademoiselle Dangeville, mademoiselle Devienne et mademoiselle Contat sont les trois seules femmes qui, après avoir brillé au théâtre, conservèrent jusqu'à leur dernier jour leur suprématie et leurs amis. Ce seul fait indique des natures d'élite. Il n'est guère de talent qui résiste à l'épreuve de l'abdication.



MADAME SAINT-HUBERTY

(1756-1812)

On répétait à l'Académie royale de musique un des chefs-d'œuvre de Gluck.

Le sévère Berton n'avait pas encore donné le signal pour commencer, et il y avait foule sur la scène. Toutes les divinités de l'Opéra étaient là. Celles qui n'avaient de rôle ni dans la pièce ni dans le ballet voulaient voir et entendre.

C'étaient les reines du chant : la Durancy, mademoiselle de Beaumesnil, Levasseur l'ambassadrice, la brillante La Guerre. Puis, les étoiles de la danse, Heynel, la majesté même, Zanutti, la grâce, Peslin, la volupté, la belle Théodore qui allait bientôt devenir madame Dauberval.

C'étaient encore les demoiselles du ballet et les dames des chœurs, l'escadron volant des figurantes et des remplaçantes, enfin les fillettes du magasin : Nini et Poulette ; la petite Do-

rival qui hier encore vendait des pommes à la halle; les deux Lily, la blonde et la brune; Beaupré, la millionnaire; Lolotte, qui avait les plus beaux chevaux de Paris; la Renard, l'entremetteuse des escroqueries d'un ministre; Rosette, que deux abbés devaient se disputer à coups de poing; Droma, qui venait de ruiner si bien un riche marchand de la rue Saint-Honoré, que de désespoir il s'était allé pendre; Gervais, qu'on accusait de prêter sur gages; et Châteauvieux, et Denise, et Camille, et bien d'autres encore.

Toutes, depuis le premier sujet, jusqu'à la dernière des remplaçantes, étalaient des toilettes merveilleuses, des toilettes à faire pâlir d'envie les femmes de la cour. Alors, surtout, l'Opéra était le palais de Danaé, les billets de caisse pleuvaient dans les foyers de la danse et du chant.

Comme on n'avait pas encore inventé les socques, presque toutes ces dames avaient leur carrosse, et leurs gens, pendant les répétitions et les représentations, faisaient la fortune des cabarets voisins.

Ce jour-là, dans tous les groupes, il n'était guère question que des perplexités cruelles d'une jolie figurante, mademoiselle Chouchou. Le matin même, un superbe laquais lui avait apporté un coffret du plus beau travail, renfermant une riche parure, des bijoux, des perles. A cet envoi, un billet était joint, qui demandait si le cadeau faisait plaisir; il était signé : ton amant. De là l'embarras de Chouchou. Qui remercier? Elle hésitait surtout entre sept ou huit noms.

— Mon amant, disait-elle, qui cela peut-il bien être? On n'écrit pas comme cela des lettres anonymes!

Et le billet circulait de main en main, et c'était à qui met-

trait un nom au-dessous de l'écriture de ce mortel généreux et mystérieux.

Cependant, la préoccupation de ces demoiselles ne les empêcha pas de remarquer l'entrée d'une retardataire. C'était une toute jeune femme à la physionomie triste et résignée. Ses traits tirés, sa pâleur, son regard qui se faisait humble, trahissaient des luttes pénibles, de longues souffrances. Sa mise plus que modeste disait sa pauvreté, plus encore : sa misère, une misère décente, qui se respecte et veut être respectée. Elle s'enveloppait dans une grande mante, qui avait dû être à la mode autrefois. Sa robe noire était rapiécée en vingt endroits. Les toilettes tapageuses des autres faisaient paraître son costume plus misérable encore.

Elle s'avança bien humblement, et plus humblement encore elle alla se placer dans une des parties les plus obscures de la scène.

Pourtant, il y eut des rires et des chuchotements sur son passage, et mademoiselle Duplant, qui avait un boucher pour protecteur, dit à demi-voix :

— « Ah ! voilà madame La Ressource. »

Sur ces mots, Gluck, qui causait avec Rey, le batteur de mesure, se retourna, et à haute voix, de façon à être entendu de tous :

— « Vous avez bien raison, dit-il, de lui donner ce surnom, car elle sera un jour la ressource de notre Opéra. »

Cette jeune femme dont on raillait la détresse, était madame Saint-Huberty.

Seul entre tous, l'auteur d'*Orphée* avait deviné en elle une grande artiste. Mais il était bien loin encore de se douter des

prodigieux succès de celle que la France entière, à quelques années de là, n'appelait plus que *la reine de Carthage*.

Madame Saint-Huberty, Antoinette-Cécile Clavel, venait d'avoir vingt-quatre ans. Sa vie, jusqu'alors, n'avait été qu'une longue suite de malheurs et de déceptions. Elle était née à Toul, en 1756, d'une pauvre famille. Son père, un vieux soldat, était à la veille de manquer de pain, lorsqu'il trouva à utiliser son très-mince talent de musicien. Vers 1760, il entra comme répétiteur dans une troupe d'opéra français au service de l'Électeur palatin.

Il était à Manheim, avec sa fille, lorsque cette société se disloqua. Chaque artiste tira de son côté. Clavel, qui n'avait pas d'argent pour se mettre en route, allait se trouver sur le pavé lorsqu'on lui offrit un engagement pour la Pologne. Il accepta avec joie, reçut quelques avances et partit.

Varsovie, en ce temps, était une ville de plaisirs et de fêtes. La société noble se piquait de suivre les mœurs et les modes de Paris et de Versailles. L'Opéra surtout y était en faveur. Le danseur Pic et sa femme, la Binetti, y avaient presque fait fortune. Le prince Lubormiski, généreux avec les artistes comme un Soubise, se laissait ruiner le plus gaiement du monde par la Cataï, une ravissante Piémontaise. Mademoiselle Belval, une jolie comédienne, sifflée vingt fois à Paris, était protégée par les Czartoriski, et avait une maison montée tout comme la d'Ervieux. Pourtant Clavel ne s'enrichit guère, en ce paradis des artistes, il y mourait très-honnêtement de faim avec ses appointements de répétiteur.

Par bonheur pour la petite Clavel, le chef d'orchestre du théâtre, Lemoyne, un compositeur français, dont Paris

plus tard devait applaudir le talent, la prit en amitié. Il lui donna des leçons et même la fit s'essayer dans un petit opéra de sa façon, *le Bouquet de Colinette*.

Lemoyne, bien que d'un caractère sombre et emporté, fut excellent pour la petite fille. Au temps de ses plus beaux triomphes, madame Saint-Huberty ne parlait que les larmes aux yeux de celui qui fut son premier professeur.

« J'allais chez lui le matin, disait-elle à une de ses amies, comme il faisait froid et qu'il n'était pas riche, il restait au lit très-avant dans la matinée pour économiser le bois. Lorsque j'arrivais pour prendre ma leçon, je le trouvais roulé dans ses couvertures, coiffé d'un gros bonnet de laine qui lui descendait jusque sur les yeux. Il me disait : « — Ah! te voilà, petite, » et il me jetait une de ses couvertures dont je m'enveloppais du mieux que je pouvais. Alors je chantais, battant de toutes mes forces la mesure avec mes pieds pour les tenir chauds.

« Le soir, j'allais au théâtre avec mon père, je figurais souvent, et Lemoyne, qui savait qu'on faisait maigre chère à la maison, trouvait toujours moyen de me donner quelques friandises, ou de me faire faire un bon souper.

« Mon père lui dut encore quelques élèves qui payaient assez bien. Enfin, il nous présenta chez le comte Branicki, grand seigneur immensément riche, chez lequel on jouait souvent la comédie. »

Cela dura quatre années ainsi. Au bout de ce temps mademoiselle Clavel partit pour Berlin où elle avait obtenu un engagement assez avantageux et où elle joua avec un certain succès.

Là elle fit la plus grande folie de sa vie. Elle se laissa épouser par un certain chevalier de Croisy, dont elle avait fait connaissance au théâtre et qui paraissait passionnément épris d'elle; — peut-être l'était-il.

Ce Croisy, vrai chevalier de pharaon, joueur comme le valet de carreau, était un de ces coureurs de capitales qui vivaient sur leur audace et sur leur bonne mine. Heureux au jeu à la façon de Grammont, spirituel, galant, un peu bretteur, c'était en somme le meilleur compagnon de la terre.

Il était en argent lorsqu'il épousa mademoiselle Clavel, et la lune de miel des nouveaux mariés dura autant que les faveurs de la fortune. Mais la veine tourna. Pour avoir de quoi tenter le hasard et se remonter, peu à peu il fallut tout vendre, les bijoux de monsieur et les nippes de madame. Le caractère du chevalier avait bien changé: lui, si gai, il était devenu d'une humeur tout à fait insupportable. Pour comble, une nuit après boire, il se fit une mauvaise affaire au jeu, il dégaîna. Bref, il fallut quitter Berlin, en toute hâte, il fallut fuir.

Le ménage bohême vint en France tout d'une traite. Croisy soupirait après Paris, il pensait s'y refaire. Mais à Strasbourg plus d'argent pour aller plus loin, il fallut bien s'arrêter. Mais comment vivre? Mademoiselle Clavel, c'est-à-dire madame Croisy, ne vit d'autre moyen que de se présenter au théâtre dont mademoiselle de La Haye était alors directrice. Elle fut reçue à la condition de jouer un peu tous les rôles. Reine de tragédie, soubrette ou grande amoureuse tour à tour, elle chantait encore, quand par hasard la troupe d'opéra se trouvait au complet.

Elle faisait depuis trois ans ce triste métier, Croisy s'était habitué à Strasbourg où les officiers menaient grande vie et jouaient gros jeu, lorsqu'en 1777, au mois de juin, elle fut appelée à Paris. L'Opéra, fort en peine de chanteuses, en demandait aux quatre coins de la France et venait de lui envoyer un ordre de début.

Trois mois plus tard, en effet, le 23 septembre, elle débutait à l'Opéra par le rôle de Mélisse de l'*Armide* de Gluck.

En arrivant à Paris, elle avait quitté le nom de Clavel sous lequel elle était connue, pour le nom plus sonore et plus théâtral de Saint-Huberty.

Ses débuts ne furent pas heureux. Si on la remarqua, ce fut pour dire qu'elle était « fort laide, et très-mauvaise et qu'elle ne pourrait se maintenir sur la première scène lyrique. »

Elle n'avait rien pour plaire, en effet, et elle ne rachetait les imperfections de son extérieur par aucune de ces grandes qualités qui s'emparent de l'attention publique. D'une taille élevée, maigre, anguleuse, elle paraissait gauche et embarrassée. Ses cheveux blonds étaient d'une belle nuance et abondants, mais elle avait le front mal fait. Ses traits étaient expressifs, mais trop faiblement prononcés pour la scène. Si ses yeux étaient trop petits, sa bouche en revanche était sensiblement trop grande.

De son talent, on ne voyait rien encore. Elle était minaudière, ce qui est particulièrement insupportable chez une femme un peu grande. Elle ne savait pas gouverner sa voix et chantait de la gorge. Ses gestes étaient fréquents, brusques, heurtés. Enfin elle avait un accent allemand des plus prononcés et tout à fait grotesque.

Eh bien! c'est avec tous ces désavantages qu'elle entreprit de réussir. Elle avait foi en elle, en son talent, en son étoile. Elle travailla et surmonta tous ces obstacles.

Mais aussi, quelle patience admirable, que d'acharnement, que de résignation, que de courage !

Certes, elle pouvait, comme tant d'autres, comme toutes les autres, demander des ressources au plaisir, à une liaison facile, le Pactole coulait pour les laides aussi bien que pour les jolies, dans les coulisses de l'Opéra, il lui était aisé d'en détourner un flot, elle ne le voulut pas. Et pourtant ses appointements étaient insignifiants, et pourtant elle avait à sa charge son mari, un joueur.

Jamais elle ne fut plus malheureuse qu'en ces premières années de son séjour à Paris. Pas d'amis, pas de protecteurs. Personne. Elle s'était réfugiée dans une mansarde de la rue du Mail où pour tous meubles elle avait un grabat et un coffre qui servait de siége. La robe qu'elle portait, cette fameuse robe noire qui lui avait valu le surnom si cruel pour une jeune femme, de madame La Ressource, composait toute sa garde-robe. Elle gelait l'hiver, grillait l'été. Comment mangeait-elle? Au hasard.

Fière en sa détresse, soutenue par l'ambition qui la mordait au cœur, elle vivait seule en sa mansarde. Croisy n'y faisait que de rares apparitions, il savait qu'il n'y avait pas d'argent. Du matin au soir, elle travaillait, s'étudiait, s'exerçait. Avec le temps son organe s'assouplissait, elle se rendait maîtresse de sa voix, elle forçait ses grands bras maigres à avoir de la grâce, elle habituait sa physionomie à refléter sa sensibilité passionnée, à rendre ses vives impres-

sions, enfin elle se débarrassait de sa déplorable prononciation alsacienne.

Toute cette persévérance ne fut pas perdue : en 1779 elle fut reçue définitivement à l'Opéra, moins sans doute à cause de son talent qu'en raison de sa bonne volonté. C'était déjà un grand pas de fait.

Mais enfin l'année suivante, — novembre 1780, — elle recueillit le prix de ses efforts. Chargée du rôle d'Angélique dans le *Roland* de Piccini, elle joua avec un talent supérieur et obtint son premier succès.

Personne ne s'attendait à la voir réussir. *Roland* était sacrifié d'avance. Piccini lui-même croyait la chute inévitable. Le jour de la première représentation, lorsqu'il partit pour se rendre au théâtre, sa famille ne voulut pas l'y accompagner, et fit tous ses efforts pour le retenir. Sa femme, ses enfants, ses amis pleuraient. On eût dit qu'il allait marcher au supplice.

Pour lui, calme au milieu de la désolation générale :

— « Mes enfants, dit-il, en italien, nous ne sommes pas parmi des barbares, nous sommes chez le peuple le plus poli de l'univers. Si on ne veut pas de moi comme musicien, on me respectera comme homme et comme étranger. »

Richard Wagner, ce compositeur aux « obscurités sublimes, » n'en aurait pas osé dire autant après la seconde représentation du *Tanhauser*.

Piccini se trompait sur le sort de son opéra. Ce ne fut pas une chute, mais un triomphe. « Plus de cent personnes le reconduisirent à sa maison après la représentation. » Et lui, ému, les yeux mouillés de larmes, il disait :

— « Où est la Saint-Huberty ? où est-elle ? je veux la voir, je veux l'embrasser, la remercier, lui dire que je lui dois ma gloire. »

La période des victoires commençait pour madame Saint-Huberty. A un mois de là, — 3 décembre 1780, — elle était acclamée dans le *Seigneur bienfaisant*, de Rochon de Chabannes et Floquet.

Elle avait rendu avec tant d'énergie le désespoir de Lise, que sa santé en fut altérée. Il lui fallut pour se remettre quelques semaines de repos.

Désormais, chacune de ses créations est un succès nouveau. Dans *Thésée*, de Gossec, elle rend admirablement le rôle d'Églé, princesse d'Athènes. Dans *Ariane*, d'Edelmann, on admire son jeu pathétique et touchant, ses larmes, son désespoir. A la troisième représentation de *Renaud*, de Sacchini, elle reprend le rôle d'Armide, qui avait été confié à Rosalie Levasseur, et la pièce, qui menaçait de sombrer, se relève.

A côté de madame Saint-Huberty, débutait dans *Renaud*, par le rôle d'Antiope, une jeune fille que l'Académie royale de musique venait d'enlever aux petits comédiens du bois de Boulogne, une reine future de l'Opéra, mademoiselle Maillard.

L'*Embarras des Richesses*, de Grétry, révéla la souplesse du talent de madame Saint-Huberty. Chargée du rôle comique de Rosette, elle s'en tira à merveille.

Cette pièce, chef-d'œuvre d'ineptie d'un parolier idiot, Lourdet de Sans-Terre, — ou lourdaud sans tête, comme on l'appelait, — ne put résister longtemps aux transports d'hi-

larité que soulevaient dans le parterre les incroyables balourdises dont les trois actes étaient semés.

Embarras d'intérêt,
Embarras dans les rôles,
Embarras de ballet,
Embarras de paroles,
Des embarras en sorte
Que tout est embarras
Mais venez à la porte,
Vous n'en trouverez pas.

Avec un tel poème, où l'on voyait dans l'Athènes de Périclès un grand seigneur faire maigre pendant le Carême, des courtisanes se promener le dimanche, un riche marchand donner un louis d'or, et enfin des sauvages d'Amérique ouvrir le ballet, avec un tel poème, tout le talent de madame Saint-Huberty ne pouvait sauver la musique de Gluck.

Mais voici venir le triomphe de la grande tragédienne, de la cantatrice admirable, *Didon*, de Piccini.

Piccini venait de recevoir de la reine un brevet de pension, en échange de sa gratification annuelle, et il avait promis un bel opéra. Marmontel lui offrit le sujet de Didon, il accepta, et, pour avancer plus vite, alla passer l'été à la campagne de son poète.

L'œuvre terminée, madame Saint-Huberty, à laquelle était destiné le rôle principal, fut invitée à venir passer une journée à la maison de campagne de Marmontel. On tenait à avoir son avis. Elle vint, et, après le dîner, elle chanta son rôle à livre ouvert d'un bout à l'autre. « Elle l'exprima si

bien, dit Marmontel, que je crus la voir au théâtre, et que Piccini fut ravi. »

Précisément, à cette époque, madame Saint-Huberty s'apprêtait à profiter de son congé. Elle allait partir pour le Midi. Mais le rôle lui avait paru si beau, qu'elle voulut l'emporter pour l'étudier chemin faisant. Elle dit à Piccini qu'il pouvait s'occuper de suite des répétitions, que certainement elle serait prête quand il le voudrait, et avant tout le monde.

On mit donc la pièce à l'étude, pendant que Didon courait la Provence, recueillait partout des applaudissements, et gagnait à Aix un si gros rhume, qu'elle en pensa perdre la voix. Piccini voulait gagner du temps afin d'être prêt pour le commencement de l'hiver. On répétait activement tous les jours. Une choriste était chargée de figurer madame Saint-Huberty et de lire son rôle.

Tout était prêt lorsqu'elle revint; elle parut aux répétitions, et voici ce qu'elle écrit à un de ses amis :

« Le rôle de Didon étant fait pour moi, pour mes moyens, et étant le seul rôle très-intéressant de cette pièce, il sera impossible de la donner, — en province, — sans l'avoir vu représenter. Cela a l'air de l'amour-propre, mais je vais vous expliquer ce qui en est. Le rôle de Didon est tout jeu; le récitatif est si bien fait, qu'il est impossible de le chanter.

« Un monde infini avait attendu les répétitions générales de Didon, et avait jugé que c'était un des plus mauvais ouvrages de Piccini. Cet homme se consolait en disant :

— « Laissez arriver ma Didon.

« A la première répétition que j'en ai faite, on a dit :

— « Ah ! ah ! mais il a refait tout son opéra.

« Or, il n'y avait que quatre jours d'intervalle. Piccini entendit cela, et dit :

— « Non, Messieurs, je n'ai rien changé ; seulement, on jouait *Didon* sans Didon. »

C'est à Fontainebleau, devant le roi, que le chef-d'œuvre de Piccini fut représenté pour la première fois. Dire le succès de la pièce, dire surtout le succès de l'actrice est impossible. Jamais, à la cour, on n'avait vu de tels transports. Louis XVI, que d'ordinaire l'opéra ennuyait au suprême degré, Louis XVI lui-même applaudissait de toutes ses forces.

— « Cet opéra, dit-il ensuite, m'a fait autant de plaisir qu'une belle tragédie. »

Et aussitôt, il décida qu'une pension de 1,500 livres serait donnée à la cantatrice sublime, et il envoya le maréchal de Duras la complimenter et lui témoigner toute sa satisfaction.

« Ce fut, écrit un des assistants, la plus belle scène de la soirée. Lorsque M. le maréchal de Duras entra dans les coulisses, suivi d'une foule de courtisans en habit de gala, madame Saint-Huberty n'avait pas encore eu le temps de changer de costume. Elle était debout, sa couronne sur la tête, drapée dans le manteau de pourpre de la reine de Carthage. Marmontel et Piccini, ivres de bonheur, s'étaient jetés à ses genoux, et lui embrassaient les mains. On aurait dit deux coupables à qui elle faisait grâce de la vie. Ils ne se relevèrent pas quand M. de Duras s'approcha pour répéter les paroles du roi. L'actrice écoutait le maréchal, et son visage, encore animé par l'inspiration, s'illuminait de la joie du triomphe, le rouge de l'orgueil montait à son front. C'était un spectacle admirable. Elle avait tant de grandeur, de no-

blesse, de majesté, avec ces hommes à ses pieds, que, mieux encore que sur le théâtre, elle donnait l'idée de la reine de Carthage, tous les grands seigneurs présents avaient l'air de ses courtisans. »

O reines de théâtre!

A quelques jours de là, un grand seigneur étant allé rendre visite à madame Saint-Huberty, « trouva la sublime Didon enveloppée dans un mauvais jupon; elle faisait une partie de piquet avec son petit jockey, sur un coin de table recouvert d'un vieux torchon en guise de tapis. »

A Paris, Didon obtint un bien autre succès. La première représentation, donnée à l'Opéra le 1er décembre 1783, fit éclater d'incroyables transports. Le public délirant ne savait quels témoignages d'admiration donner à l'inimitable actrice. Après son grand air : *Ah! que je fus bien inspirée,* tout le public se leva en masse, et la pièce fut interrompue pendant un bon quart d'heure par les applaudissements frénétiques. L'air si beau de : *Ah! prends pitié de ma faiblesse,* mit le comble au délire. Toute la salle sanglotait. Jamais madame Saint-Huberty, en ses jours de misère et de fiévreuse ambition, n'avait pu rêver un triomphe pareil.

Et cette fois, la critique tout entière est d'accord avec le public :

« Madame Saint-Huberty, dit Bachaumont, a joué Didon avec un talent supérieur. Elle s'est élevée au-dessus d'elle-même. Elle s'est montrée non moins grande actrice qu'habile cantatrice; il est impossible d'être plus touchante. »

Grimm, qui pourtant ne s'enthousiasme guère, est enthousiasmé. Son admiration touche au lyrisme :

« Il est impossible, écrit-il, de réunir à un plus haut degré la sensibilité la plus exquise, un goût de chant plus soigné, une attention à la scène plus profonde et plus réfléchie, un abandon plus noble et plus vrai, un jeu plus attachant et plus digne du superbe rôle de Didon. C'est la voix de Todi, c'est le jeu de Clairon. C'est un modèle qu'on n'a point eu sur le théâtre, et qui longtemps en servira. »

Voici maintenant les réflexions de Ginguené :

« Le talent de cette sublime actrice prenait sa source dans son extrême sensibilité. On peut mieux chanter un air, mais on ne saurait donner aux airs, au récitatif un accent plus vrai, plus passionné. On ne peut avoir une action plus dramatique, un silence plus éloquent. On se rappelle encore son terrible jeu muet, son immobilité tragique, et l'effrayante expression de son visage pendant la longue ritournelle du chœur des prêtres, dans *Didon*, vers la fin du troisième acte, et pendant la durée de ce chœur même.

« Elle ne fit aux représentations que se replacer dans la position où elle s'était trouvée naturellement à la première répétition générale. Quelqu'un lui parlait de cette impression qu'elle paraissait éprouver et qu'elle avait communiquée à tous les spectateurs :

« — Je l'ai réellement éprouvée, répondit-elle; dès la dixième mesure, je me suis sentie morte. »

Cette réponse révèle tout le secret du talent de la grande tragédienne lyrique. Actrice de génie, elle savait garder sa tête, mais elle livrait tout son cœur, toute son âme. Elle souffrait véritablement les douleurs qu'elle exprimait d'une manière si déchirante; elle se sentait vraiment mourir. Et

c'est à ce point qu'après chaque représentation elle était mourante et brisée, et qu'il lui fallait plusieurs heures pour revenir à elle.

On a dit que madame Saint-Huberty était bien plus tragédienne que cantatrice; elle était l'une et l'autre. Dans *Didon*, par exemple, elle transportait avec l'air de : *Ah! que je fus bien inspirée,* et pourtant le morceau est fort lent, d'un seul mouvement, et d'un diapason très-étendu. La chanteuse seule intéressait, les inspirations dramatiques ne lui étaient d'aucun secours. Piccini aurait-il écrit ce morceau pour elle, s'il ne lui avait connu un talent réel et solide, une voix cultivée, pleine de charme et d'expression? Le vrai est que la première, à l'Opéra, elle mérita le nom de cantatrice.

Aux concerts spirituels, elle avait pu, sans désavantage, chanter à côté de deux virtuoses illustres, mesdames Mara et Todi. Elle obtint même un succès très-grand, et qui paraît inquiéter Métra. « Pourquoi, écrit-il, ne dirais-je pas qu'il n'est rien moins que spirituel que d'entendre, au concert spirituel, madame Saint-Huberty, qui, dans l'habillement le plus voluptueux, la gorge nue, les yeux voués à la volupté, récite d'une voix passionnée les psaumes de David? »

Nous voici bien loin de la petite robe noire!

Cependant le succès de *Didon* ne se ralentissait pas. C'était pour madame Saint-Huberty une ovation nouvelle à chaque représentation. A la douzième, on lui décerna un de ces hommages dont souvent depuis on a abusé, mais qui, nouveau alors, puisque nul n'en avait encore été honoré, était l'expression d'une admiration immense.

Ses admirateurs, ce soir-là, arrivent à l'Opéra avec une

couronne de lauriers. Vers le milieu du second acte, ils la font passer de main en main jusqu'aux musiciens, qui la remettent au batteur de mesure. Ce dernier la dépose sur le théâtre, aux pieds de l'artiste. Aussitôt toute la salle se lève, et demande à grands cris que Didon se couronne.

Hésitante, troublée, émue au point d'en perdre la voix, madame Saint-Huberty s'incline, remercie, mais fait un geste négatif. Alors mademoiselle Gavaudan, qui tenait le rôle d'Elise, ramasse la couronne et la met sur le front de la reine de Carthage, aux acclamations de la foule. Elle n'y resta qu'un instant, mais on avait pu lire l'inscription brodée en or entre les feuilles : « Didon et Saint-Huberty sont immortelles. »

Cinquante impromptus circulaient à la fin de la représentation, et voici peut-être le moins mauvais :

Ne sois pas si modeste, et de cette couronne
A nos yeux viens te décorer;
Il est permis de s'en parer
Quand c'est le public qui la donne.

Bien d'autres manifestations populaires l'attendaient encore. Un soir, à la Comédie-Italienne, comme on jouait le *Faux Lord*, elle paraît dans une loge. Voilà la représentation interrompue. Toute la salle est debout, comme autrefois, lorsqu'entrait la reine, et des hourrahs formidables s'élèvent, tout le monde crie : Vive la reine de Carthage !

Et dans cette longue suite de triomphes, au milieu de ce concert unanime de louanges hyperboliques, pas un détracteur, pas une critique, pas un de ces coups de sifflet, qui

sont pour l'artiste triomphant comme la voix de l'esclave antique aux apothéoses des Césars. A peine trouve-t-on un couplet qui voudrait être très-spirituel et qui n'est pas même méchant :

Que par esprit de parti
On claque Saint-Huberty
Qui n'a pour toute manière
Qu'une tête minaudière
Avec un fausset discord,
C'est fort,
Très-fort,
Mais ça m'est égal encor.
Moi je hais sa voix glapissante,
J'aime qu'on chante.

Un ennemi de Piccini pouvait seul avoir inspiré ce couplet. Les Gluckistes enragés ne voulaient pas absolument qu'il y eût place au soleil pour deux gloires.

Au faîte de la fortune et de la célébrité, adorée, idolâtrée, madame Saint-Huberty n'oublia jamais les misères de ses premières années, ses luttes désespérées, les difficultés qu'elle avait dû vaincre pour arriver. Son cœur était trop noble pour donner place au moindre sentiment d'envie. Aussi la voit-on toujours bonne, bienveillante, pleine de prévenances pour celles qui près d'elle s'aventurent dans cette carrière si difficile du théâtre.

Toute débutante était sûre de trouver en elle un appui. C'est à elle que mademoiselle Maillard dut de pouvoir se produire et se faire connaître. Madame Saint-Huberty lui céda

le rôle d'Ariane, un de ceux qui pourtant lui étaient le plus favorables.

Mademoiselle Maillard se vengea bien. Protégée par Papillon de La Ferté, intendant des menus, vieux dévot libertin frappé d'imbécillité, qui s'était pris pour elle d'une furieuse passion, elle osa bien faire enlever le rôle de Didon à sa bienfaitrice et l'essaya après elle. De furieux sifflets la punirent de sa présomption et de son ingratitude, mais elle fut depuis l'ennemie déclarée de madame Saint-Huberty.

Mademoiselle Dozon fut aussi une des protégées de l'illustre comédienne, mais elle ne chercha pas trop à s'en venger. Et lorsqu'une coterie de ces gens, qui s'ennuient toujours d'entendre appeler Aristide juste, voulurent l'opposer à sa protectrice, elle eut le bon esprit de s'obstiner à rester au second rang.

Mais il ne faut pas oublier un des titres de madame Saint-Huberty à nos remercîments. L'Académie royale de musique lui doit en partie la réforme de ses costumes si ridicules. Cette réforme, bien des actrices l'avaient tentée vainement : Clairon à la Comédie-Française, Sallé à l'Opéra, madame Favart à la Comédie-Italienne. L'ascendant victorieux de la reine de Carthage l'emporta enfin sur la routine.

Il faut toujours un grand courage pour oser avoir du bon sens, madame Saint-Huberty osa. Ce qu'elle rencontra de résistances est incroyable. Pour s'en faire une idée il faut consulter l'ouvrage de Lewacher de Charnois sur les costumes de théâtre. On est stupéfait, lorsqu'on voit les équipements grotesques des acteurs de l'*Alceste* de Gluck. Lorsqu'on voit Achille-Legros ou Agamemnon-Larrivée, enjolivés de

perruques frisées et poudrées, ornés de casques emplumés, pris et sanglés dans des culottes vert-pomme ou rose tendre, avec des bas de soie à coins et des souliers à talons rouges.

Le costume des femmes était plus absurde encore, c'est ce qui est difficile pourtant. L'étiquette accordait à toutes les actrices des robes dont la queue était proportionnée à l'importance de leur rôle, et un page noir ou blanc pour manœuvrer cette queue. Les reines avaient droit à deux queues et à deux pages qui les suivaient partout, dans les palais, dans les jardins, et jusqu'au fond des cachots lorsqu'elles gémissaient dans quelque tour déserte.

« Rien n'est plus plaisant, écrivait un critique, rien n'est plus gai que le mouvement perpétuel de ces petits polissons pour courir après l'actrice quand elle se tourmente beaucoup, dans les moments de grand pathétiqne. Leur activité les met en sueur, leur embarras, leur maladresse font toujours rire. C'est toujours une farce qui distrait agréablement le spectateur dans les situations tristes ou touchantes. »

Ces grandes queues et ces petits pages devaient en eflet nuire singulièrement à l'illusion. Ainsi pensait madame Saint-Huberty le jour où elle quitta bravement les paniers et les robes traînantes pour la courte tunique.

— Si encore, s'écriait douloureusement un directeur de l'Opéra, si encore cette fureur de costumes vrais nous permettait de réaliser quelques économies! Mais non. Il faut faire venir des modèles, consulter des savants, payer des dessinateurs: tout cela coûte aussi cher, plus cher même que les anciens habillements. Et quand on ne joue plus la pièce on a beaucoup d'aunes d'étoffe de moins en magasin.

Ce directeur intelligent dut être bien plus furieux encore le jour où le perruquier de l'Opéra lui apporta la note d'un chignon, commandé par madame Saint-Huberty. Ce chignon coûtait deux cent trente-deux livres sept sols. L'administration refusa net de payer. Il y eut procès. Le perruquier gagna, mais on pria la prodigue comédienne de ne plus rien commander sans ordres.

Pour dire maintenant tous les succès de cette magicienne d'harmonie, de cette enchanteresse, pendant sa trop courte carrière théâtrale, il faudrait énumérer toutes les œuvres où elle accepta un rôle. Indépendamment des beautés de la musique, c'est par elle que réussissent *Chimène* et *Dardanus* de Sacchini, elle fait seule le succès de la *Pénélope* de Piccini, elle sauve *Thémistocle* de Philidor.

Mais toutes ses forces, toute son énergie, tout son talent sont consacrés à la *Phèdre* de Lemoyne. Noble cœur, elle ne croyait même pas s'acquitter ainsi envers son ancien professeur. Car elle avait retrouvé Lemoyne à Paris. Lui aussi, le pauvre chef d'orchestre de Varsovie, il arrivait à la célébrité. Déjà, en 1782, il avait pu faire représenter à l'Opéra une *Electre* qui avait été applaudie.

C'est à madame Saint-Huberty que Lemoyne dut de voir passer sa *Phèdre* avant l'*Œdipe* de Sacchini. Ce fut un grand bonheur pour lui, un grand malheur pour l'art. Désespéré de se voir préférer un autre compositeur, il fut pris d'une attaque de goutte et mourut après trois jours de maladie à l'âge de cinquante-un ans.

Quant à *Phèdre*, donnée le 21 novembre 1786, elle n'eut pas tout d'abord le succès qu'on espérait. Dès la troisième re-

présentation, en dépit des grandes beautés de l'ouvrage, malgré l'énergie d'expression de madame Saint-Huberty, la salle restait vide. *Phèdre,* qui peu de temps après faisait fureur, allait être condamnée à l'oubli sans l'ingénieuse intervention d'un ami de Lemoyne.

Cet ami, nommé Quidor, était inspecteur de police et avait les filles dans son département. Il les invita, les excita, et disons le vrai, les contraignit à suivre et à faire suivre les représentations de *Phèdre.* Ces demoiselles avaient trop à craindre d'un pouvoir discrétionnaire pour songer même à désobéir. La salle déserte à la troisième représentation était trop étroite à la cinquième et aux suivantes. Des toilettes magnifiques s'étalaient dans toutes les loges, et il faut voir comme on claquait.

Tous les soirs avant le lever du rideau Quidor faisait sa ronde, et il prenait bonne note de celles qui manquaient à l'appel pour les forcer à venir le lendemain. Puis, il faisait donner des troupes d'un autre genre. Il lançait dans le parterre et dans les hauts ses escouades de policiers avec ordre formel de ne pas ménager les mains.

Jamais opéra ne fut plus régulièrement et plus rigoureusement applaudi.

Cette stratégie fit merveille. Les acteurs qui ne se doutaient pas de la manœuvre ne se décourageaient pas ; à la dixième représentation le vrai public arrivait, goûtait la musique vraiment belle, et la pièce allait aux nues.

Avec *Panurge, ou l'Ile des lanternes,* de Grétry, madame Saint-Huberty prouva une fois encore que, grande tragédienne, elle pouvait cependant exceller dans le genre comique. Elle

fut charmante dans le rôle de Climène, à côté de Lays qui jouait Panurge.

Mais hélas ce *Panurge* n'était protégé par aucun inspecteur, on ne le soutint qu'à grand renfort de ballets. La musique de Grétry était faible, le poème de Morel absurde.

Dieu sait si on fit des gorges-chaudes ! — Pourquoi les lanternes sont-elles en papier ? demandait l'un. — Parce que Morel ne sait pas faire les *verres*, répondait l'autre.

Nombre de chansons coururent, une entre autres qui racontait l'histoire assez peu édifiante de Morel; il serait assez difficile de la citer, en voici les trois derniers vers :

Panurge a changé le dicton,
Cela brille aujourd'hui, dit-on,
Comme un Morel dans des lanternes.

Infortuné Morel ! Toutes ces pointes ne l'atteignaient pas seul, il n'était que la cible visible, le prétexte. C'est à son collaborateur surtout qu'on en voulait, à son collaborateur qui n'était pas un moindre personnage qu'un prince du sang, Monsieur, frère de Louis XVI.

Ce prince, qui avait du goût pour le théâtre, travailla plus d'une fois avec Morel, et c'est de cette époque que date sa liaison avec madame Saint-Huberty. Oh ! mais en tout bien tout honneur. M. le comte de Provence, qui devait régner sous le nom de Louis XVIII, était, tout le monde le savait, parfaitement incapable... de compromettre une dame. Et cependant, voyez la présomption, il cherchait des prétextes pour recevoir des visites de sa comédienne favorite; mais la femme

de Monsieur, Gros-Madame, comme on l'appelait, n'eut jamais une seconde de jalousie.

Ce n'était pas assez, pour la gloire de madame Saint-Huberty, des bravos de la cour et de Paris, il lui fallait les applaudissements de la France entière. Ils ne lui manquèrent pas.

Mais les enthousiasmes que la comédienne adorée soulève en province touchent à la folie.

Pour elle, Marseille prépare des fêtes à rendre jaloux un souverain. Paraît-elle, l'artillerie tonne, les vaisseaux du roi se pavoisent dans le port, le soir la ville entière illumine. Pour elle, on a préparé une gondole à huit rameurs, toute drapée de satin, elle y prend place, sur des coussins de velours, vêtue d'un costume grec d'une richesse folle, dont les dames marseillaises lui ont fait présent.

La gondole s'avance en mer, et plus de cent chaloupes lui font escorte, des orchestres la suivent dans de grandes embarcations. On lui offre le spectacle d'une joute sur l'eau, et c'est elle qui couronne les vainqueurs.

Elle revient à terre et le canon gronde encore. Toute la population est sur les quais. Elle monte sur une estrade et reçoit les hommages des populations, comme dans les opéras. Des farandoles se forment, et devant elle on danse au son des galoubets et des tambourins.

Le soir est venu, elle préside un festin de deux cents couverts, et les poètes de la Provence viennent chanter des vers en son honneur.

Enfin elle part, et il faut à sa voiture un cheval de renfort, pour traîner les trophées de ses vingt-trois représentations :

elle emporte plus de cent couronnes, dont beaucoup très-riches et très-lourdes.

Si des lettres n'étaient là, nombreuses, dignes de foi, croirait-on à de tels transports ?

A Toulouse, si les fêtes sont moins splendides, le délire est aussi grand. Messieurs les capitouls veulent se signaler par un hommage à la célèbre actrice.

Au troisième acte de *Didon*, l'action est interrompue, et voici qu'une douzaine de jeunes filles vêtues de blanc s'avancent vers madame Saint-Huberty. Elles portent une corbeille de fleurs surmontée d'une couronne, et l'une d'elles, la petite Louise Fleury, débite ce compliment :

« Ma chère sœur, recevez ce tribut de la patrie reconnaissante, qui vous est offert par les mains de messieurs les capitouls. »

A Strasbourg, la veille de ses premiers débuts, les ovations continuent. Là, entre mille vers, elle reçoit ce galant madrigal :

Romains qui vous vantez d'une illustre origine,
Voyez d'où dépendait votre empire naissant :
Didon n'eut pas de charme assez puissant
Pour arrêter la fuite où son amant s'obstine;
Mais si l'autre Didon, ornement de ces lieux,
Eût été reine de Carthage,
Il eût, pour la servir, abandonné ses dieux,
Et votre beau pays serait encor sauvage.

Le temps devait donner du prix à ces vers; ils portaient la signature d'un jeune officier d'artillerie qui depuis fit assez bien son chemin dans le monde : Napoléon de Buonaparte.

Madame Saint-Huberty donnait des représentations à Lyon, — toujours au milieu de l'ivresse accoutumée, — lorsqu'elle remarqua Saint-Aubin, qui tenait le premier rang au théâtre.

Voilà Didon prise d'une belle passion pour cet Enée de province.

Mais elle devait rentrer à Paris, son congé expirait, comment faire? Il venait d'épouser une belle et jolie femme : éloigner cette rivale était impossible; enlever le mari était plus simple. Il avait si souvent représenté Enée qu'il devait avoir l'humeur vagabonde de ce héros.

En effet, à peine rentrée à l'Opéra, madame Saint-Huberty obtient un ordre de début pour son ténor favori. Il arrive, il chante, il réussit. Et madame Saint-Aubin, la pauvrette, de se réjouir du succès de son mari.

Mais voilà qu'un beau jour, l'ingrat est pris de nostalgie, il se lasse de chanter à Paris son duo d'amour, il veut retourner à Lyon, il veut revoir sa femme. Didon ne peut le retenir. Alors, elle se dit que mieux vaut partager son bien que de le perdre, et l'épouse délaissée reçoit à son tour un ordre de début.

Et voilà comment madame Saint-Aubin, la perle de l'Opéra-Comique, débuta à l'Académie royale de musique.

Mais nous voici bien loin de ces jours de folie. D'heure en heure, l'horizon politique se fait plus sombre.

Madame Saint-Huberty n'attendit pas les événements. Déjà depuis plusieurs mois on lui suscitait à l'Opéra de perpétuelles tracasseries, en 1790 elle donna sa démission.

Alors elle était malade et inquiète. Sa pensée n'était plus à

Paris. Elle suivait au loin, en exil, l'homme qu'elle aimait d'un amour sérieux et profond, depuis longtemps déjà, l'homme dont elle était aimée, le comte d'Entraigues, — membre de l'Assemblée constituante, — qui venait d'émigrer.

C'est à lui qu'elle écrivait ces lettres charmantes, où elle mettait mieux que tout son esprit, où elle mettait tout son cœur :

« Tâche un peu que Cabanis m'aime, afin qu'il me guérisse; j'ai peur de mourir, depuis que tu m'as dit que tu croyais pouvoir m'aimer toujours. Je te crois autant qu'il est en moi de croire ce qui ne dépend pas de nous. Voilà ce que c'est d'aimer les gens pour eux ou pour leurs vertus; moi je suis bien sûre de t'aimer toujours, quoi qu'il arrive, parce que, avant de t'aimer, je te désirais toutes tes bonnes qualités... Mon bien-aimé, quand je pense qu'il ne tiendra qu'à nous d'être heureux, mon cœur tressaille de plaisir, mais cette idée ne rend pas le moment présent bien agréable. Je travaille à être indépendante et je me tue; si j'ai perdu par mes fatigues réitérées la fraîcheur de la jeunesse, qui est un agrément pour le vulgaire des hommes, j'espère qu'en formant mon cœur sur celui que j'aime, il me tiendra lieu de tout ce qu'un autre que toi peut désirer. »

Bientôt, madame Saint-Huberty quittait Paris pour aller rejoindre M. d'Entraigues à Lausanne. Elle cessait d'être une grande actrice pour devenir une grande dame. Le 29 décembre 1790, le comte l'épousa, mais le mariage fut tenu assez longtemps secret.

Homme d'action et d'initiative, le comte d'Entraigues était dévoué corps et âme à la cause des Bourbons. Madame Saint-

Huberty, devenue madame d'Entraigues, embrassa avec ferveur les opinions de son mari, et jamais ceux qu'on appelait les rois légitimes n'eurent d'agent plus dévoué. Bravant les fatigues et les dangers, elle n'abandonna pas le comte d'une minute, et cependant, chargé de missions diplomatiques, tantôt pour l'Espagne, tantôt pour la Russie, il traversait à tout moment l'Europe d'un bout à l'autre.

Le comte d'Entraigues quittait Venise pour gagner Vienne, lorsque ses papiers furent saisis sur la route; lui-même fut arrêté et renfermé dans la citadelle de Milan. On mettait sa liberté au prix d'une signature; en la donnant, il compromettait peut-être Pichegru, accusé d'être de connivence avec Moreau; il refusa. Mais il parvint à s'évader, favorisé, dit-on, par le général Kailmain, en réalité aidé par sa courageuse femme.

C'est à la suite de cette évasion que le mariage du comte avec madame Saint-Huberty fut déclaré. Pour reconnaître ce dévouement, le comte de Provence, devenu roi de France en petit comité, fit remettre à son ancienne amie le cordon de l'ordre de Saint-Michel. Une seule femme avait été honorée de cette distinction, et c'était encore une comédienne, mademoiselle Quinault.

Successivement, nous retrouvons le comte à Dresde, à Berlin, à Vienne, partout où il se trame quelque ligue contre Napoléon, partout où on espère la restauration des Bourbons.

Enfin, en 1812, M. et madame d'Entraigues étaient venus se fixer en Angleterre. Ils habitaient un charmant cottage, dans le comté de Surrey (Barnner-Terrace). Sans doute ils croyaient avoir devant eux de longs et d'heureux jours.

Une fin horrible les attendait, eux qui avaient traversé tant de dangers, eux qui avaient fui, pour s'aimer, Paris, l'Opéra, la Révolution.

Le 22 juillet 1812, au moment où ils se disposaient à monter en voiture pour se rendre à Londres, ils furent assassinés par un de leurs domestiques.

Le comte fut frappé dans le dos de deux coups de couteau, dont l'un le traversa de part en part. La comtesse reçut une balle en pleine poitrine.

On les releva expirants, baignés de sang; mais tous les soins étaient inutiles. Ils ne reprirent connaissance ni l'un ni l'autre et expirèrent au bout de quelques heures.

Voici comment on raconte cette horrible catastrophe.

Le comte d'Entraigues, qui avait réussi à surprendre les articles secrets de la paix de Tilsitt, en avait donné communication au cabinet anglais, et, en échange de ce service, recevait une très-forte pension. Fort avant dans les secrets de la cour de Russie, il avait avec lord Canning, le ministre, des relations très-suivies.

Fouché apprend tous ces détails, et aussitôt il envoie à Londres deux agents avec mission de lire à tout prix la correspondance du comte.

Ces agents, par l'entremise d'un émigré, réussirent à corrompre, à force d'argent, un domestique que M. d'Entraigues avait tout lieu de croire fidèle, un Piémontais nommé Lorenzo.

Ce misérable livrait à l'émigré toutes les lettres écrites ou reçues par le comte. Il les livrait décachetées et gardait les enveloppes.

La veille du jour fatal, le comte reçut une lettre qui nécessitait son départ pour Londres. Aussitôt il donna les ordres nécessaires.

Lorenzo comprend que son crime va être découvert, il se voit perdu. Il attend l'heure du départ, et, au moment où le comte descendait l'escalier, il se précipite sur lui et le frappe. Le comte tombe. Mais l'assassin craint que la victime ne soit pas morte, il remonte pour prendre un pistolet afin de l'achever. Il revenait lorsque la comtesse se présente à lui dans les escaliers; il lui appuie son pistolet sur la poitrine et fait feu.

Le misérable avait complétement perdu la raison. Entendant le tumulte causé par cette tragédie, il s'arme d'un second pistolet et se fait sauter la cervelle.

Quelques années plus tard, l'émigré, qui avait servi d'intermédiaire entre le domestique du comte et les agents de Fouché, se suicidait à son tour.



MADELEINE BÉJARD

LES COMÉDIENNES DE MOLIÈRE

Quand on considère l'œuvre de Molière, si complexe et si varié, infini, pour ainsi dire, comme le cœur et l'esprit humains, on en vient vite à se demander quels acteurs étaient capables de supporter l'écrasant fardeau de tant de génie. Combien donc étaient-ils pour suffire à tant de passion, à toute cette verve, à cette mordante ironie, à ces luttes, à ces amours? Combien étaient-ils pour jouer l'humanité tout entière, avec ses vices et ses faiblesses, ses grands sentiments et ses mesquineries, ses ridicules et ses grandeurs? Aux plus beaux jours de la faveur de Louis XIV, à l'apogée de leur fortune, ils étaient vingt-quatre. Et encore, dans ce nombre, je comprends peut-être un moucheur de chandelles.

Quoi, si peu? Il s'en faut qu'ils aient toujours été aussi nombreux. Mais le maître était au milieu d'eux, le maître, qui les enflammait du feu de son génie, qui leur communi-

quait quelque chose de sa sensibilité brûlante et fatale, les pressant, les exhortant, leur donnant les qualités qu'ils n'avaient pas, tirant parti de leurs défauts, utilisant même leurs infirmités; le maître, « créateur sublime et sublime manœuvre en même temps. »

L'œuvre terminée, et quelle œuvre! — *Don Juan*, le *Misanthrope*, *Tartufe*, — Molière descend du Sinaï de sa pensée, il baisse sa taille à la taille de chacun des siens. Le voilà directeur de troupe. C'est là, dans ces coulisses illustrées par son agonie, sur ces planches qui sont pour lui « le champ d'honneur, » qu'il faut étudier, qu'il faut voir le grand homme et le bon homme. Là, il dresse, il met sur pied la comédie sortie d'une pièce et tout armée de son cerveau.

Alors, il doit s'assurer le concours de tous. Aussi, quels soins et quelle prévoyance! Nul détail n'échappe à sa dévorante activité. Décors, costumes, accessoires, machines, il voit tout. Et les répétitions! Comme il entend la mise en scène, le grand poète! et le jeu du théâtre. Dans ce petit espace, entre quatre chandelles, il fait tenir le monde. Et le voilà, dessinant le rôle de chacun, indiquant les intentions, enseignant à souligner d'un geste l'allusion parfois obscure. Le jour où il *lit*, il faut écouter, surprendre, retenir, car il est le modèle inimitable. A lui seul il joue toute la pièce. Tout ne parle-t-il pas en lui? « Il semble même qu'il ait plusieurs voix. D'un pas, d'un clin d'œil, d'un sourire, il fait plus concevoir de choses que le plus grand parleur en une heure. »

Aussi, elle est excellente, cette troupe si petite, et à tel moment elle atteint à la perfection. Et cependant, jamais un

jour de repos, jamais une heure de répit. Il faut se multiplier, suffire aux plaisirs de la ville et de la cour, jouer à Paris, et être aux ordres du plus magnifique des rois, qui ne donne pas de fêtes sans Molière.

Parfois, après bien des difficultés surmontées, lorsqu'il a réussi à apaiser les furieux petits amours-propres qui grouillent autour de lui, le dégoût prend le grand homme, ou la colère. « Quels étranges animaux à conduire que les comédiens ! » s'écrie-t-il. Mais ce n'est qu'une boutade. Il en fait ce qu'il lui plaît, il les sait par cœur. Il tient dans sa main les fils de tous ces pantins.

Il ne faut pas, cependant, diminuer par trop la valeur et le mérite des comédiens, et surtout des comédiennes de Molière. Après la part du maître, il y a leur part, qui est grande encore et digne d'envie. Pendant que l'auteur immortel de *Tartufe* inaugure notre comédie nationale, elles inaugurent le jeu de cette comédie. Elles jouent d'instinct, d'inspiration, d'original, elles créent, dans toute la réalité de cette expression devenue banale. C'est dans la société qui les entoure, à la ville, à la cour, qu'elles vont chercher les traits épars qu'elles rassemblent pour composer le personnage. Et telle est la force de leur génie qu'elles se substituent au modèle. Leur vérité de convention devient la vérité. Si bien que les imiter est toute l'ambition des comédiennes qui les suivent.

Leurs rôles, après deux siècles, sont restés les grands rôles, pierres de touche du talent. Bien peu osent les aborder, de celles que nous applaudissons le plus et le plus justement. Et de ce peu, combien sont, je ne dirai pas excellentes, mais passables ? Et pourtant, elles ont, ces dernières venues, la

tradition, qui jalonne la route, qui signale les écueils. On sait comment entrait Célimène-Béjard et quel était son geste, on a pointé la moue de Lucile-de Brie, on a noté les mielleuses intonations d'Arsinoé-Du Parc, et le rire argentin de Nicole-Beauval.

Qui dit comédienne de Molière dit, à la fois, grâce, esprit, beauté, grand air, convenance parfaite, ingénuité ravissante, espiéglerie mutine, adorable coquetterie, larmes, sourires, tendres regards.

Ainsi parle cette tradition qui, à la Comédie-Française, va, se transmettant de générations en générations, comme une légende sacrée. Grâce à elle, nous pouvons nous représenter, telles qu'elles étaient autrefois, ces enchanteresses qui éclairaient de leurs beaux yeux les fêtes de l'amant de La Vallière, et qui furent le ravissement de la plus magnifique et de la plus galante des cours.

MADELEINE BÉJARD

(1618-1672)

Joseph Béjard, bourgeois de Paris, procureur au Châtelet, ou huissier du roi, ès-eaux et forêts, — les actes que nous possédons lui donnent ces deux qualités, — épousa fort jeune

Marie Hervé. Ils eurent, comme dans les contes de fées, beaucoup d'enfants. Mais ils s'occupèrent fort peu de toute cette progéniture, se reposant sans doute sur la Providence ou sur quelque bon génie. C'est pourquoi filles et garçons, après avoir grandi à la grâce du bon Dieu et aussi un peu à la grâce du diable, prirent tous successivement le parti du théâtre qui n'en était pas un.

Cinq enfants de Joseph ont donc joué la comédie. Deux fils, Jacques et Louis, et trois filles, Madeleine, Geneviève et Armande. Cette dernière devint la femme de Molière.

Madeleine, l'aînée de la famille, était née à Paris le 8 janvier 1618. Elle avait seize ans à peine quand elle quitta la maison paternelle pour s'engager dans une troupe, — il faudrait presque dire dans une bande de comédiens de campagne qui exploitait la Provence et le Languedoc.

A cette vie errante et aventureuse, il n'est pas de vertu qui tienne. « Bientôt, dit la chronique, elle fit la fortune de quantité de jeunes gens des divers pays qu'elle traversait, si bien que, dans une galanterie si confuse, il serait fort difficile de dire quel était le père de la fille qu'elle eut en 1638. »

Ce père, que l'anonyme et scrupuleux chroniqueur serait si embarrassé de désigner avec quelque certitude, n'était pas un moindre personnage que M. le comte de Modène.

Esprit de Raimond de Mormoiron, comte de Modène, était un gentilhomme du Comtat Venaissin, chambellan des affaires de Monsieur, frère du roi. C'était un officier distingué. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres une *Histoire des Révolutions du royaume et de la ville de Naples,* infiniment préférable à beaucoup de compositions de ce genre. Jeune,

galant, spirituel, assez riche, il se laissa prendre aux charmes de Madeleine, qui ne lui fut pas cruelle. On sait peu de chose de leur liaison. Lorsque la jolie comédienne ambulante se trouva enceinte, le comte eut le bon goût de ne pas montrer de jalousie rétrospective, s'il en avait, toutefois, et il accepta bravement sa paternité.

C'est à Paris, dans une maison de la rue Saint-Honoré, que la petite fille vint au monde, le 2 juillet 1638. Le 18 du même mois, elle fut baptisée à Saint-Eustache sous le prénom de Françoise, et inscrite sur les registres de la paroisse comme enfant illégitime de Madeleine Béjard et du comte de Modène (1).

(1) Il est nécessaire d'insister sur la date de la naissance et sur le prénom de la fille de Madeleine. Longtemps on a cru que c'était elle qui était devenue la femme de Molière. Sur cette erreur est basée l'abominable calomnie de Monfleuri qui, vers la fin de 1663, présenta au roi une requête où il accusait le grand homme d'avoir épousé sa propre fille. L'infâme calomniateur prétendait que si le comte de Modène avait eu la faiblesse de reconnaître l'enfant, elle n'en était pas moins le fruit des amours de Molière et de l'aînée des Béjard. Cette horrible accusation pouvait perdre un homme moins bien en cour que l'auteur illustre déjà de l'*École des femmes*. On sait comment y répondit Louis XIV, en daignant tenir sur les fonts de baptême l'enfant que venait d'avoir son auteur favori (28 février 1664). Mais d'une calomnie il reste toujours quelque chose, et longtemps il plana comme un soupçon sur la mémoire de ce grand génie, de ce noble cœur. Je remplirais une page rien qu'avec les titres des ouvrages écrits sur ce sujet, pour ou contre. Dieu sait ce qui s'est noirci — bien inutilement souvent — de papier tout aussi innocent que Molière. Aujourd'hui qu'on a en main les preuves les plus irrécusables de ce fait, que la femme de Molière était la

Grimarest avance quelque part que le comte de Modène épousa secrètement Madeleine Béjard. Cette assertion, complétement dénuée de vraisemblance, ne prouve absolument rien, sinon que Grimarest est un biographe d'imagination. Ce qui est certain, c'est que les relations des deux amants durèrent plusieurs années après la naissance de leur fille. Mais, une fois encore, les détails manquent, et, pendant près de sept années, il est à peu près impossible de suivre la trace de Madeleine.

En 1745, nous la retrouvons à Paris. Elle faisait alors partie avec ses deux frères, Jacques et Louis, d'une troupe bourgeoise, sorte de société d'amateurs qui jouait pour son plaisir.

A ces représentations assistait assidûment un jeune avocat de vingt-trois ans, passionné pour le théâtre. Il se nommait Poquelin. A voir jouer Madeleine, il devint amoureux d'elle, se lia avec ses frères, et finalement, en dépit de sa famille, il entra dans cette société dramatique.

En jetant sa robe par-dessus les moulins, le jeune échappé du Palais y jeta du même coup le nom de sa famille. Du jour où il monta sur les planches, il s'appela Molière.

sœur et non la fille de Madeleine, les derniers soupçons ont bien été forcés de s'envoler. Voici ce que dit M. Taschereau, qui a porté tant de lumière dans ces tristes débats : « La fille de Madeleine Béjard fut baptisée sous le nom de *Françoise*, et la femme de Molière se nommait *Armande-Grésinde-Claire-Elisabeth*. La fille de Madeleine Béjard est née en 1638, et la femme de Molière n'est venue au monde qu'en 1645, comme le prouve son acte de décès. Enfin, Molière ne connut Madeleine Béjard qu'en 1645, c'est-à-dire plus de sept ans après la naissance de sa fille. »

Mais il faut dire ce qu'était Madeleine à cette époque, et pour cela recourir aux témoignages des contemporains. Mademoiselle Béjard, au moment de doubler le cap de la trentaine, était dans tout l'éclat de sa beauté. Spirituelle autant que jolie, elle était agréablement frottée de littérature, et n'aurait peut-être pas fait tache dans le salon de quelqu'une de ces précieuses dont Molière, quelques années plus tard, devait faire si bonne et si prompte justice. Elle n'était pas fort grande, mais sa personne, malgré un embonpoint naissant, ne manquait pas de distinction, et sa démarche n'était pas saus noblesse. Elle avait des grâces et de l'enjouement, et une grande vivacité. Ses yeux petits, mais bien fendus, étaient noirs et brillants, pleins de feu et de malice. Ses lèvres un peu épaisses n'ôtaient à son sourire ni sa raillerie ni sa finesse. Enfin, pour finir, ses bras, ses épaules et sa poitrine étaient la perfection même.

Ce portrait plaiderait les circonstances atténuantes pour l'avocat, s'il en était besoin. Mais il a des excuses meilleures: la vocation et le génie.

Comédien par amour, presque chef de troupe grâce à son initiative, Molière ne tarda pas à s'associer aux vues ambitieuses des deux frères Béjard. Madeleine d'ailleurs les poussait dans cette voie. Après avoir joué la coméde, — et aussi la tragédie, hélas! — beaucoup pour la gloire, il songeait à la jouer un peu pour de l'argent.

Voilà donc mes étourdis, mes comédiens de vingt ans, riches pour tout talent de leur audace, qui constituent une troupe à peu près régulière. Comme ils ne doutent de rien, ils intitulent leur société nouvelle l'*Illustre Théâtre*. L'épi-

thète pompeuse d'*Illustre* sera pour l'avenir, si elle n'est pour le présent.

Mais l'*Illustre Théâtre* ne réalisa pas les espérances de ses fondateurs. Vainement il essaya de lutter contre les deux troupes en faveur à Paris, de l'hôtel de Bourgogne et du Marais. Trois fois en un an il déménagea. Successivement il planta sa tente au faubourg Saint-Germain, au quartier Saint-Paul, puis au faubourg Saint-Germain encore, il ne rencontra pas la fortune en route. Ni la gloire ni la richesse ne tenaient leurs promesses trompeuses. La foule, pour tout dire, refusait de prendre le chemin de l'*Illustre Théâtre*.

A bout de ressources, il fallut bien s'avouer vaincu. La troupe illustre mit la clef sous la porte et gaiement quitta Paris pour courir les hasards de la province.

Tallemant des Réaux, le spirituel bavard, a entendu parler de l'aventure et la conte en ses *Historiettes*, tout de travers selon sa coutume. Après avoir esquissé quelques comédiennes célèbres du temps : « Il faut, dit-il, finir par la Béjard; je ne l'ai jamais vue jouer, mais on dit que c'est la meilleure actrice de toutes. Elle est dans une troupe de campagne. Elle a joué ici (à Paris), mais c'a été dans une troisième troupe qui n'y fut que quelque temps. Un garçon *nommé Molière* quitta les bancs de la Sorbonne pour la suivre. Il en fut longtemps amoureux, donnait des avis à la troupe, et enfin s'en mit et l'épousa. »

Voilà comment Des Réaux, en vrai chroniqueur qu'il est, est toujours renseigné. Un « on-dit » court-il la ville, vite il prend la plume. Il conte au hasard, à l'improvisade, à tort et à travers. Il consigne sur ses tablettes, tout et rien, le bruit

du jour, l'anecdote, le petit scandale. S'il se trompe, peu importe, il n'y regarde pas de si près, pourvu que le trait ou la méchanceté y soit. C'est moins la vérité que son ombre, son apparence, quelque chose d'approchant. Il y a toujours au fond un peu de réel. Sous la broderie, en cherchant bien, on retrouve la trame. Pas de fumée sans feu, dit le proverbe populaire, souvent Des Réaux n'est que la fumée qui affirme le feu. On reprochait un jour à Voltaire de conter un mensonge : — Est-ce que *ma* vérité n'est pas plus jolie? demanda-t-il.

Cependant, le garçon nommé Molière n'épousa pas la Béjard, au moins cette Béjard-là ; — si ce n'est elle, c'est donc sa sœur ; — mais il prit la clef des champs avec Madeleine. Ensemble ils partirent, un matin, en se donnant la main, comme deux amoureux qu'ils étaient. Ils marchèrent droit devant eux, sans retourner la tête. Ils allaient sans but, au gré de leur fantaisie et de l'amour.

Ce furent de belles journées, mêlées de pluie et de soleil. Ils couraient à l'aventure le long des chemins poudreux, s'arrêtant à l'ombre, au milieu du jour, à l'abri des haies en fleurs.

La belle vie, à vingt ans, que celle de ces vagabonds spirituels et de ces comédiennes galantes! Les bons soupers et les bons jeûnes, les rires joyeux et les belles larmes! Et que d'aventures, que d'imprévu! Combien d'expédients et de stratagèmes! Il faut vivre. Elles ont, les belles filles, tout leur avenir dans une œillade; ils portent, les joyeux bohèmes, leur souper dans leur cervelle. Et si l'âtre de l'auberge est froid aujourd'hui, demain le château sera

hospitalier. Allons, en route! à pied, à cheval, en charrette. Voici l'hiver, et les brises de décembre sont tièdes à Montpellier. En route! pierre qui roule n'amasse pas de mousse, mais les voyages forment la jeunesse.

Et, certes, cette vie vagabonde d'enfant sans souci ne sera pas perdue pour Molière. Pendant ces années de courses dans les provinces, les germes de son génie tombent en lui et fermentent sourdement à son insu. A ces frottements si divers, à ces transitions brusques, il doit cette science souveraine de l'humanité, son plus beau titre de gloire. Rien n'est perdu pour celui que plus tard Boileau appellera *le contemplateur*. Déjà il possède ce sens d'intuition, cette faculté d'assimilation qui plus tard font le désespoir de ses ennemis. « C'est un homme dangereux, dit De Visé, que cet Elomire (anagramme de Molière); tout ce qu'il ne dessine pas sur ses tablettes, il l'imprime dans son imagination. Il y en a qui ne vont point sans leurs mains : mais on peut dire de lui qu'il ne va pas sans ses yeux et ses oreilles. » Pendant ses flâneries le long des chemins, aux soupers de l'hôtellerie, dans ses conversations avec des gens de toute sorte, Molière recueillait les matériaux de son œuvre. La bohème, pour le génie, est un surnumérariat. A vingt ans de là, il retrouvera dans sa mémoire des traits et des types précieux, trésors qu'il ne se connaissait pas.

Les deux amoureux avaient mis en commun leurs intérêts et leurs espérances. Elle était directrice et il était directeur de la troupe ambulante. Ils mettaient leur argent et leurs cœurs dans la même cassette. Mais Madeleine avait une fausse clef, et de temps à autre elle retirait son cœur.

Quelle fut leur histoire pendant ces années? On ne sait au juste. Et pourtant ils ont eu leur historien, un bohême comme eux, qui vivait au jour la journée, de sa plume, comme ils vivaient de leurs représentations.

Une troupe de comédiens ambulants arrive un jour au Mans, et voilà la bile de Scarron allumée. Il écrit le *Roman comique*. Oh! le beau roman que nous aurions là, si le pauvre cul-de-jatte avait eu quelque chose de la veine de Lesage! La magnifique épopée que celle de ces artistes errants, courant à travers cette France de 1650, toute frémissante et encore agitée, bruyante, révolutionnaire, mal remise encore des convulsions de la Fronde.

Mais Scarron semble fuir son sujet. Toujours il le côtoie et toujours il l'évite. Ses héros sont la moindre de ses préoccupations. Ses comédiens de campagne ne sont guère que le lien de ses histoires, la monture du chapelet d'anecdotes qu'il débite grain à grain, le fil blanc dont il coud les *bonnes farces* qu'il conte. Par ci par là, on rencontre, au détour d'une page, un récit, un crayon, une ébauche à peine indiquée, et c'est tout. Si on cherche quelque chose comme un vague portrait, il faut, avec une patience infinie, rassembler les traits noyés dans une intarissable faconde, — qui, du reste, n'est pas sans charmes.

Vous souvient-il de ce Destin, si brave et si doux, si joyeux et pourtant si mélancolique, si insouciant et si amoureux? Pour suivre celle qu'il aime, il a quitté le foyer paternel, et il accepte tous les hasards de la troupe aventureuse. Le voici, il fait son entrée au Mans. Il est jeune, aussi pauvre d'habits que riche de mine; au lieu de chapeau, il n'a qu'un

bonnet de nuit, entortillé de jarretières de différentes couleurs. Il marche d'un pas fier à côté de la charrette chargée de coffres, de malles et de gros paquets de toiles peintes. Qui vous dit que ce Destin n'est pas Molière? Molière avant le génie.

Et celle qu'il aime, son amie, cette charmante Etoile qui se défend si mal quand la foule des provinciaux galants l'assiége à sa toilette, pourquoi ne serait-elle pas Madeleine?

Ceci n'est pas une imagination vaine. Un savant qui a su rendre la science aimable, le bibliophile Jacob, a fort bien démontré, dans un travail excellent, que le *Roman comique* est le roman de Molière.

Vers 1650, nous retrouvons Madeleine à Paris. Molière y a ramené sa caravane. Accueilli avec le plus grand intérêt par son ancien condisciple du collége de Clermont, Armand de Bourbon, prince de Conti, l'amant de Madeleine fait faire halte à sa troupe. Il donne plusieurs représentations à l'hôtel du prince.

Mais l'heure du repos n'est pas encore venue, et, de nouveau, en 1652, les pauvres comédiens se remettent en route. Seulement, à cette tournée nouvelle, on a l'itinéraire de Molière. C'est ainsi qu'on suit la troupe à Vienne, puis à Lyon, puis à Dijon, à Grenoble, à Montbrison, à Lyon encore en 1655.

Lyon paraît être le quartier général. C'est à Lyon que Molière héberge d'Assoucy, que le jeu a mis dans l'état d'Adam. Ensemble ils descendent le Rhône, s'arrêtent à Avignon, à Pézenas, à Lunel, à Béziers, à Narbonne.

En 1653, Molière avait donné à Lyon sa première comédie

régulière, cinq actes, en vers, l'*Etourdi*; en 1656, il donne son second ouvrage : le *Dépit amoureux*. Mais il travaille en courant car, plus que jamais on a de la peine à le suivre. Chapelle et Bachaumont le rencontrent à Carcassonne, mais il ne fait qu'y passer, il se rend à Toulouse, de là à Castelnaudary, puis à Agen, et une seconde fois à Bordeaux, où il lance un essai tragique, la *Thébaïde*, qui ne réussit pas. En 1657, la caravane comique est revenue sur les bords du Rhône. A Avignon, Molière se lie d'amitié avec Mignard qui revient d'Italie, et auquel il dédiera son poème du *Val-de-Grâce*. Puis il remonte vers Lyon, se rend à Rouen, vers les fêtes de Pâques de 1658, et enfin, le 24 octobre suivant, il débute avec sa troupe devant la famille royale et a le bonheur de plaire à Louis XIV.

Après treize ans de pérégrinations, Molière obtenait enfin la permission d'avoir du génie.

Il faut cependant revenir à Madeleine. Depuis 1654, elle n'était plus la bien-aimée de son Destin. En cette année fatale, Molière avait rencontré à Lyon deux comédiennes charmantes, la Du Parc et la De Brie, et leurs beaux yeux lui avaient fait oublier ses premières amours.

Repoussé par la Du Parc, beauté froide et orgueilleuse, il se laissa consoler par la touchante De Brie. Puis, il trouva moyen de les engager toutes deux dans sa troupe.

C'en était fait du bonheur de Madeleine. Dans ce cœur, balayé par la tempête de tant de passions, un seul sentiment tendre restait, l'amour de Molière, et voilà qu'il lui échappait. Son âme restait plus froide et plus vide qu'un galetas sans feu en décembre. Tout d'abord elle voulut lutter; elle

pensait que le temps lui avait donné sinon des droits, au moins un certain empire, elle mit tout en œuvre pour retenir le volage. En vain.

Elle avait trente-cinq ans, et déjà les premières rides plissaient ses tempes, autrefois polies comme le marbre. La solitude se faisait autour d'elle. Qu'étaient-ils devenus, ces beaux amoureux, ces adorateurs de la vingtième année, qui se pressaient autour d'elle, au temps où elle n'avait qu'à choisir! car elle avait toujours choisi. Devenue vieille, et jetant un regard sur son passé, elle se vantait avec un légitime orgueil de n'avoir jamais eu de faiblesses que pour des gentilshommes. Son cœur, comme les carrosses du roi, ne s'ouvrait que devant un certain nombre de quartiers. Cette estime des gens de qualité lui avait tenu lieu de morale. Elle ne chercha jamais à donner d'autres principes à sa fille Françoise.

Abandonnée de Molière, elle ne sut pas se résigner tout d'abord. Entre Madeleine, à laquelle il était lié et par le passé et par l'intérêt; entre mademoiselle Du Parc qui, après l'avoir repoussé, semblait vouloir s'humaniser, et mademoiselle De Brie qui le consolait, le pauvre grand homme dut mener une existence étrange. Deux ou trois fois dans ses pièces, il revient sur cette situation bizarre.

Peu à peu, cependant, Madeleine s'accoutuma à la présence de sa rivale, le passé ne lui apparut plus que comme un songe, elle devint une bonne et fidèle amie pour son ancien amant.

Lorsque, définitivement, la troupe fut installée à Paris, il y eut entre elle et Molière une association pour l'exploitation des spectacles. Le registre de La Grange en fait foi. Ainsi,

aux dates des 10 juillet, 1 et 17 août 1659, on trouve certaines sommes payées pour frais et vieilles décorations à mademoiselle Béjard. Plus tard, sur le même registre, nous la voyons devenue caissière de Molière, et toucher, pour lui, en quatre prélèvements.

Elle était bien d'ailleurs le lieutenant indispensable à un homme aussi occupé que Molière. Versée dans tous les détails de l'administration d'un théâtre, elle pouvait, au besoin, retoucher une pièce, couper, rogner, tailler, ajouter, suivant les nécessités de la représentation ou le goût du public. C'est ainsi que le 10 janvier 1660, le registre de La Grange, auquel il faut toujours revenir lorsqu'il s'agit de Molière et de sa troupe, mentionne la première représentation de *Don Quichotte*, « pièce raccommodée par mademoiselle Béjard. »

Un crève-cœur plus grand que tous les autres était réservé aux dernières années de Madeleine. Elle avait pris près d'elle sa plus jeune sœur, Armande, et l'élevait comme sa fille. Molière traitait en père cette enfant, ravissante de grâces et de gentillesse.

Mais, avec le temps, les sentiments du grand homme changèrent, et Madeleine s'aperçut avec effroi que Molière aimait Armande. Elle fit tout pour empêcher une union, que, peut-être, elle considérait comme disproportionnée, mais, cette fois encore, elle échoua. Grimarest prétend que, pendant neuf mois, Molière cacha son mariage à son ancienne amie, mais c'est une erreur, la signature de Madeleine est au bas de l'acte, avec celles de toute la famille.

Les tristes prévisions de Madeleine ne tardèrent pas à se réaliser. L'inconduite de sa sœur, les tourments de l'homme

qu'elle avait aimé empoisonnèrent ses derniers jours. « Si grand fut son chagrin, dit un écrivain du temps, qu'il contribua certainement à la conduire au tombeau. »

Elle mourut le 17 février 1672, un an jour pour jour avant Molière.

Madeleine Béjard tenait avec éclat l'emploi des reines, mais elle remporta ses plus grands succès dans les rôles de soubrettes.

Ses principales créations dans l'œuvre de Molière sont : Marinette, du *Dépit amoureux;* Marotte, des *Précieuses Ridicules;* Georgette, de l'*Ecole des Femmes;* Dorine, de *Tartufe*, et Frosine, de l'*Avare.*

GENEVIÈVE BÉJARD

1624-1675.

C'est à sa famille, à ses deux sœurs, que Geneviève Béjard doit de n'être pas complétement oubliée. Elle était même si peu connue, que son nom a échappé aux recherches de plusieurs historiens du théâtre et qu'on a prêté parfois une partie de son existence, tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ses sœurs.

Entrée au théâtre en même temps que ses frères, elle prit

tout d'abord le nom de Hervé pour se distinguer de sa sœur. Elle fit partie de l'*Illustre Théâtre* et suivit Madeleine en province.

Revenue à Paris, avec la troupe de Molière, elle y resta jusqu'à la mort de ce protecteur. Elle parut ensuite au théâtre Guénégaud, dont elle faisait encore partie lorsqu'elle mourut, le 3 juillet 1675, après une maladie de langueur de plus de trois ans.

Mariée une première fois au sieur Léonard de Loményе de la Ville-Aubrun, elle épousa en secondes noces Jean-Baptiste Aubry des Carrières, l'un des entrepreneurs du pavé de Paris.

Elle était jolie, mais n'avait qu'un très-médiocre talent, et ne devait sa part entière qu'à la protection de son beau-frère.

Dans toutes les comédies de Molière, elle n'a joué d'original qu'un seul rôle : celui de Bélise, des *Femmes Savantes*.

MADEMOISELLE MOLIÈRE

(ARMANDE BÉJARD)

1645-1700.

COVIELLE.

« ... Premièrement, elle a les yeux petits.

CLÉONTE.

Cela est vrai, elle a les yeux petits; mais elle les a pleins de feu, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir.

COVIELLE.

Elle a la bouche grande.

CLÉONTE.

Oui, mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches; et cette bouche, en la voyant, inspire des désirs; elle est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE.

Pour sa taille, elle n'est pas grande.

CLÉONTE.

Non, mais elle est aisée et bien prise.

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions...

CLÉONTE.

Il est vrai : mais elle a grâce à tout cela; et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

COVIELLE.

Pour de l'esprit...

CLÉONTE.

Oh! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE.

Sa conversation...

CLÉONTE.

Sa conversation est charmante.

COVIELLE.

Elle est toujours sérieuse.

CLÉONTE.

Veux-tu de ces enjouements épanouis, de ces joies toujours ouvertes? Et vois-tu rien de plus impertinent que ces femmes qui rient à tout propos?

COVIELLE.

Mais enfin, elle est capricieuse autant que personne du monde.

CLÉONTE.

Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord; mais tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles.

COVIELLE.

Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLÉONTE.

Moi? j'aimerais mieux mourir; et je vais la haïr autant que je l'ai aimée. »

Tel est l'amoureux et charmant portrait, qu'après huit ans de mariage, Molière trace de cette froide et implacable coquette, qui fut le désespoir de sa vie, et peut-être aussi, hélas! le terrible aiguillon de son génie.

Mari toujours trompé, amant toujours épris, sans cesse Molière, en dépit de ses résolutions, revient à cette femme qu'il aime d'un incurable amour. A chaque page de son œuvre, on la voit reparaître. Dans le *Misanthrope* aussi bien que dans l'*Ecole des femmes*, c'est elle, toujours elle. La comédie de Molière, cette comédie irrésistible, c'est le drame douloureux de sa vie intime. Subissant la fatalité du génie, il fait notre rire de ses pleurs. C'est lui-même qu'il met en scène, et c'est sa passion qu'il immole aux bravos de la foule. Mais combien elle est navrante, son ironie! Sous cette verve désolante, sous ces éclats de rire convulsifs, on distingue un sanglot sourd. Infortuné grand homme! Il n'est pas un de ses maux, pas une de ses douleurs, qui échappe à son analyse et à ses sarcasmes. Toujours malade, toujours mourant, il n'a pas assez de railleries contre la médecine, et il rend le dernier soupir en bernant les médecins. Cocu sublime, il verse à pleines mains le ridicule sur les maris trompés.

Presque tous les contemporains ont pour cette indigne Béjard les yeux de Molière. Il n'y a qu'une voix pour louer ses grâces, son esprit, sa beauté, son talent.

« Elle avait la voix extrêmement jolie, — est-il dit dans l'*Histoire du Théâtre-Français* des frères Parfait, — et elle chantait avec un grand goût le français et l'italien. Personne mieux qu'elle n'a su se mettre à l'air de son visage, par l'arrangement de sa coiffure, et plus noblement par l'ajustement de son habit. En scène, elle faisait voir beaucoup de jugement dans son récit. Son jeu continuait encore, lors même que son rôle était fini. Elle n'était jamais inutile sur le théâtre, et elle jouait presque aussi bien quand elle écoutait que quand elle parlait.... Si parfois elle retouchait à ses cheveux, si elle raccommodait ses nœuds ou ses pierreries, ses petites façons cachaient une satire judicieuse et spirituelle. Par là elle entrait dans le ridicule des femmes qu'elle voulait jouer. »

Oublions pour un instant la femme. N'est-ce pas là le croquis d'une comédienne accomplie? Et ces lignes si simples, il est bon de le noter, datent d'un temps bien autrement exigeant que le nôtre. Des éloges hyperboliques ne récompensaient pas alors le plus léger effort d'une actriee. Le diapason de la louange a singulièrement monté depuis deux siècles. Un « pas mal » de 1663 se traduirait aujourd'hui par le cri : « sublime, » délayé en cinq colonnes de feuilleton.

Mademoiselle Poisson, dans une *Lettre sur la Vie et les ouvrages de Molière et sur les comédiens de son temps*, insérée au *Mercure* en mai 1740, consacre à la Béjard quelques lignes qui achèvent de la peindre. « Elle avait une taille médiocre,

mais un air engageant, quoique avec de très-petits yeux, une bouche fort grande et fort plate; mais faisant tout avec grâce jusqu'aux plus petites choses, quoiqu'elle se mît très-extraordinairement, et d'une manière presque toujours opposée à la mode du temps. »

Une grande originalité, voilà donc le trait distinctif de la femme de Molière. Elle lui dut cette grâce un peu étrange, et cette puissance de séduction dont ne savaient pas se défendre ceux même qui connaissaient la sécheresse de son cœur.

Armande-Grésinde-Claire-Elisabeth Béjard était née en 1645, l'année même où le jeune Poquelin abandonnait le Palais pour les coulisses de l'*Illustre Théâtre*. Toute jeune encore, elle fut confiée à sa sœur Madeleine, dont elle suivit la fortune. Ainsi elle grandit dans la maison et sous les yeux de Molière, qui put assister à l'éclosion et à l'épanouissement de cette fleur de jeunesse et de beauté.

A douze ans, à l'âge où la timidité et la maussaderie viennent aux petites filles avec les premières idées, Armande avait déjà des grâces virginales et des caresses félines. Madeleine était souvent pour elle une mère trop sévère, mais elle trouvait dans Molière un protecteur d'une indulgence inépuisable, toujours prêt à prendre son parti, toujours à genoux devant ses moindres fantaisies.

Cette bienveillance si attentive, elle la paya en monnaie d'enfant gâté, en caresses et en cajoleries. Elle s'habitua à considérer ce vieil ami qui veillait sur elle, comme un bon génie ayant mission de combler tous ses vœux. Femme avant l'âge, coquette sans le savoir, elle déploya pour lui les sé-

ductions les plus puissantes. « Sa reconnaissance s'épanchait en mille preuves de l'amitié la plus vive. »

Molière ne sut pas résister à ces démonstrations, ou plutôt il se trompa sur leur nature. Ce grand homme pour qui le cœur humain n'avait pas de mystères, ne sut pas lire dans le cœur de cette Agnès.

Il se crut aimé.

Alors il fut pris d'une de ces passious terribles qui éclatent dans le cœur des hommes à l'heure où leurs sens s'apaisent. Il forma le projet d'épouser Armande. Lui qui au banquet de l'amour n'avait vécu que des reliefs d'autrui, il se flatta de posséder seul et pour toujours cette ravissante enfant.

Mais il y avait loin de l'idée à la réalisation de ce mariage. La situation de Molière était des plus fausses, et pleine de difficultés. Au moment où il se laissait emporter par ce grand amour, il se trouvait pris entre les deux passions de sa jeunesse, entre Madeleine et mademoiselle De Brie. Qu'allaient dire ces deux femmes?

« Dès que mademoiselle De Brie connut le dessein de Molière, elle mit tout en usage pour empêcher l'accomplissement d'un mariage qui offensait si fort sa gloire. Rien ne lui paraissait plus cruel que de céder un amant à une petite créature qu'elle jugeait, avec quelque sorte de raison, lui être inférieure en mérite. Elle en témoigna son inquiétude à Molière et le mit en quelque incertitude par ses reproches, car il conservait beaucoup d'honnêteté pour elle, et la traitait avec toutes sortes d'égards. »

Mais les efforts de mademoiselle De Brie furent aussi vains que ceux de Madeleine. Le 20 février 1662, croyant signer un

long bail avec le bonheur, Molière épousa Armande Béjard. Il avait quarante ans, elle en avait dix-sept.

Déjà à cette époque la future Célimène avait goûté des enivrements du théâtre. « Ses succès dans le tragique aussi bien que dans le comique lui avaient fait le plus grand honneur. » L'année précédente, à Vaux, à cette fête si magnifique donnée par Fouquet à Louis XIV, Armande avait obtenu un immense succès de beauté.

« Au milieu de vingt jets d'eau naturels, tout à coup un rocher se changea en une coquille d'où sortit bientôt la naïade Béjard, chargée de débiter le prologue de Pellisson. » Coquille et naïade furent les merveilles de la fête. Le bon La Fontaine n'a garde de les oublier. On fit sur ce sujet plus de vingt chansons, dont voici un couplet :

Peut-on voir nymphe plus gentille
Qu'était Béjard l'autre jour?
Lorsqu'on vit s'ouvrir sa coquille,
Tout le monde disait à l'entour,
Lorsqu'on vit s'ouvrir sa coquille,
Voici la mère d'Amour.

Plus prudent, ou plutôt moins aveugle, Molière aurait arraché sa femme aux tentations du théâtre. Mais, hélas ! le malheureux! « il était fier de son talent, il travaillait de toutes ses forces à la mettre en évidence, il rêvait pour elle des rôles admirables afin de la faire applaudir. »

Mais les illusions de Molière s'envolèrent bien vite. Son mariage, troublé dès les premiers jours par les récriminations

où les jalousies de Madeleine et de mademoiselle De Brie, n'eut pas, pour ainsi dire, de lune de miel. Moins de six mois plus tard, le charme était rompu. Un an ne s'était pas écoulé, que déjà le grand homme, au désespoir, maudissait et son fatal amour et sa faiblesse plus fatale encore.

C'est maintenant dans un livre aussi rare que curieux, *La fameuse Comédienne*, qu'il faut aller chercher la suite de l'histoire d'Armande. Ce ne sont ni les détails tristes ni les aventures scandaleuses qui manquent.

« La fortune de Molière attira plus d'amants à sa femme que ce mérite prétendu, qui l'a depuis rendue si fière et si hautaine. Il n'y avait personne à la cour qui ne se fît une affaire d'en avoir des faveurs. L'abbé de Richelieu fut un des premiers qui se mit en tête d'en faire sa maîtresse. Comme il était fort libéral et que la demoiselle aimait extrêmement la dépense, la chose fut bientôt conclue. Ils convinrent qu'il lui donnerait quatre pistoles par jour, sans compter les habits et les régals, qui étaient le par-dessus. L'abbé ne manquait pas de lui envoyer tous les matins par un page le gage de leur traité, et de l'aller voir toutes les après-dînées.

« Cela dura quelques mois sans trouble; mais Molière ayant fait la *Princesse d'Elide*, où la Molière joua la princesse, qui était le premier rôle considérable où elle eût paru, parce que la Du Parc les jouait tous et était l'héroïne du théâtre, elle y parut avec tant d'éclat, que Molière eut tout lieu de se repentir de l'avoir exposée au milieu de cette jeunesse brillante de la cour. Car, à peine fut-elle à Chambord, où le roi donnait ce divertissement à toute la cour, qu'elle devint folle du comte de Guiche, et que le comte de Lauzun

devint fou d'elle. Ce dernier n'épargna rien pour entrer dans ses bonnes grâces; mais la Molière, qui était entêtée de son héros, ne voulut entendre à aucune proposition, et se contentait d'aller pleurer chez la Du Parc l'indifférence que le comte de Guiche témoignait pour elle.

« Le comte de Lauzun ne perdit pas pour cela l'espérance de la faire venir où il souhaitait, l'expérience lui ayant appris que rien ne pouvait lui résister. Il connaissait, outre cela, le comte de Guiche pour un homme qui comptait pour peu de bonne fortune le bonheur d'être aimé des dames.

« C'est pourquoi il ne douta pas que ses manières indolentes ne rebutassent enfin la Molière, et que son étoile ne produisît alors dans son cœur ce qu'elle avait produit dans le cœur de toutes les femmes à qui il avait voulu plaire. Il ne se trompa pas. La Molière, irritée des froideurs du comte de Guiche, se jeta dans les bras du comte de Lauzun, comme en un asile qui pouvait la garantir d'une seconde rechute pour un ingrat.

« Mais l'abbé de Richelieu avait été averti de tout ce tracas. Il la fit épier, et trouva le moyen de surprendre une lettre qu'elle écrivait au comte de Guiche, durant le temps de leurs intrigues. »

Les termes de cette lettre découvrirent clairement à l'abbé que jamais Armande n'avait eu de tendresse que pour le comte de Guiche, même au temps où elle lui faisait, à lui, les plus belles protestations. Furieux d'avoir été pris pour dupe, « il ne s'amusa pas aux reproches qui ne servent jamais de rien. Il se trouva seulement bien heureux de ne l'avoir prise qu'à la journée, et résolut de la laisser là, ce qu'il fit,

après avoir fait apercevoir à Molière que le grand soin qu'il avait de plaire au public lui ôtait celui d'examiner la conduite de sa femme, et que, pendant qu'il travaillait à divertir tout le monde, tout le monde travaillait à divertir sa femme. »

Aucun des bruits qui couraient sur Armande, déjà la fable de la cour, n'était encore venu troubler la sécurité conjugale de Molière. Les charitables révélations de l'abbé de Richelieu le surprirent donc comme un coup de foudre. Sans prendre le temps de réfléchir ni de rien vérifier, il courut chez sa femme, désespéré et comme fou de douleur. « Là, il éclata en reproches amers, parla de son amour et de ses droits, et de l'indignité qu'il y avait à outrager un mari qui était à la fois le plus tendre des pères et le plus épris des amants. »

A ces reproches, Armande ne répondit d'abord que par un torrent de pleurs. Elle n'était pas grande comédienne seulement sur le théâtre. Peu à peu, avec un art infini, elle repoussa toutes les accusations. Trop habile pour nier son inclination pour le comte de Guiche, elle l'avoua comme une fantaisie aussi passagère qu'innocente, dont elle se repentait, et qu'il fallait mettre sur le compte de sa jeunesse, « jurant d'ailleurs que rien de criminel ne s'était passé, et qu'elle était bien revenue de son erreur. » Toute cette confession, elle la fit « d'une voix si touchante et avec un air de si grande ingénuité, que son innocence parut démontrée. »

Les larmes de la femme adorée seront toujours la plus victorieuse des justifications. Molière était amoureux, pouvait-il douter de la vertu d'Armande? En amour, il faut tout croire ou tout nier. Non-seulement il pardonna, mais encore il

s'excusa de ses emportements injustes. C'était lui à la fin qui demandait grâce. La paix fut signée.

Hélas! ce n'était qu'une trève. De retour à Paris, après le voyage de Chambord, Armande, de plus belle, recommença ses équipées galantes. L'intérieur de Molière devint un enfer. Vainement il essayait de fermer les yeux; à chaque moment, par ses audaces, elle le forçait à les ouvrir. Il avait trop d'ennemls, d'ailleurs, pour pouvoir rester en repos. Son amour était le défaut de sa cuirasse, on le savait, et on le frappait par sa femme. Sa passion, lâche comme toutes les passions furieuses d'hommes déjà vieux pour des femmes jeunes, implorait le mensonge. Armande ne se donna bientôt plus la peine de mentir. Aussi les orages se succédaient sans interruption. C'était chaque jour quelque trahison nouvelle, suivie d'un nouveau pardon.

Et Molière dut souffrir plus qu'un autre, car il ne s'abusa jamais. Il se voyait, se jugeait et maudissait son incroyable faiblesse. Mais il était sans courage et sans raison devant cette indigne créature, qui pouvait, à son gré, lui donner les ravissements du septième ciel, ou lui infliger toutes les tortures de l'enfer. Ces convulsions et ces tempêtes, ces transitions brusques et terribles, brisèrent le cœur du grand homme; plus tard elles le tuèrent.

Cependant, au milieu de ces orages domestiques, dans l'intervalle des brouilles et des raccommodements, Armande avait donné deux enfants à son mari, d'abord un fils, né le 19 janvier 1664, qui fut le filleul de Louis XIV et de Madame Henriette; puis une fille, tenue sur les fonts de baptême par le comte de Modène et Madeleine Béjard. Ces deux enfants pouvaient

ramener sinon le bonheur, au moins la tranquillité au foyer de Molière ; mais Armande était aussi mauvaise mère qu'indigne épouse.

Pour tout dire, cette âme froide était incapable d'un sentiment fort et durable. Armande n'aima jamais qu'elle-même. Follement vaniteuse, coquette au-delà de toute croyance, capricieuse, enragée de plaisir, fastueuse, prodigue, jalouse de bruit et d'éclat, elle ne sut jamais comprendre le grand homme qui avait mis en elle toutes ses espérances de bonheur. Indifférente à ses ambitions, elle ne songea jamais à l'aider à supporter le poids de ses écrasants labeurs et de ses soucis dévorants. Si elle fut sensible à ses succès, c'est qu'il en rejaillissait quelque chose sur elle-même, et que la gloire de Molière devait donner plus d'attrait à ses charmes et plus de prix à ses faveurs. Aux adorations passionnées du poëte de génie, elle préférait les plates et banales adulations des petits-maîtres et des marquis. Elle ne marchait qu'entourée d'un insipide cortége de soupirants. Le soir, au théâtre, pendant sa toilette, sa loge était assiégée. Elle se plaisait à attirer chez elle tous les oisifs et les étourdis de la ville et de la cour. Et Molière, chassé pour ainsi dire de sa maison, désespéré, en proie à tous les tourments de la jalousie, était réduit à aller chercher un peu de calme et de repos à Auteuil, dans une petite habitation qu'il louait et qui était le sanctuaire de ses pensées.

Une vieille entremetteuse, nommée la Châteauneuf, ne contribua pas peu aux désordres de la femme de Molière. Cette honnête personne, qui ouvrait les loges au théâtre Guénégaud, avait réussi à s'insinuer dans les bonnes grâces d'Ar-

mande lors de son retour de Chambord. Bientôt elle devint sa confidente et l'instrument de toutes ses intrigues galantes. Avide, rusée, rompue à l'ignominie, connaissant tous les débauchés de la cour et de la ville pour avoir été employée par eux, la Châteauneuf avait toutes les qualités de son emploi. Aussi, l'adorée comédienne avait en elle une si grande confiance, qu'elle n'acceptait plus de galants que de sa main, et qu'elle recevait les yeux fermés ceux qui lui étaient envoyés par elle.

Pour arriver à la femme de Molière, il fallait nécessairement s'adresser à la confidente qui, discrète par intérêt, mettait toute son habileté à sauver les apparences. Si bien que, tandis que la conquête d'Armande n'était plus qu'une question d'argent à débattre avec la Châteauneuf, quantité de naïfs la croyaient d'une vertu sans exemple.

Tels furent pourtant les dérèglements d'Armande, si grand fut le scandale, que Molière, à la fin, s'alarma pour sa considération personnelle et pour son honneur. Les plus dévoués de ses amis s'efforçaient, en outre, de le rappeler à la raison et à la dignité. Sa patience se lassa, et, à la suite d'une scène plus violente que de coutume, il déclara à sa femme qu'il était décidé à la faire enfermer.

Armande, à cette menace, se livra au plus violent désespoir, elle s'évanouit, elle parut mourante. Molière fut épouvanté, tout son amour se réveilla plus violent que jamais, et une fois encore, — non la dernière, — il promit le pardon. Mais, depuis longtemps déjà, l'indigne coquette « avait conçu pour son mari une aversion terrible, » l'occasion de s'en débarrasser était trop belle pour qu'elle la laissât échapper.

C'est donc avec le dernier mépris qu'elle reçut les excuses et les protestations du malheureux. A son tour, elle se montra indignée. Toutes ces querelles, disait-elle, étaient causées par la De Brie qui vivait sous leur toit. Elle accusa son mari d'avoir conservé des relations avec cette femme jalouse, et aussi peut-être avec Madeleine. Enfin, « elle lui déclara qu'elle ne se sentait plus le courage de vivre avec lui, qu'elle aimerait mieux mourir, et que tout devait être fini entre eux.»

En vain Molière, au désespoir, essaya de la faire revenir sur cette résolution terrible ; elle tint bon. Il fut convenu que, tout en habitant la même maison, ils seraient désormais comme des étrangers et ne se parleraient plus qu'au théâtre. « Ils se séparèrent sans arrêt du parlement. »

C'est alors que Molière revint à mademoiselle De Brie, cette amie des mauvais jours. Mais que pouvaient les consolations de l'amitié contre les douleurs de cet immense amour ? Le grand homme avait au cœur une de ces incurables plaies que l'absence avive, loin de les cicatriser.

Une conversation empruntée à *La Fameuse Comédienne*, — une page d'histoire, — peint admirablement les angoisses et les douleurs du mari d'Armande.

« Molière rêvait un jour dans son jardin d'Auteuil, quand un de ses amis, nommé Chapelle, qui venait s'y promener par hasard, l'aborda, et, le trouvant plus inquiet que de coutume, lui en demanda plusieurs fois le sujet. Molière, qui eut quelque honte de se sentir si peu de constance pour un malheur si fort à la mode, résista autant qu'il put; mais, comme il était alors dans l'une de ces plénitudes de cœur si connues

par les gens qui ont aimé, il céda à l'envie de se soulager, et avoua de bonne foi à son ami que la manière dont il était forcé d'en user avec sa femme était la cause de l'accablement où il se trouvait.

« Chapelle, qui le croyait être au-dessus de ces sortes de choses, le railla de ce qu'un homme comme lui, qui savait si bien peindre le faible des autres hommes, tombait dans celui qu'il blâmait tous les jours, et lui fit voir que le plus ridicule de tous était d'aimer une personne qui ne répond pas à la tendresse qu'on a pour elle.

« — Pour moi, lui dit-il, je vous avoue que si j'étais assez malheureux pour me trouver en pareil cas, et que je fusse fortement persuadé que la personne que j'aimerais accordât ses faveurs à d'autres, j'aurais tant de mépris pour elle, qu'il me guérirait infailliblement de ma passion. Encore avez-vous une satisfaction que vous n'auriez pas si c'était une maîtresse; et la vengeance qui prend ordinairement la place de l'amour dans un cœur outragé, vous peut payer tous les chagrins que vous cause votre épouse, puisque vous n'avez qu'à la faire enfermer. Ce sera même un moyen assuré de vous mettre l'esprit en repos.

« Molière, qui avait écouté son ami avec assez de tranquillité, l'interrompit pour lui demander s'il n'avait jamais été amoureux.

« — Oui, lui répondit Chapelle, je l'ai été, comme un homme de bon sens doit l'être; mais je ne me serais pas fait une si grande peine pour une chose que mon honneur m'aurait conseillé de faire, et je rougis pour vous de vous trouver si incertain.

— « Je vois bien que vous n'avez encore rien aimé, lui répondit Molière, et que vous avez pris la figure de l'amour pour l'amour même. Je ne vous rapporterai point une infinité d'exemples qui vous feraient connaître la puissance de cette passion; je vous ferai seulement un récit fidèle de mon embarras, pour vous faire comprendre combien on est peu maître de soi, quand elle a une fois pris sur nous l'ascendant que le tempérament lui donne d'ordinaire.

« Pour vous répondre, donc, sur la connaissance parfaite que vous dites que j'ai du cœur de l'homme, par les portraits que j'en expose tous les jours au public, je demeurerai d'accord que je me suis étudié, autant que j'ai pu, à connaître leur faible; mais si ma science m'a appris qu'on pouvait fuir le péril, mon expérience ne m'a que trop fait voir qu'il était impossible de l'éviter. J'en juge tous les jours par moi-même.

« Je suis né avec la dernière disposition à la tendresse, et, comme tous mes efforts n'ont pu vaincre les penchants que j'avais à l'amour, j'ai cherché à me rendre heureux, c'est-à-dire, autant qu'on peut l'être avec un cœur sensible. J'étais persuadé qu'il y avait fort peu de femmes qui méritassent un attachement sincère; que l'intérêt, l'ambition et la vanité font le nœud de toutes leurs intrigues. J'ai voulu que l'innocence de mon choix me répondît de mon bonheur : j'ai pris ma femme, pour ainsi dire, dès le berceau, je l'ai élevée avec des soins qui ont fait naître des bruits dont vous avez sans doute entendu parler; je me suis mis en tête que je pourrais lui inspirer, par habitude, des sentiments que le temps ne pourrait détruire, et je n'ai rien oublié pour y parvenir. Comme

elle était encore fort jeune quand je l'épousai, je ne m'aperçus pas de ses méchantes inclinations, et je me crus un peu moins malheureux que la plupart de ceux qui prennent de pareils engagements. Aussi le mariage ne ralentit point mes empressements; mais je lui trouvai, dans la suite, tant d'indifférence, que je commençai à m'apercevoir que toutes mes précautions avaient été inutiles, et que ce qu'elle ressentait pour moi était bien éloigné de ce que j'aurais voulu pour être heureux.

« Je me fis, à moi-même, des reproches sur une délicatesse qui me semblait ridicule, et j'attribuai à son humeur ce qui était un effet de son peu de tendresse pour moi. Je n'eus que trop de moyens de me convaincre de mon erreur : et la folle passion qu'elle eut quelque temps après pour le comte de Guiche fit trop de bruit pour me laisser dans cette tranquillité apparente.

« Je n'épargnai rien, à la première connaissance que j'en eus, pour me vaincre moi-même, dans l'impossibilité où je me trouvais à la changer; je me servis, pour cela, de toutes les forces de mon esprit; j'appelai à mon secours tout ce qui pouvait contribuer à ma consolation; je la considérai comme une personne de qui tout le mérite était dans l'innocence, et qui, par cette raison, n'en conservait plus, depuis son infidélité.

« Je pris, dès lors, la résolution de vivre avec elle comme un honnête homme qui a une femme coquette et qui en est bien persuadé, quoiqu'il puisse dire que sa méchante conduite ne doive pas contribuer à lui ôter sa réputation. Mais j'eus le chagrin de voir qu'une personne sans grande beauté, et qui doit le peu d'esprit qu'on lui trouve à l'éducation que

je lui ai donnée, détruisit en un instant toute ma philosophie.

« Sa présence me fit oublier toutes mes résolutions ; et les premières paroles qu'elle me dit pour sa défense, me laissèrent si convaincu que mes soupçons étaient mal fondés, que je lui demandai pardon d'avoir été si crédule. Mes bontés ne l'ont point changée.

« Je me suis donc déterminé à vivre avec elle comme si elle n'était pas ma femme ; mais si vous saviez ce que je souffre, vous auriez pitié de moi.

« Ma passion est venue à un tel point, qu'elle va jusqu'à entrer avec compassion dans ses intérêts ; et quand je considère combien il m'est impossible de vaincre ce que je sens pour elle, je me dis en même temps qu'elle a peut-être la même difficulté à détruire le penchant qu'elle a d'être coquette, et je me trouve plus de dispositions à la plaindre qu'à la blâmer.

« Vous me direz, sans doute, qu'il faut être poëte pour aimer de cette manière ; mais, pour moi, je crois qu'il n'y a qu'une sorte d'amour, et que les gens qui n'ont point senti de semblables délicatesses n'ont jamais aimé véritablement.

« Toutes les choses du monde ont du rapport avec elle, dans mon cœur ; mon idée en est si fortement occupée, que je ne sais rien, en son absence, qui puisse me divertir. Quand je la vois, une émotion et des transports qu'on peut sentir, mais qu'on ne saurait exprimer, m'ôtent l'usage de la réflexion. Je n'ai plus d'yeux pour ses défauts, il m'en reste seulement pour ce qu'elle a d'aimable. N'est-ce pas là le dernier point de la folie, et n'admirez-vous pas que tout ce que j'ai

de raison ne me serve qu'à me faire connaître ma faiblesse, sans pouvoir en triompher? »

Chapelle se retira navré. Tant de douleurs et tant de faiblesses avaient remué le cœur de cet épicurien, qui « traversait la vie titubant, le verre en main, et couronné de roses. » Il n'essaya pas des consolations banales.

— « Vous êtes plus à plaindre que je ne pensais, dit-il à son ami, il vous faut tout espérer du temps. »

Mais les mois et les années devaient s'écouler sans rien changer au sort de Molière. Il vida la coupe jusqu'à la lie. Peut-être le malheur est-il l'expiation fatale du génie.

Réfugié à Auteuil, sa femme était encore son unique pensée et la plus chère. Alors, il travaillait à cette grande comédie du *Misanthrope*, où il s'est mis tout entier.

Parfois, en écoutant ce chef-d'œuvre, je me suis imaginé que j'entendais Molière lui-même, nous racontant les secrets les plus intimes et les plus douloureux de sa vie.

Cette Célimène si futile et si charmante, si dangereuse et si séduisante, cette coquette incorrigible, qui ne comprend pas quel noble cœur elle blesse à mort, n'est-ce pas Armande Béjard, embellie de tout l'amour et de tout le génie de Molière?

Et Alceste, qui donc est-il? Aux premières représentations on crut reconnaître le duc de Montausier, et le duc de Montausier disait avec juste raison : — « Merci, c'est bien de l'honneur. » Mais nous, nous reconnaissons Molière. Ce misanthrope est quelque chose de plus qu'un gentilhomme honnête homme et mécontent. C'est un grand génie méconnu qui souffre et qui attend, c'est un sage passionné, un honnête homme au cœur grand et excellent.

Puis autour de ces personnages principaux, ne savons-nous pas le nom de tous les autres?

Sous la perruque blonde d'Acaste, tout fier de sa vaste ringrave, et à ses amas de rubans, chacun a reconnu le comte de Guiche. On sait que Clitandre s'appelle M. de Lauzun. Ainsi Molière peut railler les galants de sa femme, en plein théâtre il les maltraite et les tourne en ridicule.

Ce grand rôle d'Alceste, Molière voulut le jouer après l'avoir créé; sans doute il y trouvait une volupté âcre et poignante. « Il y déployait, dit un contemporain, une verve désolante. » Qui rendra jamais, en effet, tout ce qu'il y devait mettre d'indulgence et de vertueuse indignation, de tristesse, de passion, de brusquerie! Est-il rien de plus beau que la lutte de ces amants, que ce duel entre l'amour le plus tendre et la plus glaciale coquetterie!

A ce moment, Molière, séparé de sa femme, ne la voyait qu'au théâtre. Comme il jouait Alceste, elle jouait Célimène. Aussi a-t-on dit qu'il avait fait cette comédie uniquement pour pouvoir encore, sans lâcheté, dire à la perfide : « Je t'aime, » uniquement pour pouvoir tomber à ses genoux et lui offrir le pardon et l'oubli.

Peut-être ils ont raison, ceux qui ont dit cela. Molière, dans le *Misanthrope*, se plaît à raviver toutes ses douleurs du passé; il rappelle les moindres circonstances de son amour.

Ce que souffre Alceste, pendant la scène du billet, il l'a souffert le jour où l'abbé de Richelieu, par une vengeance tout à fait digne d'un laquais, lui a remis les lettres d'Armande.

Aussi Champfort disait : « Le Misanthrope est une querelle conjugale sublime. »

Quand Célimène, pressée de se disculper, répond : — « Il ne me plaît pas, à moi, » on croit entendre la femme de Molière.

Non, il ne plaisait pas à cette courtisane sans âme, l'aïeule de toutes les « filles de marbre » de l'avenir, de rompre avec sa vie de galanteries et de désordres. Trop faible était son sein, pour que la tête puissante de l'homme de génie s'y pût appuyer et y goûter quelques instants de repos.

Et lorsque Alceste répond aux représentations de Philinte, n'est-ce pas Molière qui s'adresse à Chapelle?

> Non l'amour que je sens pour cette jeune veuve
> Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui trouve;
> Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
> Le premier à les voir comme à les condamner.
> Mais avec tout cela, quoi que je puisse faire,
> Je confesse mon faible, elle a l'art de me plaire :
> J'ai beau voir ses défauts et j'ai beau l'en blâmer,
> En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer.
> Sa grâce est la plus forte ; et sans doute ma flamme
> De ces vices du temps pourra purger son âme.

On sent, sous ces deux derniers vers, percer une secrète espérance. C'est la dernière et la plus caressée des illusions qui survit à toutes les autres.

Espérances vaines, hélas! Armande ne devait pas changer. Quelques années plus tard, par sa conduite avec Baron, elle comblait la mesure. Il était dans la destinée de ce noble cœur d'être trahi par tous ceux qui l'approchaient.

Un jour, parmi les petits comédiens du bois de Boulogne, Molière avait distingué un jeune garçon de onze ans. Il était doué d'une jolie figure, son intelligence était prompte et éveillée, son jeu était remarquable pour son âge. Molière pensa que peut-être il en pourrait faire un grand acteur, et se chargea de sa fortune. Il le prit près de lui, dans sa maison, le fit travailler, l'aida de ses conseils comme de sa bourse, enfin le traita comme son fils.

Cet enfant n'était autre que le jeune Boiron, dit Baron, qui devait en effet devenir un des plus célèbre comédiens de la Comédie-Française. Il devint aussi le plus illustre des fats. C'est lui qui, enivré des ses succès et de ses bonnes fortunes, disait que les comédiens devraient être élevés sur les genoux des reines. Il reconnut d'ailleurs dignement les bienfaits de Molière : il séduisit sa femme, ou se laissa séduire par elle.

Dans les commencements, le fils adoptif et la femme de Molière ressentirent l'un pour l'autre peu de sympathie. Un jour, à une répétition de *Mélicerte*, où Baron jouait Myrtil, Armande lui donna un soufflet. De ce coup, le jeune comédien s'enfuit et s'enrôla dans une troupe de campagne. Molière le rappela, pour son malheur, et il revint.

Les temps étaient changés. « Tant que la Molière avait demeuré avec son mari, elle avait haï Baron comme un petit étourdi, qui les mettait souvent mal ensemble par ses rapports; et comme la haine aveugle aussi bien que les autres passions, la sienne l'avait empêché de le trouver joli. Mais quand ils n'eurent plus d'intérêts à démêler, elle commença à le regarder sans prévention, et trouva qu'elle en pouvait faire un amusement agréable.

« La pièce de *Psyché*, qu'on jouait alors, seconda heureusement ses desseins, et donna naissance à leur amour.

« La Molière représentait Psyché à charmer, et Baron, dont le personnage était l'Amour, y enlevait les cœurs de tous les spectateurs.

« Les louanges communes qu'on leur donnait les obligèrent de s'examiner de leur côté avec plus d'attention, et même avec quelque sorte de plaisir. Baron n'était pas cruel : il se fut à peine aperçu du changement qui s'était fait dans le cœur de la Molière en sa faveur, qu'il y répondit aussitôt. Il fut le premier qui rompit le silence, par le compliment qu'il lui fit sur le bonheur qu'il avait d'avoir été choisi pour représenter son amant ; qu'il devait l'approbation du public à cet heureux hasard ; qu'il n'était pas difficile de jouer un personnage que l'on sentait naturellement ; qu'il serait toujours le meilleur acteur du monde si l'on disposait les choses de cette manière.

« La Molière répondit que les louanges qu'on donnait à un homme comme lui étaient dues à son mérite, et qu'elle n'y avait nulle part ; que cependant la galanterie d'un homme que l'on disait avoir tant de maîtresses ne la surprenait pas, et qu'il devait être aussi bon comédien auprès des dames que sur le théâtre.

« Baron, à qui cette manière de reproche ne déplaisait pas, lui dit, de son air indolent, qu'il avait, à la vérité, quelques habitudes que l'on pouvait nommer bonnes fortunes, mais qu'il était prêt à lui tout sacrifier, et qu'il estimerait davantage la plus simple de ses faveurs que le dernier emportement de toutes les femmes avec qui il était bien, et dont il

lui nomma aussitôt les noms, par une discrétion qui lui est naturelle.

« La Molière fut enchantée de cette préférence, et l'amour propre qui embellit tous les objets qui nous flattent lui fit trouver un appât sensible dans le sacrifice qu'il lui offrait de de tant de rivales. »

Une fois sur ce terrain, ils furent vite d'accord. Mais leurs caractères avaient trop de ressemblance pour que la fantaisie pût durer longtemps. Armande ne congédia pas un seul de ses amants, Baron ne rompit pas avec une seule de ses maîtresses.

La jalousie arriva, puis les querelles vinrent; ils échangèrent des reproches et des mots piquants. Les représentations de *Psyché* duraient encore, que déjà tout était fini entre eux.

Ils s'étaient pris sans remords, ils se quittèrent sans regret, mais plus ennemis que jamais. Ils s'étaient jugés et se méprisaient.

La coquette reprit ses conquêtes, le fat retourna chez les duchesses réclamer son bonnet de nuit ou forcer à rougir les portraits d'ancêtres.

Molière avait été averti de la liaison, il fut prévenu de la brouille, mais « il ne parla jamais de rien à son protégé, et continua à le traiter comme par le passé. »

Cette rupture ne ramena pas Armande à son mari. Elle remplaça Baron par l'abbé Lavaux et « quelques autres, » et pour elle tout fut dit.

Cependant, vers la fin de 1671, les amis de Molière, voyant augmenter sa mélancolie, songèrent à le rapprocher de sa

femme. Ils réussirent, et de ce rapprochement naquit (15 septembre 1672) un fils qui ne vécut qu'un mois.

Mais déjà la santé de Molière commençait à donner les plus sérieuses inquiétudes. Sa poitrine se prenait. Sa réconciliation avec Armande lui porta les derniers coups et hâta sa fin. Armande aimait à souper. Pour lui plaire, pour avoir le plaisir de souper avec elle, il renonça à son régime sévère, deux tasses de lait par jour, et adopta le régime échauffant de Chapelle et de Baron. C'était plus que n'en pouvait supporter le malheureux grand homme, écrasé de toutes les lassitudes de la tête, de l'âme et du corps.

Et c'est à cette heure, lorsque tout autre se serait mis aux mains des médecins, qu'il leur porte les plus terribles coups.

Le 10 février 1673, le *Malade imaginaire* fut représenté pour la première fois.

La Faculté allait être vite et bien vengée.

Le jour de la quatrième représentation de cette comédie si bouffonne et si lugubre, le 17 février 1673, premier anniversaire de la mort de Madeleine Béjard, Molière, qui remplissait le rôle d'Argan, se sentit plus malade. Baron, Armande, tous ceux qui l'entouraient, le conjurèrent en vain de ne pas jouer, de prendre un peu de repos.

« — Comment voulez vous que je fasse? leur répondit-il; il y a cinquante pauvres ouvriers qui n'ont que leur journée pour vivre, que feront-ils si je ne joue pas? Je me reprocherais toute ma vie d'avoir négligé de leur donner du pain un seul jour, le pouvant absolument. »

Après une telle réponse, toutes les prières étaient inutiles.

Il fut seulement convenu que le spectacle commencerait à quatre heures précises.

A quatre heures, en effet, la toile se leva, et l'agonie de Molière commença avec le *Malade imaginaire*. Il sentait la vie lui échapper, et cependant, avec un courage inouï, il poursuivait son rôle, raillant, lui malade, la maladie, bernant, lui mourant, les médecins. Et jamais il n'avait si bien joué, ni si naturellement, jamais on n'avait tant ri, tant applaudi.

Et cette foule insoucieuse ne se doutait guère que là, sous ses yeux, sur le théâtre, expirait, le rire aux lèvres, le plus grand poëte du monde. Ses forces étaient à bout, cependant. Dans la cérémonie, au moment où il prononçait le mot *juro*, une convulsion le prit qu'il dissimula à grand'peine sous un rire forcé. La représentation ne fut pas interrompue, mais aussitôt après il fallut le transporter chez lui, rue Richelieu. On n'avait pas pu le déshabiller, la robe de chambre d'Argan devait être son linceul.

Bientôt sa toux le reprit avec une extrême violence, un des vaisseaux de la poitrine se rompit, et il rendit par la bouche une grande quantité de sang.

Quelques moments plus tard, il expirait, entouré des siens, entre les bras de deux religieuses auxquelles il avait coutume de donner l'hospitalité lorsqu'elles venaient à Paris.

Molière mourant avait réclamé les secours de la religion; ils lui furent refusés par les prêtres de Saint-Eustache. Mort, on lui refusa les honneurs d'une sépulture chrétienne. Ainsi le voulut l'archevêque de Paris, Harley de Champvalon. On comprend l'intolérance de ce prélat : quelques années

après, il devait mourir des suites de ses crapuleuses débauches. Tartufe prenait sa revanche.

Le scandale de ce refus barbare fut grand, et l'épigramme indignée de Chapelle n'est que l'expression de l'indignation générale.

> Puisqu'à Paris on dénie
> La terre, après le trépas,
> A ceux qui pendant leur vie
> Ont joué la comédie,
> Pourquoi ne jette-t-on pas
> Les bigots à la voirie?
> Ils sont dans le même cas.

En cette circonstance, au moins, la conduite d'Armande fut digne. Sa douleur ne fut peut-être ni bien sincère ni très-profonde, mais « on approuva sa contenance désolée. » Elle sentait, à ce moment suprême, la perte immense qu'elle venait de faire, elle était fière de porter le nom de cet homme que toute la France allait pleurer. Lorsqu'elle apprit la décision de l'archevêque de Paris, elle fut transportée d'une noble colère.

« — Quoi ! s'écria-t-elle, on refusera la sépulture à celui qui dans la Grèce eût mérité des autels! »

Et, montant en carrosse avec le curé d'Auteuil, elle courut à Versailles se jeter aux pieds du roi et demander justice. Malheureusement, sa douleur et son indignation l'emportèrent. Elle osa dire à Louis XIV que, « si son mari était criminel, ses crimes avaient été autorisés par Sa Majesté même. » A ces mots, le roi fronça le sourcil. Pour comble de disgrâce,

le curé d'Auteuil crut le moment bien choisi pour se disculper d'une accusation de jansénisme, et entama un long discours. Louis XIV congédia brusquement le curé et la comédienne, en leur disant que cette affaire ne dépendait que de l'archevêque de Paris.

Cependant des ordres secrets furent donnés à Harlay de Champvallon, qui, s'exécutant à demi, refusa l'entrée de l'église, mais accorda deux prêtres pour conduire le corps au cimetière. Cette transaction forcée exaspéra les tartufes, et, ne pouvant refuser un coin de terre à Molière, ils organisèrent une émeute devant sa maison le jour de ses funérailles. Armande, effrayée des cris de la populace, ouvrit les fenêtres et jeta de l'argent, mille francs environ. Aussitôt les dispositions changèrent.

Enfin, le 21 février 1673, les restes mortels de ce grand homme, dont s'honorent la France et l'humanité, furent portés à leur dernier asile, sans pompe, la nuit, presque furtivement, comme ceux d'un criminel.

Molière fut enterré au cimetière Saint-Joseph, rue Montmartre. Sa veuve y fit porter une « grande tombe de pierre » qui s'y voyait encore en 1732.

« Cette pierre, dit Titon du Tillet, est fendue par le milieu ; ce qui fut occasionné par une action très-belle et très-remarquable de sa veuve. Deux ou trois ans après la mort de Molière, il y eut un hiver très-froid ; elle fit voiturer cent voies de bois dans ledit cimetière, lequel bois fut brûlé sur la tombe de son mari pour chauffer tous les pauvres du quartier : la grande chaleur du feu ouvrit cette pierre en deux. »

Ces grands feux allumés sur la tombe de Molière étaient moins un hommage rendu à sa mémoire, qu'une fantaisie d'ostentation de sa veuve. Pour s'en convaincre, il ne faut que regarder la conduite d'Armande. Ses larmes de parade furent bien vite séchées. Les cendres du grand homme n'étaient pas froides encore, que son indigne veuve osait reparaître sur le théâtre, dans une des pièces qu'autrefois elle jouait avec lui. Paris entier fut indigné de ce mépris des plus vulgaires convenances.

« Il sembla, dit une correspondance, qu'elle avait perdu quelque chose de son talent. » La comédienne, en effet, avait perdu les conseils de son mari. Elle en avait besoin. L'autorité de Molière était nécessaire pour l'obliger à modérer sa coquetterie. Souvent sa passion pour la parure l'entraînait, et lui faisait porter des toilettes qui allaient très-bien à sa taille et à sa figure, mais qui n'allaient pas du tout à ses rôles.

C'est ainsi que « le soir de la première représentation de *Tartufe*, où elle jouait Elmire, elle eut une cruelle mortification. » Comme elle savait que la pièce qui avait soulevé tant d'orages avant la représentation attirerait un monde infini, elle revêtit la plus belle de ses toilettes.

« Au dernier moment, Molière, faisant sa ronde, entre dans la loge de sa femme, et ne peut retenir sa surprise en la voyant si magnifiquement parée.

« — Que voulez-vous dire avec cet ajustement? s'écrie-t-il; ne savez-vous pas que vous êtes incommodée dans la pièce? vous voilà habillée et ornée comme si vous alliez à une fête! Déshabillez-vous vite et prenez un habit convenable à la situation où vous devez être. »

Une querelle s'ensuivit, et le dépit d'Armande fut si grand, qu'un moment on crut qu'on ne pourrait pas la décider à jouer ce soir-là.

Bientôt les intrigues amoureuses de cette veuve inconsolable recommencent de plus belle. La Châteauneuf est toujours son intendante. Entre tous ses adorateurs de cette époque, on remarque surtout un certain Du Boulay, « homme assez du monde, et sachant à peu près l'air du bureau. »

Riche et généreux, Du Boulay devait plaire à Armande; mais elle le vit si épris que, conseillée par la Châteauneuf, elle pensa qu'avec un peu d'adresse elle pourrait le conduire jusqu'au mariage. La voilà donc, faisant la cruelle, « pour la première fois de sa vie, » et refusant jusqu'à la moindre faveur. Par malheur, ce rôle, tout à fait en dehors de son emploi, lui sembla si difficile qu'elle ne sut pas le soutenir jusqu'au bout. Elle céda.

Mais Du Boulay avait vu le piége, il se tint sur ses gardes. Bien décidé à ne jamais se laisser prendre pour dupe, il promit à la belle tout ce qu'elle voulut, et ne fut avare ni de serments ni de protestations. Seulement, dès qu'elle abordait la grande question, il trouvait mille prétextes excellents et des raisons indiscutables.

Cette intrigue laissait beaucoup de temps à Armande, c'est pourquoi elle entreprit d'enlever l'amant d'une actrice entrée depuis peu dans la troupe, mademoiselle Guiot.

Cet amant, nommé Guérin, pitoyable acteur, n'avait rien absolument de séduisant, aussi s'explique-t-on difficilement cette fantaisie.

Celui qui en était l'objet fut surpris tout le premier. Il ne

se croyait pas tant de mérites. Mais il songea bien vite à profiter de ces bonnes grâces imprévues, et ne fit aucune difficulté de se rendre aux avances de la veuve de Molière.

Guérin, caractère souple, insinuant et rusé, était un de ces hommes capables des dernières bassesses quand leur intérêt est en jeu. Il étudia Armande, et il eut vite la clef du caractère de cette insigne coquette. Il comprit qu'avant tout et surtout il fallait se déclarer son esclave et adorer à genoux ses caprices. Ce fut un jeu pour lui.

Certes, du premier coup, il aurait très-volontiers abandonné la Guiot, sa maîtresse depuis plusieurs années, mais, en homme adroit, il feignit d'hésiter. Il ne voulait pas lâcher la proie pour l'ombre, et il n'était pas encore assez sûr des dispositions de la Molière pour quitter la Guiot. Enfin, il se dit qu'il fallait surtout irriter la passion de la capricieuse comédienne, si passion il y avait.

Ses prévisions ne lo trompèrent pas. Ravir ce méchant acteur à la Guiot devint la plus chère ambition d'Armande. Son manége devint si évident que Du Boulay s'en aperçut et saisit ce prétexte pour s'éloigner, ne laissant entre les mains de sa perfide « qu'une bonne somme et beaucoup de bijoux. » Tout occupée de ses projets, Armande ne lui donna pas un regret.

C'est à ce moment qu'arriva à la veuve de Molière la plus étrange et la plus scandaleusement romanesque des aventures. Une femme, qui lui ressemblait à tromper l'œil d'un amant, se fit passer pour elle. C'est absolument, quant au fond, l'histoire du Collier de la Reine. Ce sont les mêmes ruses, la même crédulité, la même innocence.

On comprend, à la lecture de ce bizarre récit, comment une ressemblance fatale a pu compromettre une reine innocente, mais entourée d'ennemis. Et le rôle du président Lescot, rôle de dupe de bonne foi, explique et excuse celui du cardinal de Rohan.

« Il y avait une créature, à Paris, appelée la Tourelle, qui lui ressemblait si parfaitement, qu'il était malaisé de ne s'y pas méprendre. Elle faisait même métier do galanterie que la Molière, mais avec moins de bonheur, co qui lui donna la pensée, voyant qu'elle lui ressemblait si bien, de passer pour la Molière, à ceux qui n'avaient pas grand commerce avec elle. Elle voulut essayer par là si sa fortune n'augmenterait point.

« La chose lui réussit si bien pendant quelques mois, que tout le monde y était trompé.

« Un président de Grenoble, nommé Lescot, qui était devenu amoureux de la Molière en la voyant sur le théâtre, cherchait par tout Paris quelqu'un qui lui en pût donner la connaissance. Il allait souvent chez une femme nommée la Ledoux, dont le métier ordinaire était de faire plaisir au public. Il lui témoigna qu'il souhaiterait connaître la Molière, et que la dépense ne lui coûterait rien pourvu qu'il pût réussir.

« La Ledoux, par malheur, ne la connaissait point. La chose n'aurait pas été difficile, pour peu qu'elle eût d'habitude avec elle; néanmoins elle se souvint que, sans se donner tant de peine, la Tourelle pourrait admirablement faire le personnage. C'est pourquoi elle dit au président qu'elle ne la connaissait point, mais qu'elle savait une personne qui la gouvernait absolument. Qu'elle la ferait pressentir sur ce chapitre, et que, dans quelques jours, elle lui en donnerait des

nouvelles. Le président la conjura de ne rien oublier pour lui assurer le succès, et qu'elle devrait être sûre de sa reconnaissance.

« Du moment qu'il fut sorti, elle envoya chercher la Tourelle, à qui elle dit qu'elle avait trouvé une bonne dupe, qu'il en fallait profiter, qu'elle se tînt prête pour le jour qu'elle l'enverrait quérir, et qu'elle se préparât à bien contrefaire la Molière.

« Le lendemain, le président revint fort empressé, pour savoir le résultat de sa négociation.

« La Ledoux lui dit qu'elle n'allait pas si vite, qu'on lui avait seulement promis d'en parler à la Molière, et qu'il fallait se donner un peu de patience.

« Le président la conjura de nouveau d'y donner tous ses soins. Il venait tous les jours savoir s'il y avait lieu d'espérer.

« Enfin, quand la Ledoux eut pris le temps qu'il fallait pour faire valoir ses peines, elle dit au président, avec beaucoup de joie, qu'elle avait surmonté les obstacles qui s'étaient opposés à sa passion, et qu'elle avait parole de la Molière pour venir chez elle, le lendemain. L'amoureux président lui promit de se souvenir toute sa vie du service qu'il lui rendait. Il prit l'heure du rendez-vous, où il se trouva longtemps avant la demoiselle, qui vint avec un habit fort négligé, comme une personne qui appréhendait d'être connue.

« Elle affecta la toux éternelle de la Molière, ses airs importants, ne parlant que de vapeurs, et joua si bien son rôle, qu'un homme plus connaisseur y eût été trompé. Elle lui fit fort valoir l'obligation qu'il lui avait d'être venue dans ces sortes de lieux, dont le nom seul lui faisait horreur.

« Le président lui dit qu'elle n'avait qu'à prescrire la reconnaissanoe, et que tout ce qu'il avait au monde était en son pouvoir.

« La Tourelle fit fort l'opulente, et après s'être longtemps défendue, elle lui dit qu'elle voulait bien prendre un présentde lui, pourvu qu'il ne fût que d'une fort petite conséquence.

« Qu'elle ne voulait qu'un collier pour sa fille qui était en religion.

« Aussitôt notre amoureux la mena sur le quai des Orfèvres, où il la pria de choisir le collier tel qu'il lui plairait.

« Elle lui dit qu'elle n'en voulait un que d'un prix fort médiocre.

« Ces manières magnifiques furent un nouveau charme pour le président. Il continuait de la voir au même endroit, et elle lui recommandait de ne lui point parler sur le théâtre parce que ce serait le moyen de la perdre entièrement; et que ses camarades, qui avaient une extrême jalousie contre elle, seraient ravies d'avoir une occasion de parler. Il lui obéissait, et se contentait d'aller admirer la Molière, croyant que ce fût elle.

« Il l'admirait alors avec justice dans le rôle de Circé qu'elle jouait, et dont elle s'acquittait parfaitement. Elle y avait un certain habit de magicienne, et quantité de cheveux épars, qui lui donnaient un grand agrément.

« Un jour que la Tourelle avait donné un rendez-vous au président chez la Ledoux, elle y manqua. Son amant, après l'avoir longtemps attendue, voulut aller à la Comédie, e toutes les raisons de la Ledoux ne purent l'en empêcher.

« Il fut donc à l'hôtel de Guénégaud, et la première personne qu'il aperçut sur le théâtre, fut la Molière.

« Il se détermina d'abord à y monter, contre les défenses qu'il croyait qu'elle lui avait faites; mais il crut qu'un petit emportement de passion ne lui déplairait pas. Il y monta dans le dessein de lui marquer le chagrin qu'il avait de ne l'avoir pas vue l'après-dînée.

« D'abord qu'il fut sur le théâtre, il ne put lui parler, à cause d'un nombre infini de jeunes gens qui l'entouraient. Il se contentait de lui sourire toutes les fois qu'elle tournait la tête de son côté, et de lui dire, quand elle passait dans une aile de décoration, où il s'était mis exprès :

« — Vous n'avez jamais été si belle! Si je n'étais pas amoureux, je le deviendrais aujourd'hui.

« La Molière ne faisait aucune réflexion à ce qu'il lui disait. Elle croyait que c'était un homme qui la trouvait à son gré, et qui était bien aise de le lui faire connaître.

« Pour le président, il était hors de mesure de voir avec quelle négligence elle recevait ses douceurs. La pièce lui semblait d'une longueur insupportable, dans l'envie qu'il avait de savoir sa destinée. Il fut l'attendre à la porte de la loge où elle se déshabillait, et y entra avec elle, lorsque la comédie fut finie.

« La Molière est fort impérieuse, et la liberté du président lui parut par trop grande pour un homme qu'elle n'avait jamais vu.

« Ce n'est pas qu'il ne soit permis d'entrer dans les loges des comédiennes, mais il faut du moins que ce soit gens qu'elles connaissent. C'est pourquoi la Molière, qui n'avait jamais vu

son visage, fut surprise de sa hardiesse, et, pour l'en punir, elle résolut de ne rien répondre à tout ce qu'il lui dirait.

« Il crut d'abord qu'elle n'osait parler en présence de la femme de chambre qui la déshabillait. Ce fut un nouvel obstacle pour le président, que cette fille; et comme il n'osait témoigner son inquiétude devant elle, il faisait signe à la Molière de la renvoyer, et qu'il avait quelque chose à lui dire.

« La Molière n'avait garde de répondre à des signes qu'elle n'entendait pas; mais notre amant, qui croyait être assez d'intelligence avec elle pour qu'elle dût comprendre cette façon de s'exprimer, toute muette qu'elle était, prenait pour des marques de colère le refus qu'elle faisait d'y répondre, et l'envie qu'il avait d'apprendre ce qui causait cette froideur l'obligea de s'approcher et de lui demander ce qui l'avait empêchée d'avoir le bonheur de la voir l'après-dînée.

« La demoiselle lui demanda d'un ton fort haut ce qu'il disait. Il lui demanda d'un ton encore plus bas si l'on osait dire devant cette fille ce que l'on pensait. La Molière, étonnée de ce discours, lui répondit d'une voix encore plus élevée :

« — Je ne crois pas avoir rien d'assez mystérieux avec vous, monsieur, pour devoir prendre ces sortes de précautions, et vous pourriez, avec moi, vous expliquer devant toute la terre.

« L'aigreur avec laquelle elle acheva ces mots fit entièrement perdre patience au président, qui lui dit :

« — J'approuverais votre procédé, si j'avais fait quelque action qui dût vous déplaire, depuis que je me connais, mais je n'ai rien à me reprocher. Et quand vous manquez au ren-

dez-vous que vous m'avez donné, et que je viens tout inquiet vous trouver, craignant qu'il ne vous soit arrivé quelque accident, vous me traitez comme le plus criminel des hommes !

« Il serait impossible de bien représenter l'étonnement de la Molière. Plus elle considérait le président, moins elle se souvenait de lui avoir jamais parlé; et comme il avait la mine d'un honnête homme, l'émotion avec laquelle il continuait de lui faire des reproches lui marquant que ce n'était ni jeu d'esprit, ni gageure, augmentait si fort sa surprise, qu'elle ne savait que croire de ce qu'elle voyait.

« Le président, de son côté, ne pouvait comprendre d'où venait le silence de la Molière.

« — Enfin, lui dit-il, donnez-moi une bonne ou une mauvaise raison, qui justifie un procédé pareil au vôtre.

« Il cessa de parler pour entendre la réponse de la Molière; mais elle n'était pas revenue de son étonnement, et lui était dans la dernière consternation.

« C'était une chose plaisante, que de les voir se regarder tous deux sans se rien dire, et s'examiner avec une attention qu'on ne peut se figurer. Néanmoins la Molière résolut de s'éclaircir d'une aventure qui lui paraissait si surprenante. Elle demanda au président, avec un grand sérieux, ce qui pouvait l'obliger à lui dire qu'il la connaissait; qu'elle avait pu croire, au commencement, que c'était une plaisanterie, mais qu'il la poussait si loin qu'elle ne la pouvait plus supporter; surtout, d'où lui venait son obstination à lui soutenir qu'elle lui avait donné un rendez-vous auquel elle avait manqué.

« — Ah ! Dieu ! s'écria le président, peut-on avoir l'audace

de dire à un homme qu'on ne l'a jamais vu, après ce qui s'est passé entre vous et moi ! J'ai du chagrin que vous m'obligiez d'éclater et de sortir du respect que j'ai pour toutes les femmes, mais vous êtes indigne qu'on en conserve pour vous. Après m'être venue trouver vingt fois dans un lieu comme celui où je vous ai vue, il faut que vous soyez la dernière de toutes les créatures pour m'oser demander si je vous connais.

« On peut juger que la Molière, de l'humeur dont elle est, ne fut pas insensible à ces duretés; et croyant que c'était une insulte que le président lui voulait faire, elle dit à sa femme de chambre d'appeler ses camarades.

« — Vous me faites plaisir, lui dit cet amant outré, et je souhaiterais que tout Paris y fût, pour rendre votre honte plus publique.

« — Insolent! j'aurai bientôt raison de votre extravagance, lui dit la Molière.

« Dans ce moment, une partie des comédiens entra dans la loge, où ils trouvèrent le président dans une fureur inconcevable, et la demoiselle dans une si grande colère, qu'elle ne pouvait parler.

« Elle expliqua pourtant, à peu près, à ses camarades, ce qui l'avait obligée de les envoyer quérir, pendant que le président leur contait aussi les raisons qu'il avait d'en user de cette façon, leur protestant avec mille serments qu'il connaissait la Molière pour l'avoir vue plusieurs fois, et que le collier qu'elle avait au cou était un présent qu'il lui avait fait.

« La Molière, entendant cela, voulut lui donner un soufflet; mais il la prévint, et lui arracha son collier, croyant

avec la dernière certitude que ce fût le même qu'il avait donné à la Tourelle, encore que celui-là fût beaucoup plus gros.

« A cet affront, que la demoiselle crut ne pas devoir supporter, elle fit monter toutes les gardes de la comédie, on ferma les portes, et on envoya chercher un commissaire qui conduisit le président en prison, où il fut jusqu'au lendemain, qu'il en sortit sous caution, soutenant toujours qu'il prouverait ce qui l'avait forcé à maltraiter la Molière, ne pouvant se persuader que ce ne fût pas elle qu'il avait vue chez la Ledoux.

« La Molière, qui avait reçu une insulte furieuse, demandait de grandes réparations contre le président. On informa de la chose. Elle fut confrontée avec l'orfèvre, croyant que cette seule preuve détruirait l'erreur du président. Mais elle fut bien autrement désolée, quand l'orfèvre assura qu'elle était la même qui avait acheté le collier avec le président. Elle était inconsolable de ce que toute son innocence ne pouvait se justifier, elle faisait faire des perquisitions par tout Paris de la Ledoux, que l'on disait être celle qui l'avait produite; mais cette femme s'était cachée à la première nouvelle qu'elle avait eue de cette affaire, et on eut beaucoup de peine à la retrouver.

« Enfin, elle fut prise, elle avoua toute l'affaire, et qu'il y avait une femme qui, par la ressemblance qu'elle avait avec la Molière, avait trompé une infinité de gens, que c'était la même qui avait produit l'erreur du président.

« La Tourelle fut prise à son tour. La Molière en eut une joie inexprimable, espérant par là faire croire dans le monde

que tous les bruits qui avaient couru d'elle avaient été causés par la ressemblance qui était entre elle et la Tourelle.

« Elle faisait travailler avec soin au procès de sa rivale, et, comme elle avait dû l'argent, les choses allèrent ainsi qu'elle voulut, et malgré l'injustice qu'il y avait à la punir d'un crime dont la Molière aurait pu lui donner des leçons. »

Le président Lescot fut condamné à une amende et à une réparation verbale, c'est-à-dire à payer deux cents écus et à venir déclarer au greffe, « en présence de la Molière et de quatre personnes telles qu'elle voudrait choisir, que, par méprise et inadvertance, il aurait usé de voies de fait contre elle, et tenu les discours injurieux mentionnés au procès, l'ayant prise pour une autre personne. »

Le même jugement condamnait les deux intrigantes « à être fustigées, nues, de verges, au devant de la principale porte du Châtelet et devant la maison de ladite Molière. »

Mais la Ledoux subit seule sa peine. La Tourelle, qui avait des amis un peu partout, réussit à s'évader et évita ainsi le fouet.

Ce succès judiciaire (1) exalta singulièrement l'orgueil

(1) Thomas Corneille, dans l'*Inconnu*, s'est souvenu de cette aventure. La présence d'Armande, qui jouait dans la pièce, ajoutait au piquant des allusions. Elle remplissait le rôle de la comtesse, et une vieille bohémienne, en lui disant la bonne aventure, lui adressait ces vers :

> Cette ligne qui croise avec celle de vie
> Marque pour votre gloire un moment très-fatal :
> Sur des traits ressemblants on en parlera mal,
> Et vous aurez une copie.

d'Armande. Elle prétendit se faire de la sentence du Châtelet, sentence confirmée par le parlement, un brevet de vertu. Elle essaya de mettre sur le compte de l'élève de la Ledoux tous les désordres de son passé. A l'entendre, dès le lendemain de son mariage, et pendant toute sa vie, elle avait été victime de cette étrange et fatale ressemblance. Ainsi, elle était immaculée, et La Tourelle avait tout fait. C'était elle, la coquine, qui avait été la maîtresse de l'abbé de Richelieu, qui s'était éprise du comte de Guiche, qui avait aimé Lauzun, Lavau, Baron, du Boulay et tous les autres, et finalement avait fait mourir Molière de douleur et de jalousie.

« Assez bonne fille jusqu'alors, dit une correspondance, la Molière devint tout à coup d'une fierté aussi ridicule qu'insupportable. Elle affichait des airs de pruderie et avait toujours à la bouche sa sagesse et sa vertu. »

Dans le public on riait fort de ces prétentions. Seul, Guérin ne riait pas et paraissait croire comme articles de foi tout ce que lui contait Armande. A force de soumissions et de bassesses, « il s'était établi dans l'esprit d'Armande. » Depuis plusieurs mois déjà il avait quitté la Guiot et songeait sérieusement à se faire épouser par la veuve de Molière.

« Mais, malgré toutes ses ruses, Guérin n'en serait pas arrivé à ses fins, si Armande ne s'était trouvée enceinte. » Pour cette fois, il lui fallait ou se marier, ou renoncer au bénéfice du diplôme de sagesse délivré par le Châtelet. Elle hésita longtemps. La liberté du veuvage lui plaisait, et en outre il lui semblait dur d'échanger pour le nom d'un méchant comédien le nom illustre de Molière. Elle se résigna pourtant, convaincue que son nouveau mari serait toujours un esclave à ge-

noux devant ses moindres fantaisies. « Comme sa grossesse était très-apparente, elle prit toutes les précautions qu'il fallait pour se marier secrètement, afin de faire croire que le mariage était depuis longtemps fait et conclu dans les formes. »

Le 31 mai 1677, la veuve de Molière épousait le sieur Guérin d'Estriché.

Les grâces et les ris règnent sur son visage,
Elle a l'air tout charmant et l'esprit tout en feu,
Elle avait un mari d'esprit, qu'elle aimait peu,
Elle en prend un de chair qu'elle aime davantage.

Tel est l'épithalame qu'on improvisa le lendemain du mariage d'Armande. Mais, hélas! elle avait croqué sa lune de miel avant le sacrement. Après huit jours d'union, le plus soumis des amants était devenu le plus tyrannique des époux. Guérin vengea Molière. Il alla même, dit-on, jusqu'à battre la belle, l'adorée, l'irrésistible Célimène. Alors, sans doute, elle regretta sincèrement Alceste.

Avec Guérin, plus de fêtes, plus de bonnes parties, plus d'escadrons d'adorateurs. Cet homme sans délicatesse lui déclara qu'il voulait être le maître, et «lui signifia qu'elle eût à s'abstenir de toute coquetterie. » Elle voulut résister dans les commencements, mais il était le plus fort, il le prouva, et elle se soumit. « Il mit si bon ordre à sa conduite, qu'elle en vint à ne plus oser recevoir personne sans sa permission. » Comme cependant il lui fallait à tout prix des adorations, elle se contenta, faute de mieux, des hommages d'un sieur Aubry qui

demeurait dans sa maison. Mais Guérin eut vent de cette intrigue, et Aubry reçut congé.

Ne pouvant faire autrement, Armande finit par se résigner au pot-au-feu conjugal. Elle mena depuis, disent les frères Parfait, une conduite exemplaire. Retirée à Meudon, où elle avait une charmante maison de campagne, « elle se consacra uniquement à l'éducation du fils qu'elle avait eu de Guérin et qu'elle aimait à la passion. »

Les orages de la vie d'Armande n'exercèrent sur son talent aucune influence fâcheuse. Elle resta « la plus excellente comédienne de son temps. » Elle porta sans jamais faiblir le poids écrasant de l'œuvre de Molière. Jusqu'au dernier jour, elle joua seule les rôles écrits pour elle et qu'elle avait créés avec tant d'éclat et de succès : Léonor, de l'*École des Maris*, — Orphise, des *Fâcheux*, — Élise, de la *Critique de l'École des Femmes*, — Célimène, du *Misanthrope*, son triomphe, — Elmire, de *Tartufe*, — Alcmène, d'*Amphitryon*, — Élise, de l'*Avare*, — Henriette, des *Femmes savantes*, — Angélique, de *Georges Dandin*, et tant d'autres encore.

Enfin, le 14 octobre 1694, Armande prit sa retraite avec une pension de mille livres. Elle n'a pas d'histoire pendant ses dernières années; on ne la voyait que rarement à Paris. Elle était presque oubliée lorsqu'elle mourut, six ans plus tard, le 30 novembre 1700.

Des trois enfants que Molière avait eus, un seul lui survécut, sa fille Madeleine. Lorsqu'elle eut seize ans, Armande voulut la faire entrer en religion pour pouvoir disposer de ses biens en faveur du fils de Guérin. Mais la jeune fille n'a-

vait aucune vocation pour le couvent, et il fallut l'en retirer. A vingt ans, voyant que sa mère ne songeait pas à la marier, elle se laissa enlever par un homme d'une quarantaine d'années, veuf avec quatre enfants, Rachel de Montalant. Armande voulut poursuivre, mais des amis s'interposèrent, et les fugitifs se marièrent et allèrent vivre à Auteuil. La fille de Molière mourut sans enfants en 1723.

Armande n'avait jamais aimé cette fille, qui était pour elle comme un extrait de naissance vivant. Madeleine n'était pas jolie, mais elle était spirituelle.

— Quel âge avez-vous, mon enfant? lui demandait un jour Chapelle.

— Seize ans et demi, répondit-elle tout bas; mais n'en dites rien à maman.

MADEMOISELLE DU PARC

1653-1668.

« Jolie, bien faite, spirituelle, mademoiselle Du Parc excellait dans les deux genres. » Elle jouait avec un égal succès les seconds rôles tragiques et comiques. Elle dansait aussi à ravir.

« Elle brillait aux ballets du roi, dit mademoiselle Poisson, surtout dans les danses hautes Elle faisait certaines cabrioles remarquables, car on voyait ses jambes et partie de ses

cuisses, par le moyen de sa jupe, fendue des deux côtés, avec des bas de soie attachés au haut d'une petite culotte. »

Le coup d'œil de ses cabrioles pouvait être fort agréable, mais la description ne laisse pas que d'être singulièrement grotesque. Heureusement mademoiselle Du Parc a d'autres titres. Ainsi elle joua avec le plus grand talent et une rare perfection l'*Andromaque* de Racine.

Mademoiselle Du Parc donnait des représentations à Lyon, lorsqu'elle vit Molière pour la première fois. Elle repoussa les hommages du grand homme, séduit à première vue par sa beauté et son talent, mais elle consentit à partager sa fortune, et le suivit à Paris lorsqu'il obtint l'autorisation de s'établir définitivement au Petit-Bourbon en 1658.

Elle ne tarda pas à être considérée comme une des meilleures actrices de la troupe. Molière avait en elle une grande confiance; aussi la complimente-t-il dans l'*Impromptu de Versailles*.

Ses meilleures créations dans l'œuvre de l'auteur de *Tartufe* sont celles de Cathos des *Précieuses ridicules* et d'Elvire de *Don Juan ;* mais son triomphe fut toujours l'Arsinoé du *Misanthrope*.

Son mari, Du Parc, plus connu au théâtre sous le nom de Gros-René, avait fait partie de l'*Illustre Théâtre*. C'était le meilleur compagnon du monde, franc, serviable, et ne manquant pas de talent. Molière, qui l'aimait et l'estimait beaucoup, l'a peint d'un trait dans le *Dépit amoureux*, où, jouant le rôle de Gros-René, il dit :

Je suis un homme rond de toutes les manières.

Ses camarades avaient pour lui une telle affection, au dire des frères Parfait, qu'ils firent relâche lorsqu'il mourut, en 1664.

Restée veuve, la Du Parc fut vite consolée. Bien qu'ayant repoussé Molière, elle n'était pas cruelle. Ce jour-là elle avait eu une fantaisie de vertu dont elle se repentit beaucoup plus tard. Alors elle était à la mode, et les plus galants et les plus riches de la cour se disputaient ses faveurs, qu'elle ne « donnait pas, » à ce qu'assurent quelques contemporains.

Reine de tragédie au théâtre, elle jouait à la ville le rôle de grande dame, et elle le jouait avec succès, car on l'avait surnommée *la marquise,* et c'est sous ce nom que nous la retrouvons dans les manuscrits de Conrart.

Un seul fait dira les charmes de sa figure et de son esprit : elle fut aimée des quatre plus beaux génies du siècle de Louis XIV ; elle vit tour à tour à ses pieds Molière, Corneille, La Fontaine et Racine.

C'est à Rouen, en 1658, que Corneille rencontra mademoiselle Du Parc. Le cœur du vieux poëte avait toujours vingt ans, il fut pris d'une passion soudaine et violente pour la belle comédienne. Repoussé, « son amour timide se répandit en vers, » et c'est pour la Du Parc qu'il soupire ces tendres strophes qu'on est tout surpris de trouver sous la plume de ce mâle et fier génie :

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le temps aux plus belles choses
Aime à faire cet affront:
Il saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits:
On me vit ce que vous êtes,
Vous serez ce que je suis.

Cependant j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants,
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore;
Mais ceux que vous méprisez
Pourraient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.

Ils pourront sauver la gloire
Des yeux qui nous semblent doux,
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle,
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Ces rimes amoureuses ne touchèrent aucunement le cœur de la *marquise* Du Parc. Il lui fallait des preuves d'amour plus parlantes. Elle dut même trouver fort impertinent ce

vénérable adorateur qui lui rappelait ainsi brutalement qu'elle aussi deviendrait vieille. Corneille n'avait pas pris là le bon chemin, mais on sait qu'en amour l'adresse n'était pas son fort. Cependant ses conseils ne furent pas sans influence sur l'avenir dramatique de la Du Parc. Le premier, il lui fit remarquer, non sans bonnes raisons, « que la troupe de Molière était très-inférieure dans la tragédie, et qu'ainsi elle devait toujours être sacrifiée, elle qui excellait surtout dans le genre tragique. » Cette semence d'ingratitude devait porter fruit.

Plus jeune et plus adroit, Racine fut écouté de la belle dédaigneuse. Il fut tout à elle avant d'être tout à la Champmeslé, la dévotion ne l'avait pas pris encore.

Ce choix ne témoigne pas en faveur de l'intelligence de la Du Parc. Racine, le grand poëte, avait un misérable caractère. Il s'empressa de se servir de l'influence qu'il avait sur sa maîtresse pour l'enlever à la troupe de Molière et la faire entrer au théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Déjà bien des fois Molière avait eu à se plaindre de Racine, mais toujours il avait pardonné. Après ce dernier trait, l'auteur d'*Andromaque* n'osa plus se montrer chez son ami, qui avait été son bienfaiteur, et la rupture fut complète.

Le théâtre de l'hôtel de Bourgogne ne profita pas longtemps des talents de mademoiselle Du Parc.

Elle mourut le 11 septembre 1668, un an après sa trahison Robinet a décrit ses funérailles :

L'hôtel de Bourgogne est en deuil,
Depuis peu voyant au cercueil

Son Andromaque si brillante,
Si charmante et si triomphante,
Autrement, la belle Du Parc,
Par qui l'Amour tirait de l'arc
Sur les cœurs, avec tant d'adresse.
Cloton, sans yeux et sans tendresse
Pour les plus accomplis objets
Comme pour les plus imparfaits,
Et qui n'aime pas ce théatre
Dont tout le monde est idolâtre,
Nous a ravi cette beauté
Dont chacun était enchanté,
Alors qu'avec un port de reine
Elle paraissait sur la scène,
Et tout ce qu'elle eut de charmant
Gît dans le sombre monument.
Elle y fut, mercredi, conduite,
Avec une nombreuse suite,
Dont étaient les comédiens
Tant les Français qu'Italiens;
Les adorateurs de ses charmes,
Qui ne la suivaient pas sans larmes,
Quelques-uns d'eux, *incognito*,
Qui, je crois, dans leur *memento*
Auront de la belle inhumée
Fort longtemps l'image imprimée;
Item, maints différents amours,
Affublés de sombres atours,
Qui pour le pas semblaient se battre
Item, les poètes de théâtre,
Dont l'un, le plus intéressé,
Semblait à demi trépassé;
Item, plusieurs peintres célèbres.....

. . . .

Il y a encore au moins cent vers de cette force-là ; une fois lâché, ce Robinet ne tarissait pas.

MADEMOISELLE DE BRIE

(16..-1706)

Grimarest, on ne sait pourquoi, prétend que « mademoiselle De Brie était fort laide, maigre comme un squelette, et n'avait pas le sens commun. »

Heureusement pour l'amie de Molière, trois de ses portraits venus jusqu'à nous, et les témoignages des contemporains, sont d'accord pour démentir très-catégoriquement cette singulière assertion.

Grande, bien faite, gracieuse, elle avait une jolie figure qu'éclairaient de beaux yeux tremblants. « L'incertitude de son regard, dit un de ses admirateurs, donne à sa physionomie un charme de plus. » Son esprit était « solide, » s'il n'était ni très-vif ni très-brillant, et son jugement était sûr. Elle avait une « mémoire heureuse, très-ornée, » et sa conversation était des plus agréables. Enfin, elle parut à Molière, qui s'y connaissait, digne de représenter les « jeunes amoureuses, » qu'elle jouait comme personne. Toutes ses créations obtinrent un très-légitime succès, et on applaudit successivement Lucile, du *Dépit amoureux;* Climène, des *Fâcheux;* Éliante, du

Misanthrope; Mariane, de l'*Avare* et de *Tartufe*, et Armande, des *Femmes savantes.*

De toutes les femmes aimées par Molière, mademoiselle De Brie est peut-être la seule qui comprit et aimât sincèrement ce grand homme. Lorsqu'il vint à elle, repoussé par la Du Parc, elle ne songea ni à se faire valoir, ni à irriter sa passion naissante par une résistance calculée; elle se donna entièrement. Atteinte au cœur, profondément blessée dans son amour-propre le jour où Molière l'abandonna pour Armande, elle sut cependant prendre son parti et resta l'amie de son ancien amant.

Molière savait à n'en pas douter qu'il pouvait compter absolument sur le dévouement de mademoiselle De Brie. Aussi est-elle sa confidente. C'est toujours à elle qu'il revient. Qu'Armande le trompe, le trahisse, l'abandonne pour courir les plus tristes aventures, il retrouve l'amie fidèle qui le soutient et le console, qui panse les blessures de son cœur malade et entretient ses espérances et ses illusions.

Cette constante affection, ces retours périodiques comme les fredaines d'Armande, surprenaient les amis de Molière. Ils voulurent l'éclairer sur les défauts de mademoiselle De Brie.

— « Certes, elle a des défauts, répondit Molière, tout le monde en a; mais je connais les siens, j'y suis accoutumé, et il faudrait que je prisse trop sur moi pour m'accommoder des imperfections d'une autre. Je n'en ai ni le temps ni la patience. »

Une fois marié, Molière continua à garder mademoiselle De Brie près de lui. Ce fut une faute grave et qu'on ne comprend guère de la part de ce génie qui connaissait si bien tous

les secrets de la passion. En éloignant son ancienne maîtresse il ne changeait pas le caractère de sa femme, mais il lui ôtait un prétexte dont elle se servit souvent.

Mademoiselle De Brie avait un mari. C'était un joueur, un ivrogne, et surtout un bretteur déterminé, en un mot un sacripant achevé. Molière, qui ne l'aimait pas, l'engagea uniquement à cause de sa femme; mais, habile à tirer parti de tout, il écrivit pour ce capitan de cabaret des rôles qu'il jouait au naturel. Il fit pour lui Sylvestre des *Fourberies de Scapin*, La Rapière du *Dépit amoureux*, et le maître d'armes du *Bourgeois Gentilhomme*.

En 1685, le 14 avril, mademoiselle De Brie donna sa dernière représentation; elle avait soixante cinq ans. Elle se retirait avec une pension de mille livres. On ne sait rien de ses dernières années. Elle mourut en 1706.

Mademoiselle De Brie fut, au théâtre, la plus parfaite des ingénues. Le rôle d'Agnès, ce type inimitable des ingénues, resta la plus belle de ses créations et son triomphe. Comme Ninon de L'Enclos, comme trois ou quatre comédiennes favorisées, elle garda jusqu'à ses dernières années les grâces et la fraîcheur de la jeunesse, et à soixante ans elle était encore la plus jeune et la plus adorable des Agnès.

Lorsqu'elle n'avait encore que cinquante ans, ses camarades l'engagèrent à céder ce rôle à une jeune et jolie débutante, mademoiselle Du Croisy. Elle consentit, mais non le public. Lorsque parut la nouvelle Agnès, la salle entière se souleva, et à grands cris demanda l'ancienne. Il fallut aller la chercher. Elle vint, et, comme on ne lui laissa pas le temps de prendre son costume, elle joua en habit de ville et fut

couverte d'applaudissements. Le lendemain on fit pour elle ce galant quatrain :

Il faut qu'elle ait été charmante,
Puis qu'aujourd'hui, malgré les ans,
A peine des attraits naissants
Egalent sa beauté mourante.

MAROTTE BEAUPRÉ

Elle tenait l'emploi des troisièmes rôles dans le tragique, et des ridicules dans le comique : Ainsi s'expliquent ses créations si étrangement diverses : après avoir représenté une des sœurs de Psyché, dans l'opéra-ballet de ce nom, elle joua d'original la comtesse d'Escarbagnas.

Mademoiselle Beaupré était un enfant de la balle ; elle était fille et nièce de comédiens, elle était née dans la coulisse, entre deux portants. Une de ses tantes, nommée aussi Marotte, est célèbre par son avis sur les pièces du grand Corneille.

« M. de Corneille, disait-elle, a fait le plus grand tort aux comédiens. Nous avions, avant lui, de très-bonnes pièces de théâtre, qu'on nous faisait en une nuit pour trois écus ; on y était accoutumé, tout allait bien, et nous gagnions beaucoup. Présentement, le public est devenu difficile, les pièces de

M. de Corneille coûtent beaucoup, et nous gagnons peu de chose. »

La Marotte Beaupré de Molière était très-jolie, bien faite, avenante, « et pucelle par-dessus, » ajoute Robinet. Ce gazetier ne doute de rien.

Elle était vive et peu endurante. On raconte que, s'étant prise de querelle avec une autre actrice nommée Catherine Des Urlis, elles mirent l'épée à la main et se battirent après la petite pièce. » La Des Urlis fut blessée au cou.

Entrée dans la troupe de Molière en 1669, Marotte Beaupré se retira en 1672 avec une pension.

MADEMOISELLE BEAUVAL

(JEANNE OLIVIER-BOURGUIGNON)

(16. .-1720)

Il y avait une fois — l'histoire de la Beauval a tout l'air d'un conte — un dirécteur de troupe ambulante qui avait fait vœu d'adopter un enfant.

Ce comédien-directeur courait la Hollande, lorsqu'il rencontra la petite Jeanne, qui allait avoir dix ans. Abandonnée par ses parents, exposée à la porte d'une église, elle avait été recueillie et élevée par une pauvre blanchisseuse.

L'enfant plut à Filandre, qui, du consentement de la blanchisseuse, la prit avec lui. Elle était vive, spirituelle ; son père adoptif en prit un soin tout particulier, et, comme elle avait un goût très-marqué pour le théâtre, il lui confiait divers petits rôles dont elle se tirait à merveille.

De retour en France, Filandre donnait des représentations à Lyon, lorsqu'un autre directeur, Monchinge, dit Paphetin, vit jouer la jeune Bourguignon. Il lui trouva du talent et lui proposa de beaux appointements si elle voulait entrer dans sa troupe. Ingrate comme une grande personne, la petite fille accepta et quitta Filandre sans regrets.

Bientôt Paphetin devint amoureux de sa nouvelle recrue et lui offrit de devenir sa femme. Elle refusa. D'un caractère entier, elle craignait de se donner un tyran.

Mais dans cette troupe se trouvait un homme d'une simplicité admirable, nommé Beauval. Modeste était son emploi : il mouchait les chandelles. C'est sur lui que la demoiselle Bourguignon jeta les yeux ; ce gagiste naïf lui parut taillé pour l'état de mari obéissant. Ils convinrent donc de s'unir.[1]

Ces noces n'étaient pas du goût du directeur. Il s'y opposa. Il parvint même à obtenir de l'archevêque de Lyon un ordre qui défendait à tous les curés du diocèse de marier les deux jeunes gens. Heureusement pour Beauval, la Bourguignon n'était pas fille à être embarrassée pour si peu. Elle trouva vite un moyen pour lever tous les obstacles.

« Un dimanche matin, elle se rendit à sa paroisse accompagnée de Beauval, qu'elle fit cacher sous la chaire, où le curé faisait le prône, et, lorsqu'il l'eut fini, elle se leva et dé-

clara qu'en présence de l'église et des assistants, elle prenait Beauval pour son légitime époux. L'heureux moucheur de chandelles sortit alors de sa cachette, et dit également qu'il prenait la demoiselle Bourguignon pour légitime épouse. Après cet éclat, on fut bien forcé de les marier. »

Au moins ils furent heureux. Beauval garda religieusement son vœu d'obéissance passive, et sa femme lui fut toujours fidèle, ou à peu près.

Un an après ce mariage, Molière, ayant vu mademoiselle Beauval, obtint un ordre du roi pour la faire passer à son théâtre. Elle débuta à Chambord, mais « elle eut le malheur de déplaire à Sa Majesté, qui fit dire à Molière de donner à une autre le rôle de Nicole du *Bourgeois Gentilhomme*, qui lui était destiné. »

Molière, qui comptait sur le talent de mademoiselle Beauval, prit un détour pour se dispenser d'obéir. « Il représenta au roi qu'ayant fort peu de jours devant lui, jamais il ne pourrait faire apprendre le personnage. Puis il remania le rôle et l'adapta si merveilleusement à la physionomie de l'actrice, qu'elle n'avait, pour être admirable, qu'à garder son naturel. » C'est ce qu'elle fit, et elle joua si bien Nicole, que Louis XIV, revenu de ses préventions, dit à Molière « qu'il recevait sa nouvelle actrice. »

Maître Robinet ne manque pas de signaler les débuts de la jeune comédienne :

On voit depuis peu la Beauval,
Actrice d'un rare mérite,
Qui de bonne grâce récite,

Ainsi qu'avecque jugement,
Et qui, bref, est un ornement
Des plus attrayants de la scène :
C'est une vérité certaine.

La Beauval n'était pas jolie, mais elle était grande et bien faite. Elle jouait passablement les reines, mais elle excellait dans l'emploi des servantes, et Molière lui confia toujours ses Nicoles et ses Toinettes.

Sa voix naturellement aigre disait son caractère. Elle était violente, acariâtre, emportée, tout à fait insupportable. Elle avait assez d'esprit, mais nulle éducation. Elle connaissait à peine ses lettres, et ne pouvait lire que l'écriture de son mari, qui lui copiait ses rôles et les lui apprenait.

Pour Beauval, il était l'incarnation de la patience et aima toujours sa femme. De moucheur de chandelles, il était devenu acteur, et, entre les mains de Molière, un excellent acteur. « Il n'avait pas son pareil pour jouer Thomas Diafoirus.»

Assidue au théâtre, mademoiselle Beauval ne demanda jamais un jour de congé pendant ses trente-quatre ans de service. Elle ne s'absentait que pendant ses couches, c'est-à-dire une fois par an à peu près, car elle eut vingt-quatre enfants.

Un coup de tête lui fit prendre sa retraite en 1704. Elle avouait soixante-treize ans, lorsquelle mourut le 20 mars 1720. Pendant ses dernières années elle avait été employée par madame la duchesse du Maine pour aider à organiser les divertissements de Sceaux.

MADEMOISELLE DU CROISY

(MARIE CLAVEAU)

On ne la voit guère que dans l'*Impromptu de Versailles*. Elle avait si peu de talent que Molière trouva rarement l'occasion de l'employer. Si elle se maintint dans la troupe, si elle eut part entière à une certaine époque, elle ne le dut qu'à son mari, cet acteur si parfait, qui eut la gloire de créer le rôle de Tartufe.

Marie Claveau appartenait à une excellente famille du Poitou, alliée à M. de Landas, lieutenant de La Rochelle. Un roman d'amour qui finit assez mal la conduisit au théâtre.

A défaut de talent, elle avait une grande beauté.

Sa fille, Marie-Angélique DU CROISY, née en 1658, débuta dès 1671. Elle avait du talent. C'est elle qui avait essayé de remplacer mademoiselle De Brie dans le rôle d'Agnès. Le public redemanda son ingénue favorite, et cependant mademoiselle Du Croisy avait pour elle, dit un quatrain, trop vert pour être cité, « une taille mignonne, de l'esprit, la bouche belle, et beaucoup d'enjouement. » Elle épousa quelque temps après ses débuts l'acteur Poisson.

Elle prit sa retraite en 1694, et mourut le 14 décembre 1756.

On doit à mademoiselle Poisson-Du Croisy de précieux dé-

tails sur Molière et sur sa troupe, et on a souvent cité ses lettres sur la vie et les ouvrages de Molière, insérées en 1740 dans le *Mercure de France*.

MADEMOISELLE DE LA GRANGE

(MARIE RAGUENEAU)

(16..-1727)

Mademoiselle Ragueneau était-elle femme de chambre de mademoiselle De Brie? était-elle *receveuse* au bureau? on ne sait trop. Toujours est-il que fantaisie lui prit de jouer aussi la comédie, et un beau soir elle parut sur la scène.

Elle n'eut jamais qu'un très-mince talent. Elle aborda rarement la tragédie, et dans le comique elle ne remplissait au gré du public que les rôles comiques, les *charges*, comme on dirait aujourd'hui.

Elle eut cependant du bonheur. La Grange, le comédien excellent, l'honnête homme, l'ami de Molière, l'épousa le lundi 25 avril 1672.

A la mort de Molière, elle passa au théâtre Guénégaud, et joua jusqu'en 1692. Elle se retira alors avec une pension de mille livres, et mourut le 3 février 1727.

Mademoiselle La Grange était fort laide, et cependant elle ne demandait pas mieux que d'être coquette et galante. C'est pour elle qu'on fit cette épigramme :

Si n'ayant qu'un amant on peut passer pour sage,
Elle est assez femme de bien;
Mais elle en aurait davantage
Si l'on voulait l'aimer pour rien.

TABLE

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. DONNAUD, RUE CASSETTE, 9.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DE E. DENTU

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LA VIE INFERNALE. 3e édition. 2 vol. grand in-18. . 7 fr. »
L'AFFAIRE LEROUGE. 9e édit. 1 vol. gr. in-18. . . 3 fr. 50
LE DOSSIER N° 113. 8e édit. 1 vol. gr. in-18. . . . 3 fr. 50
LE CRIME D'ORCIVAL. 6e édit. 1 vol. gr. in-18. . . 3 fr. 50
LES ESCLAVES DE PARIS. 4e édit. 2 vol. gr. in-18. . 7 fr. »
LE 13e HUSSARDS. 16e édit. 1 vol. gr. in-18. . . . . 3 fr. »
MONSIEUR LECOQ. 4e édit. 2 vol. gr. in-18. . . . . 7 fr. »
LES COTILLONS CÉLÈBRES. 6e édit. ornée de portraits. 2 vol. gr. in-18 . . . . 7 fr. »
LES COMÉDIENNES ADORÉES. Nouvelle édit. 1 vol. . 3 fr. 50
LES GENS DE BUREAU. 3e édit. 1 vol. gr. in-18. . . . 3 fr. 50
LA CLIQUE DORÉE. 1 vol. gr. in-18. . . . . 3 fr. 50

SOUS PRESSE

NINETTE SUZOR.

COLLECTION GRAND IN-18 A 3 FR. LE VOL. — PUBLICATIONS RÉCENTES

Amédée Achard.	La Vie errante.	1 vol.
Albéric Second..	Misères d'un prix de Rome.	1
Assollant.	Un Millionnaire.	1
Audouard.	L'Homme de quarante ans.	1
Gustave Aymard..	La Forêt vierge.	2
Belot.	L'Article 47.	1
Xavier Aubryet.	Les Patriciennes de l'amour.	1
L. Colet.	Les derniers Abbés.	1
Daudet.	Le prince Pogoutzine	1
Ch. Deslys.	Henriette.	1
Et. Enault.	Mademoiselle de Champrosay.	1
P. Féval.	Le quai de la Ferraille.	2
—	La Tache rouge.	1
Fortunio	Les Femmes qui aiment.	1
Em. Gonzalès.	La belle Novice.	1
Gavarni.	Manières de voir et façons de penser.	1
Marius Roux.	Évariste Plauchu.	1
P. de Musset.	La Chèvre jaune.	1
L. Noir.	Le Roi des Chemins.	1
Ponson du Terrail.	Les Voleurs du grand monde.	5
—	Le Capitaine des Pénitents noirs	2
H. Seignan.	Les Crimes de Province	1

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. DONNAUD, RUE CASSETTE, 9.

